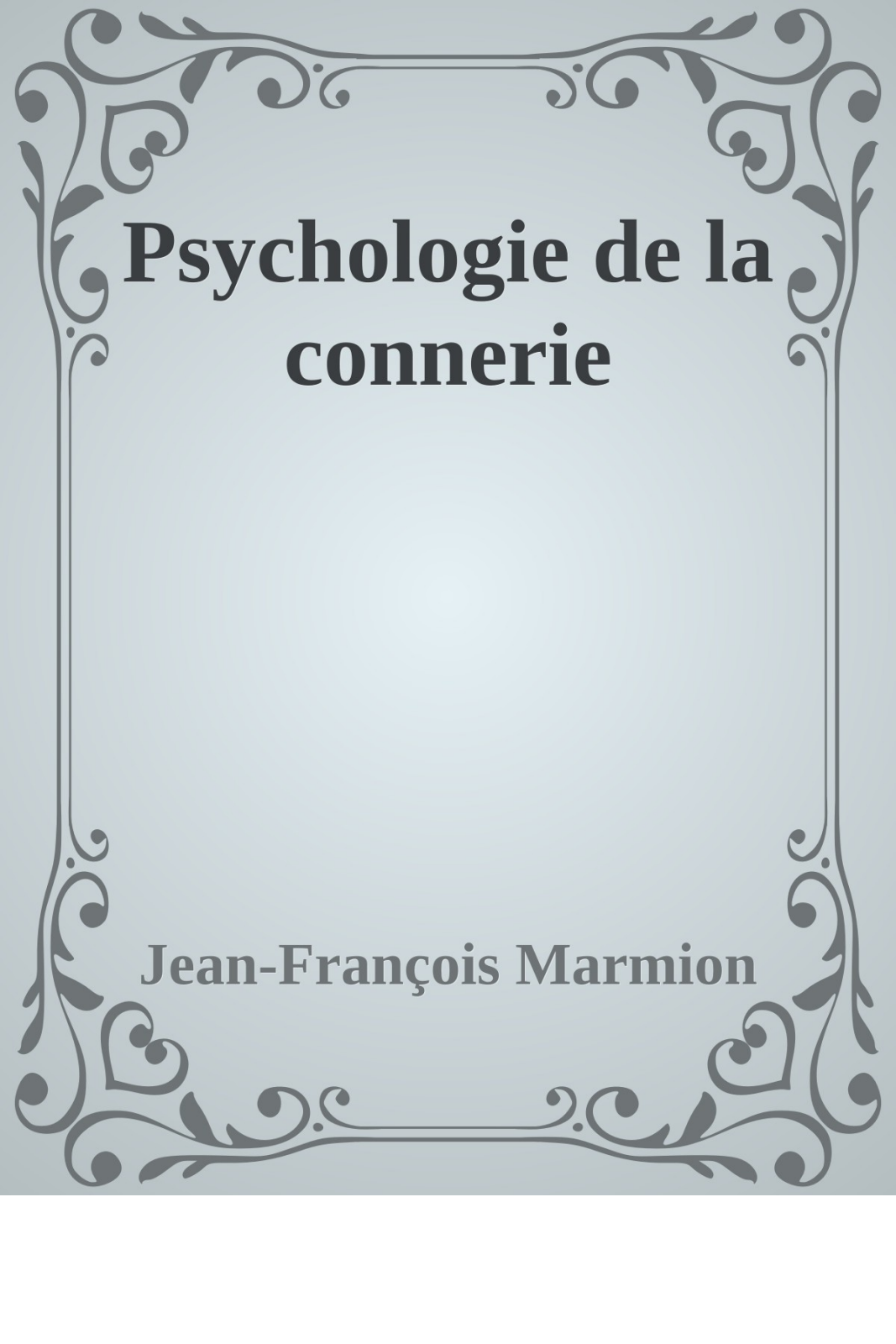


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

Psychologie de la connerie

Jean-François Marmion

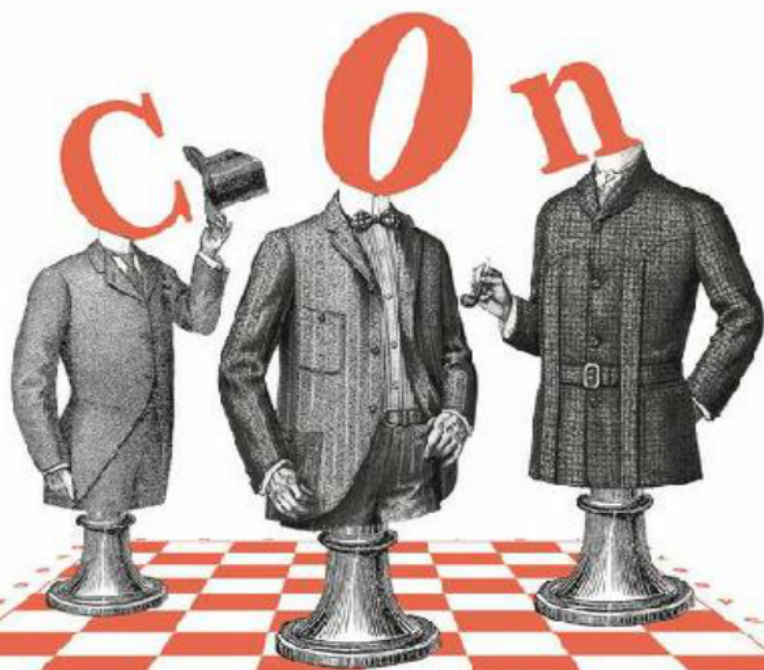
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SOUS LA DIRECTION DE JEAN-FRANÇOIS MARMION

PSYCHOLOGIE DE LA CONNERIE

Vue par Jean-Claude Carrière, Boris Cyrulnik, Antonio Damasio,
Howard Gardner, Alison Gopnik, Daniel Kahneman, Tobie Nathan,
Emmanuelle Piquet et bien d'autres encore...



PSYCHOLOGIE DE LA CONNERIE

SOUS LA DIRECTION DE JEAN-FRANÇOIS MARMION

collection



Table des matières

Couverture

Titre

Copyright

Avertissement (Jean-François Marmion)

L'étude scientifique des cons (Serge Ciccotti)

La typologie des cons (Jean-François Dortier)

Le regard d'Edgar Morin

La théorie des connards. Rencontre avec Aaron James

De la bêtise à la foutaise (Pascal Engel)

Un être humain ça se trompe énormément (Jean-François Marmion)

La foire aux biais (et heuristiques) (Jean-François Marmion)

Connerie et biais cognitifs (Ewa Drozda-Senkowska)

La pensée à deux vitesses.

De la connerie dans le cerveau (Pierre Lemarquis)

La connerie en connaissance de cause (Yves-Alexandre Thalmann)

Pourquoi les gens très intelligents croient-ils parfois à des inepties ? (Brigitte Axelrad)

Pourquoi nous trouvons du sens aux coïncidences. Rencontre avec Nicolas Gauvrit

La connerie comme délire logique (Boris Cyrulnik)

Le langage de la connerie (Patrick Moreau)

Les émotions ne rendent pas (toujours) stupides. Rencontre avec Antonio Damasio

Connerie et narcissisme (Jean Cottraux)

Les pires manipulateurs médiatiques ? Les médias ! Rencontre avec Ryan Holiday

Les réseaux sociaux bêtes et méchants (François Jost)

Internet : la défaite de l'intelligence ? Rencontre avec Howard Gardner

Connerie et post-vérité (Sebastian Dieguez)

Les métamorphoses des sottises nationalistes (Pierre de Senarclens)

Comment lutter contre les erreurs collectives ? (Claudie Bert)

Pourquoi nous consommons comme des cons Rencontre avec Dan Ariely

L'humain : l'espèce animale qui ose tout (Laurent Bègue)

Que faire contre les connards ? (Emmanuelle Piquet)

La connerie vue par les enfant. Rencontre avec Alison Gopnik

Rêvons-nous des conneries ? (Delphine Oudiette)

La pire bêtise, c'est de se croire intelligent Rencontre avec Jean-Claude Carrière

Vivre en paix avec ses conneries (Stacey Callahan)

La connerie est le bruit de fond de la sagesse Rencontre avec Tobie Nathan

Contributeurs

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Couverture : ©M. Zut

Intérieur : ©M. Zut, pages : 32, 46, 54, 56, 84, 98, 110, 124, 162, 170, 234, 242, 266, 280, 286, 294, 344, 354, 366.

©Marie Dortier, pages : 16, 68, 102, 136, 152, 165, 184, 190, 204, 209, 216, 228, 301, 310, 324, 332, 348, 356.

P. 7 : *Où en est la psychologie de l'enfant ?* René Zazzo © 1983, Éditions Denoël.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen

Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2018**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00/Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 978-2-36106-510-2



La collection Barbara doit son nom
à la reliure utilisée pour ce livre.

« J' ai entrepris jadis une recherche sur la connerie. Les premiers résultats étaient très encourageants. Et puis les volontaires pour constituer la population d'expérience, c'est pas ça qui manque. C'est le temps qui m'a fait défaut. Alors j'ai espéré qu'un de mes étudiants s'emparerait de mon idée, de mon projet. Un beau sujet de thèse ! Eh bien non ! Ma proposition les mettait mal à l'aise... Le sujet manquait de respectabilité... Et la notion en question, ils la voyaient mal comme un objet de science. Il y a comme ça un tas d'objets qui courent les rues et que les psychologues laissent filer. »

René Zazzo, « Qu'est-ce que la connerie, Madame ? » in *Où en est la psychologie de l'enfant ?*, Denoël, 1983.

Avertissement

Vous qui entrez ici, laissez toute espérance

« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », écrivait Descartes. Et la connerie, alors ?

Qu'elle suinte ou qu'elle perle, qu'elle ruisselle ou déferle, elle est partout. Sans frontières, et sans limites. Tantôt doux clapotis presque supportable, tantôt fange stagnante écœurante, tantôt séisme, bourrasque, raz-de-marée engloutissant tout sur son passage, brisant, bafouant, salissant, la connerie éclabousse tout le monde. Pire, il se murmure que nous en sommes tous la source. Moi-même, je ne me sens pas très bien.

L'insoutenable lourdeur de l'être

Des conneries, chacun en voit, en entend, en lit, chaque jour sans exception. Simultanément chacun en fait, en pense, en rumine et en dit. Nous sommes tous des cons occasionnels, qui déconnent en passant sans que ça prête trop à conséquence. Le tout est d'en prendre conscience et de le regretter, puisque l'erreur est humaine et que faute avouée est à moitié pardonnée. On est toujours le con de quelqu'un, mais trop rarement de soi-même... Hormis ce petit quotidien ronronnant de la connerie, il faut malheureusement compter avec les rugissements des cons de compétition, des cons en majesté, majuscules. Ces cons-là, qu'on les croise au travail ou dans la famille, ne présentent rien d'anecdotique. Ils vous consternent et vous martyrisent par leur obstination dans la bêtise crasse et l'arrogance injustifiée. Ils persistent, signent, et rayeraient volontiers votre opinion, vos émotions, votre dignité d'un trait de plume. Ils vous polluent le moral et vous mettent au défi de croire en quelque justice que ce soit en ce bas monde. En eux, même avec beaucoup d'indulgence, on refuse de reconnaître ses prochains.

La connerie est une promesse non tenue, promesse d'intelligence et de confiance trahie par le con, traître à l'humanité. Le con est « bête », l'animal ! Nous aimerions le chérir, en faire un ami, mais le con n'est pas à la hauteur – c'est-à-dire, à la nôtre. Il souffre d'une maladie sans remède. Et comme il refuserait de se soigner, persuadé qu'il reste le seul borgne dans un monde d'aveugles, la tragicomédie est complète. Rien d'étonnant si le zombie fascine, avec son simulacre d'existence, son néant intellectuel et son exigence basique et impérieuse de rabaisser les vivants, les héros, les gentils, à sa condition. Après tout,

le con, lui aussi, veut vous décérébrer : les ratés ne vous rateront pas. Le comble du con, c'est qu'il est parfois intelligent, cultivé en tout cas : il brûlerait bien des livres, et leurs auteurs avec, au nom d'un autre livre, d'une idéologie, ou de ce que lui ont appris de grands maîtres (cons ou non), tant il a le chic pour transformer sa grille de lecture en barreaux de cage.

Le doute rend fou, la certitude rend con

Le con par excellence vous condamne sans appel, immédiatement, sans circonstances atténuantes, sur la seule foi des apparences que, de surcroît, il ne fait qu'entrevoir entre ses œillères. Il sait se montrer zélé pour rallier ses semblables, inciter au lynchage, au nom de la vertu, des convenances, du respect. Le con chasse en meute, et pense en troupeau. « Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on/Est plus de quatre on est une bande de cons », chantait Georges Brassens. Qui proclamait aussi : « Gloire à qui n'ayant pas d'idéal sacro-saint/Se borne à ne pas trop emmerder ses voisins. » Hélas ! Les voisins, eux, ne s'en privent pas toujours !



Non content de vous rendre malheureux, le con encombrant sera content de lui. Inébranlable. Immunisé contre l'hésitation. Certain de son bon droit. L'imbécile heureux vous les brise sans se casser la tête. Le con prend ses croyances pour des vérités gravées dans le marbre, alors que tout savoir se construit sur du sable. Le doute rend fou, la certitude rend con, il faut choisir son camp. Le con sait tout mieux que vous, y compris ce que vous devez penser, ressentir, faire de vos dix doigts, comment vous devez voter. Il sait mieux que vous qui vous êtes, et ce qui est bon pour vous. Si vous n'êtes pas d'accord, il vous méprisera, vous insultera, vous blessera au propre ou au figuré, pour votre bien. Et s'il peut s'y risquer impunément au nom d'un idéal supérieur, peut-être attentera-t-il à cette scorie à laquelle se résume pour lui votre existence.

Amer constat, la légitime défense est un piège. Essayez de raisonner le con, de le changer, vous êtes perdu ! Car si vous estimez de votre devoir de l'amender, c'est que, vous aussi, vous prétendez savoir

comment il devrait penser, se comporter... en l'occurrence, comme vous. Et vous voilà con. En plus d'être un naïf, car vous vous croyez de taille à relever le défi. Pire encore, plus vous essaieriez de réformer un con, plus vous le renforcerez : il sera trop content de se considérer comme une victime qui dérange, et qui a donc raison. Vous lui offrirez la consécration de se croire de bonne foi un héros de l'anticonformisme, à plaindre et admirer. Un résistant... Tremblons devant l'ampleur de la malédiction : tentez d'améliorer un con et, non content d'échouer, vous l'aurez renforcé, et imité. Il n'y avait qu'une andouille, en voilà deux. Lutter contre la connerie la renforce. Plus on s'attaque à l'ogre, plus il cannibalise.

Les cornichons de l'Apocalypse

Ainsi, la connerie ne saurait faiblir. Elle est exponentielle. Alors, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain, vivons-nous son âge d'or ? Aussi loin que remontent les traces de l'écriture, les meilleurs esprits de leur temps l'ont pensé. Sur le moment, ils avaient peut-être raison. Ou alors, comme tout le monde, ils étaient devenus des vieux cons... La nouveauté de l'époque contemporaine, malgré tout, c'est qu'il suffit d'un con et d'un bouton rouge pour éradiquer la connerie et le monde tout entier avec. D'un con élu par des veaux trop fiers de choisir leur boucher.

L'autre grande caractéristique de notre temps, c'est que, même en admettant que la connerie n'atteigne pas encore son paroxysme généralisé, elle n'a jamais été aussi visible, décomplexée, grégaire et péremptoire. De quoi désespérer de nos semblables dévoyés, mais de quoi aussi, qui sait, embrasser la philosophie par la force des choses, puisqu'il est de plus en plus difficile de nier la vanité de tout et le narcissisme de chacun, de même que l'inanité des apparences et des jugements à l'emporte-pièce. Puisse un second Érasme nous offrir un nouvel *Éloge de la folie* (mais en pas plus de 140 caractères à la fois, de grâce, par peur de la migraine) ! Puisse un nouveau Lucrèce nous peindre le soulagement profond, et peut-être la joie, que l'on peut éprouver en demeurant sur le rivage lorsque la Nef des fous sombre dans les remous, sabotée par les passagers qui crient ensuite au secours pour échapper à la noyade... Le nectar, à tout prendre, c'est se poulécher en fin gourmet du combat de cons entre eux, juchés sur leurs ergots et leurs egos : car si les grands esprits se rencontrent, les cons, eux, se télescopent. En s'efforçant de rester spectateur plutôt qu'acteur, il est bien téméraire de se croire moins affecté par la connerie que ses contemporains braillards, aigris, tristes et agités, mais, si d'aventure c'est exact, quel triomphe ! Mieux vaut l'avoir modeste, d'ailleurs : on ne vous pardonnerait pas de survoler la mêlée. Échappez au cheptel, et il vous emmènera lui-même à l'abattoir.

Hurlez avec les loups, bêlez avec les moutons, mais ne faites pas trop cavalier seul, ils crieraient haro sur le baudet. Inutile d'ajouter que si vraiment vous vous croyez plus intelligent et plus exemplaire que la moyenne, le diagnostic fatidique n'est pas loin : vous êtes peut-être un porteur sain de la connerie qui s'ignore...

Devant l'immensité du chantier, et du désastre, prétendre explorer la connerie par ce livre ne s'avère guère qu'une connerie de plus. Sans doute faut-il se montrer bien présomptueux, tendrement naïf, ou excellemment neuneu, pour se frotter à un tel sujet. Je ne le sais que trop, mais il faut bien qu'un brave con se lance. Avec un peu de chance, l'entreprise sera simplement ridicule. Et le ridicule, lui, ne tue pas. Tandis que la connerie, si ! Et elle nous survivra. D'ailleurs, elle nous enterrera tous. Pourvu qu'elle ne nous suive pas dans la tombe...

Ultime précision : de telles considérations sur les cons valent aussi pour les connes. Qu'elles se rassurent ! Hélas, pas un sexe pour rhabiller l'autre... Alors je le proclame, ô cons en tous genres et connasses de tout poil, connards à tout vent, connes de tout acabit, braves couillons, tristes dindes, sales cons, grandes connes, pauvres connasses, méchants bas du front, gourdes et cruches, niais et obtuses, dadais et insensées, lourdauds et ramollies, écervelés et sottes, concons et cuculs, corniauds, nigaudes, benêts, simplettes, cornichons, truffes, nouilles, quiches, cloches, tanches, bulbes en berne, sombres gros cons stupides et fats, beaufs vides et puantes têtes de nœud, foutriquets, pétasses, bécasses, songe-creux, gobe-mouches, mangermerde et péronnelles, voici votre heure de gloire : ce livre ne parle que de vous. Mais vous ne vous y reconnaitrez pas...

Votre con dévoué,

Jean-François Marmion

L'étude scientifique des cons

Serge Ciccotti

Psychologue et chercheur associé
à l'Université de Bretagne-Sud.



S

Peut-on étudier scientifiquement les cons ? Question provocante ! On connaît les études à la con (par exemple « Les flatulences peuvent-elles servir de défense contre la peur¹ ? »), celles sur les métiers à la con qui n'ont aucune utilité sociale et n'apportent que peu de satisfaction personnelle², mais les études sur les cons, qu'en est-il ?

En réalité, quand on s'intéresse à la littérature scientifique dans le domaine de la psychologie, la connerie est, d'une façon générale, assez bien étudiée. Dans ce sens, on peut répondre que, oui, on peut analyser les cons, mais il faut garder à l'esprit que les études sur les cons ne sont, ni plus ni moins, que celles faites sur l'Homme. On peut tirer un portrait type du con en sélectionnant certaines variables étudiées dans différentes recherches. On aura alors une idée relativement précise du con (gêneur, un peu bêta, assez limité attentionnellement ou intellectuellement), et même de certaines de ses déclinaisons comme le bon gros connard bien fat, brutal, auquel on a rajouté une dimension narcissique toxique, voire une absence totale d'empathie.

Connerie et manque d'attention

Mais plutôt que d'étudier le con comme un objet, la recherche en psychologie permet surtout de comprendre pourquoi, parfois, les gens se comportent comme des cons.

Ainsi, les études sur les scripts³ montrent, que la plupart du temps, les gens ne font pas une analyse très approfondie de leur environnement avant d'agir. Ils utilisent des routines d'actions bien rodées et habituelles, exécutées automatiquement à partir d'indices internes ou environnementaux. C'est la raison pour laquelle vous pourrez remarquer que : « Quand tu pleures, y'a toujours un con pour te dire : Salut, ça va ? ». C'est aussi con que de regarder une deuxième fois sa montre, alors qu'on vient de le faire.

Quand on veut connaître l'heure, on doit regarder sa montre, c'est un script que l'on déclenche machinalement. Ce mécanisme permet d'être peu attentif, car le script a justement l'utilité de mettre peu d'attention dans la tâche à réaliser. Du coup, comme on n'est pas attentif et que l'on pense à autre chose, on regarde sans voir,

l'information n'est pas captée, et l'on est obligé de lire l'heure une seconde fois. C'est con, non ?

Dans le champ des recherches sur les ressources attentionnelles, les psychologues ont démontré que l'on est très souvent victime de cécité aux changements⁴, et qu'une modification même importante n'est pas toujours perçue par l'individu. C'est pourquoi vous pourrez probablement entendre : « Quand t'as perdu 10 kg après un régime, t'as toujours affaire à un con qui ne voit pas la différence... ». Les recherches sur « l'illusion de contrôle »⁵ nous permettent de comprendre « Pourquoi il y a toujours un con qui appuie comme un malade sur le bouton de l'ascenseur quand il est pressé ». Celles sur l'influence sociale, pourquoi, quand un con... ducteur prend une rue barrée, il y a toujours un con qui le suit, et quand on lui demande dans un jeu télé si c'est la Lune ou le soleil qui tourne autour de la Terre, ce con demande l'avis du public.

L'Homme semble souvent s'écarter de la pure rationalité et des valeurs attendues. Et le plus con est finalement celui qui présentera les écarts les plus tangibles à la moyenne des effets étudiés. Généralement, sa vision du monde est simpliste : il a du mal avec les grands nombres, les racines carrées, la complexité, voire avec la courbe de Gauss de laquelle il ne perçoit souvent que les extrêmes. Staline disait d'ailleurs : « La mort d'un millier de soldats est une statistique, la mort d'un soldat est une tragédie ». Tout le monde est un peu plus sensible aux anecdotes qu'aux rapports scientifiques bourrés de statistiques. Mais le con, l'anecdote, il en raffole. Il connaît même quelqu'un qui est tombé du 40^e étage et qui n'est pas mort, d'ailleurs, ils l'ont dit au journal de TF1 sur M6.

Connerie et croyances

Les études sur les croyances ont mis en évidence la croyance dans la justice du monde (« *Belief in a Just World* »⁶), probablement la plus partagée au monde et que le connard illustre parfaitement en claironnant : « Elle s'est fait violer mais, en même temps, t'as vu comme elle était habillée ? » Plus on est con, plus la victime mérite ce qui lui arrive... D'ailleurs le bon gros connard méprise les sans-dents, ces « salauds de pauvres ».

Le con excelle dans la capacité à croire tout et n'importe quoi, du folklore des complots à l'influence de la lune sur le comportement, en passant par l'homéopathie qui fonctionne même sur son chien, c'est quand même la preuve ! Le 28 mai 2017, une moto est filmée sur l'autoroute A4 pendant plusieurs kilomètres sans son conducteur tombé plus tôt⁷. Pour les plus cons, le responsable n'est autre que « la dame blanche », pour les plus cortiqués, c'est l'effet gyroscopique... Il semble d'ailleurs y avoir une corrélation négative entre les croyances

mystiques et la capacité à obtenir un prix Nobel⁸.

Toujours dans le domaine des croyances, les études⁹ révèlent une différence entre « les petits cons de la dernière averse » et « les vieux cons des neiges d'antan¹⁰ ». Il est démontré que les souvenirs négatifs s'effacent avec le temps, et que seuls les souvenirs positifs demeurent... Ainsi, plus on vieillit et plus on a tendance à voir le passé comme positif, ce qui fait dire aux vieux cons : « C'était mieux avant... ».

Tout un pan de notre irrationalité est scruté à travers de très nombreuses études et expliqué par les chercheurs comme l'expression de notre besoin de contrôler notre environnement. Tout organisme vivant exprime ce besoin (remarquez à quel point, quand ça sonne à la porte, votre chien s'empresse d'y aller alors que ce n'est jamais pour lui...). Il peut même chez l'humain déboucher sur des comportements absurdes, comme celui d'aller consulter un voyant. Il existe environ 100 000 personnes se déclarant « voyants » en France, leur chiffre d'affaires tournerait autour des 3 milliards d'euros par an. Bien que les chercheurs n'aient jamais trouvé aucun don réel aux voyants déclarés, cela ne les empêche pas de faire de gros bénéfices. On estime que 20 % des femmes et 10 % des hommes ont eu recours au moins une fois dans leur vie à la voyance. Généralement, les voyants ne regrettent pas d'avoir choisi cette escroquerie pour vivre, et au final on se retrouve avec des connards qui font des cons leur fonds de commerce... Le besoin de contrôle entraîne souvent une illusion de contrôle, et le con s'illusionne probablement plus que les autres¹¹. En voiture, cette illusion se manifeste par une plus grande peur d'un accident quand on est passager plutôt que conducteur. Le con ne parvient d'ailleurs pas à dormir quand il est passager... Il n'arrive à dormir que quand il est conducteur !

Le con jette les dés plus forts pour faire des 6, il choisit ses numéros au loto, il aime marcher dans les crottes de chien, mais évite les échelles. Le con maîtrise : s'il a gagné à la loterie, c'est parce que pendant 6 nuits il a rêvé du chiffre 6, et comme 6×6 font 42, alors il a joué le 42 et il a gagné. À ce titre, il faut croire que le con est en bonne santé mentale car cette illusion est beaucoup plus faible chez les personnes déprimées¹².

Études sur les cons qui t'expliquent ton boulot

Dans un autre domaine également très étudié, le con utilise, plus qu'à son tour, des stratégies de sauvegarde de l'estime de soi. Les études sur le biais de faux consensus¹³ démontrent que l'on exagère le nombre de personnes qui partagent nos défauts, ce qui fait dire au con à qui vous faites remarquer qu'il a grillé un stop en voiture : « Mais personne s'arrête à ce stop ! »

Le con est souvent victime du biais rétrospectif. À la maternité, il dira : « J'étais sûr que ce serait un garçon », devant la télé il déclarera : « J'étais sûr que ce serait Macron le Président », et des fois même il vous dira : « J'étais sûr que t'allais dire ça ! ». Le con est-il de mauvaise foi ? Le con est-il un devin ? Non, le con utilise le « Je le savais » à des fins stratégiques, notamment pour montrer qu'il est bien plus informé qu'il ne l'est réellement : « Je sais, je sais... ». Bien entendu, il ne faut pas parler de ces études aux cons car ils nieront fonctionner ainsi...

Pour protéger son estime de soi, beaucoup de personnes surestiment leurs capacités. Ce biais a été mis en évidence par des expériences en psychologie qui ont montré que, dans divers domaines, un grand nombre de participants s'estiment meilleurs que la moyenne, par exemple en ce qui concerne l'intelligence. D'un côté de l'échelle, on a les « con-con » à qui l'on reproche de manquer de confiance en eux, car c'est un fait, en psychologie naïve, celui qui cumule les qualités humaines comme la simplicité, l'humilité et la discrétion est souvent perçu comme « trop con », ou con-con, c'est-à-dire, un con dont les autres profitent. De l'autre côté de l'axe, on trouve ceux qui obtiennent des notes très importantes, c'est-à-dire des connards à l'excès de confiance démesuré. Le connard peut coûter très cher à la société quand il s'est perdu, soit en mer, soit en montagne après avoir fait du hors-piste à ski, même s'il se contente la plupart du temps de surestimer ses capacités à maîtriser sa vitesse en voiture.

Enfin, le biais égocentrique¹⁴ permet de discriminer le petit *asshole* du bon gros connard qui ne se reconnaît pas à l'origine de sa connerie. Le connard a divorcé trois fois car il est tombé sur trois connasses, il a échoué car il travaille avec une bande de bras cassés. Déjà adolescent, il avait remarqué que ce n'était pas ses pieds qui puaient, c'était ses chaussettes. Un jour, il s'est fait arrêter en voiture parce qu'il roulait trop vite, il n'a vraiment pas eu de chance. Il a du mal à comprendre que la chance n'est que l'interprétation que donne le connard aux probabilités.

Les chercheurs Dunning et Kruger ne pouvaient pas tenter une publication avec un titre du genre : « Études sur les cons qui t'expliquent ton boulot ». Une telle présentation de leurs travaux n'aurait pas pu passer les filtres des comités de lecture d'une revue scientifique. Et pourtant, dans leurs études, ils n'ont rien montré de plus ! Ces deux spécialistes ont découvert que les personnes incompetentes tendent à surestimer leur propre niveau de compétence. Ainsi, un con qui n'a jamais eu de chien t'expliquera comment éduquer ton chien... Dunning et Kruger attribuent ce biais à une difficulté des personnes non qualifiées à évaluer, dans certaines situations, leurs réelles capacités. Mais ce n'est pas tout : selon ces

psychologues¹⁵, si la personne incompétente tend à surestimer son niveau de compétence, elle ne parvient pas non plus à reconnaître la compétence chez ceux qui la possèdent.

Quand tu pleures, y'a toujours un con pour te dire : Salut, ça va ?

Grâce à ces travaux, on comprend alors pourquoi un client con passe son temps à expliquer au professionnel son travail, mais aussi pourquoi, quand on perd quelque chose, il y a toujours un con pour te dire : « Attends, il était où la dernière fois que tu l'as vu ? », et encore pourquoi le con est amené à dire : « Être avocat, c'est facile, le droit, c'est du par cœur » ; « Arrêter de fumer ? Il faut juste de la volonté » ; « Être pilote d'avion ? C'est comme conduire un bus » ; etc. Ainsi, à l'issue d'une conférence sur la physique quantique à laquelle il ne comprend rien, le con regardera l'expert dans les yeux et dira : « ... Ça dépend. »

Dunning et Kruger pensent même que la modestie devrait nous inciter à ne pas voter tant nous sommes nuls en économie, nuls en géopolitique et en vie des institutions, incompétents pour apprécier les programmes électoraux, ou encore pour savoir ce qu'il faudrait faire pour que la France aille mieux... Cependant le con dira, au bistro : « Moi, je sais comment on peut arrêter la crise !... » De nombreuses études réalisées sur des personnes asiatiques montrent un effet Dunning-Kruger inverse¹⁶... Et donc une capacité à sous-estimer ses capacités. Ainsi, il semble que dans la culture d'Extrême-Orient, la norme n'étant pas de se faire valoir, on ne retrouve pas cette tendance à vouloir démontrer que l'on maîtrise tous les sujets...

Le radar à connerie

Bien qu'il existe beaucoup plus de mécanismes qui pourraient définir la connerie, finissons cette courte synthèse avec la « méfiance cynique » dont le con, voire le connard, est atteint de façon bien plus profonde que les autres¹⁷. Le cynisme est défini comme un ensemble de croyances négatives sur la nature humaine et ses motivations. Le connard est très souvent victime de cynisme sociopolitique, il suffit de l'interroger. Quelques phrases sans verbes ponctuent quotidiennement ses réflexions : « Tous pourris » ; « Radars = racket, bizness, pompe à vélo » ; « Les psychologues ? Tous des charlatans » ; « Les journalistes ? Des lèche-culs ». Il pense que les gens sont honnêtes seulement parce qu'ils ont peur d'être pris. Le connard vit dans un monde d'incompétence et de fourberie. Les études démontrent que les

cons cyniques sont si peu coopératifs et tellement méfiant qu'ils ratent des opportunités professionnelles, et du coup se retrouvent avec des revenus inférieurs aux autres.

In fine, on pourrait dire que le con incarnerait ainsi une sorte d'exagération de différentes tendances psychologiques repérées par les chercheurs. Et celui qui les cumulera toutes sera perçu comme le « roi des cons », voire le plus grand connard que la terre ait jamais porté.

Mais la question conne... substantielle à : « Peut-on étudier les cons ? », est probablement : « Pourquoi y a-t-il autant de cons ? ». C'est vrai, ça, il suffit de crier « pauvre con » dans la rue pour que tout le monde se retourne ! Encore une fois la littérature scientifique nous fournit la réponse, et même plusieurs.

D'abord, nous sommes équipés d'un radar à connerie : le biais de négativité¹⁸. C'est une tendance que nous avons à accorder plus de poids, plus d'attention, plus d'intérêts, aux choses négatives que positives. Le biais de négativité a de lourdes conséquences sur les opinions des êtres humains, leurs préjugés, les stéréotypes, la discrimination, les superstitions. Lors de travaux domestiques, nous voyons tout de suite les finitions quand elles ne sont pas faites mais jamais quand elles sont accomplies... C'est donc grâce au biais de négativité que nous sommes capables de repérer plus rapidement un con plutôt qu'un génie dans un environnement social complexe. Par ailleurs, ce biais nous entraîne à percevoir davantage d'intention derrière un évènement négatif que derrière un évènement positif. Si on cherche un objet à la maison, notre tendance est de penser que ce n'est pas moi qui l'ai perdu mais que c'est quelqu'un qui l'a mis quelque part : « Qui a touché à mon...? » Au final, si quelque chose échoue, on a tendance à penser qu'il y a une intention humaine derrière, que c'est la faute d'un gros con qui a tout fait rater.

Enfin, notons que des chercheurs ont découvert l'erreur fondamentale d'attribution¹⁹ : quand on observe une personne, on attribue son comportement à sa nature profonde, davantage qu'à des causes qui lui sont externes. Dans de nombreux cas, la conclusion devient alors limpide : c'est un connard. Ainsi, quand une voiture nous dépasse rapidement, c'est parce que son conducteur est un abruti, et non parce que son enfant s'est blessé à l'école ; quand notre ami ne répond pas à notre mail dans les deux heures, c'est sûrement parce qu'il fait la gueule et non qu'il a eu une coupure Internet ; si notre collègue ne nous a pas rendu le dossier, c'est qu'il est paresseux et non qu'il est surchargé de travail ; si le prof me répond sèchement c'est parce que c'est un connard et non que ma question est débile. Ce mécanisme augmente également notre capacité à voir des cons partout. Voilà au moins deux raisons pour lesquelles nous sommes aussi sensibles à la connerie...

1 M. Sidoli, « Farting as a defence against unspeakable dread », *Journal of Analytical Psychology*, 41 (2), 165-78, 1996.

2 <http://www.strikemag.org/bullshit-jobs/>

3 R.C. Schank et R.P. Abelson, *Scripts, Plans, Goals and Understanding : an Inquiry into Human Knowledge Structures* (Chap. 1-3), L. Erlbaum, Hillsdale, NJ, 1977.

4 D.J. Simons et D.T. Levin, « Failure to detect changes to people during a real-world interaction », *Psychonomic Bulletin & Review*, 5 (4), 644-649, 1998.

5 E.J., Langer, « The illusion of control », *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol 32 (2), 311-328, 1975.

6 L. Montada et M.J. Lerner, Préface, in L. Montada et M.J. Lerner (sous dir.), *Responses to Victimizations and Belief in a Just World*, (pp. VII – VIII), Plenum Press, 1998.

7 Sciencesetavenirs.fr – « TRANSPORTS. Moto fantôme de l'A4 : une Harley peut-elle rouler sans pilote sur plusieurs kilomètres ? », F. Daninos le 21.06.2017 à 20 h 00.

8 M. Zuckerman, J. Silberman, J.A. Hall, « The Relation Between Intelligence and Religiosity : A Meta-Analysis and Some Proposed Explanations », *Personality and Social Psychology Review*, 17 (4) : 325-354, 2013.

9 S.T. Charles, M. Mather, L.L. Carstensen, « Aging and emotional memory : The forgettable nature of negative images for older adults », *Journal of Experimental Psychology : General*, 132 (2), 310, 2003.

10 G. Brassens, « Le temps ne fait rien à l'affaire », 1961.

11 E.J. Langer, « The illusion of control », *Journal of Personality and Social Psychology*, 32 (2), 311-328, 1975.

12 S.E. Taylor et J.D. Brown, « Illusion and well-being : A social psychological perspective on mental health », *Psychological Bulletin*, 103 (2), 193 – 210, 1988.

13 F. Verliac, « L'effet de Faux Consensus : une revue empirique et théorique », *L'Année psychologique*, 100, 141-182, 2000.

14 D. T. Miller et M. Ross, « Self-serving biases in the attribution of causality. Fact or fiction ? », *Psychological Bulletin*, 82, 213-225, 1975.

15 J. Kruger, D. Dunning, « Unskilled and Unaware of It : How Difficulties in Recognizing One's Own Incompetence Lead to Inflated Self-Assessments », *Journal of Personality and Social Psychology*. 77 (6) : 1121 – 34, 1999.

16 S. J. Heine, S. Kitayama, et D.R. Lehman, « Cultural differences in self-evaluation : Japanese readily accept negative self-relevant information », *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 32, 434-443, 2001.

17 E.R. Greenglass et J. Julkunen, « Cynical Distrust Scale », *Personality and Individual Differences*, 1989.

18 P. Rozin, E.B. Royzman, « Negativity bias, negativity dominance, and contagion », *Personality and Social Psychology review*, 5 (4), 296 – 320, 2001.

19 L. Ross, « The intuitive psychologist and his shortcomings : Distortions in the attribution process », *Advances in Experimental Social Psychology*, vol.10, p. 173-220, 1977.

La typologie des cons

Jean-François Dortier

Fondateur et directeur
du *Cercle Psy* et de *Sciences Humaines*.



S'il existe des formes d'intelligence multiples, comme l'admettent les psychologues, il doit y avoir aussi une belle variété de conneries... À défaut d'études plus poussées, voire d'un embryon de science de la connerie (dont ce livre jette quelques jalons), on peut commencer par un descriptif d'échantillons représentatifs.

Arriéré

Arriéré, attardé, nigaud, idiot, débile, bête, dingue, imbécile, stupide, niais, toqué, sot, bas du front, fêlé du ciboulot... le vocabulaire de la connerie est sans fin. Cette richesse sémantique reflète sans doute des inflexions de sens, des variations d'usage et des effets de mode.

En gros, cependant, le sens est toujours le même : le con, quelle que soit la diversité des formules et des métaphores, est celui dont on juge que l'intelligence est réduite, et l'horizon mental limité. C'est donc toujours à partir d'une position relative que se définit la connerie. On n'est pas un con en soi (si tout le monde l'était, personne ne pourrait le remarquer). Autrement dit, la connerie se mesure à partir d'un point de référence fixé par qui s'estime supérieur.

Beauf

En anglais *rednecks* ou *hillbillies*, les beaufs sont bêtes, méchants, racistes et égoïstes. C'est du moins ainsi que les peignait Cabu, qui a immortalisé leur profil. Ils formeraient les bataillons des électeurs des partis populistes : puisqu'ils sont bêtes, c'est dire qu'ils n'ont pas de réflexion politique, et usent de raisonnements à courte vue et à l'emporte-pièce. Leur pensée est « carrée » – tout est blanc ou noir –, sans nuance. Ils sont têtus, obtus, et les arguments rationnels n'ont pas de prise sur eux : ils ne démordent pas de leur avis. C'est la pensée « point barre » !

Ils sont méchants, car ils s'en prennent sans aucune compassion à des boucs émissaires et des victimes innocentes : les Arabes, les Noirs, les migrants en général.

Ils sont égoïstes car une seule chose compte pour eux : leur bien-être, leur confort, « on veut des sous »...

Mais ces beaufs existent-ils vraiment comme profil psychologique ? Si c'est le cas, il faudrait montrer qu'il existe une relation organique entre la bêtise (c'est-à-dire un faible niveau intellectuel) et la méchanceté (entendue comme égoïsme et mépris d'autrui).

À moins que les liens entre les deux ne soient que conjoncturels :

car on peut être bête et gentil (voir « idiot du village »), tout comme on peut être à la fois méchant et intelligent. N'est-ce pas le cas de ceux qui ont dressé le portrait du beauf, des caricaturistes (Cabu, Reiser...) travaillant pour un journal, *Hara-Kiri*, qui se voulait lui-même « bête et méchant » ? Ces gens-là n'étaient pas vraiment bêtes (encore que la caricature systématique et les clichés finissent par rétrécir l'esprit). Méchants : ils l'étaient souvent.

Con universel

« Tous des cons ! » : la formule s'énonce en général assez fort, le coude posé sur le zinc d'un bar. Mais qui désigne ce « tous » ? Les politiciens, leurs électeurs, les fonctionnaires, les incompetents, etc., et par extension un peu tout le monde, car la formule ne fait pas dans la nuance.

Justement ce manque de discernement dans l'analyse, l'arrogance avec laquelle on s'érige au-dessus de l'humaine condition pour juger le reste du monde : voilà le signe assez sûr que l'on a affaire à un vrai con. « Le propre de l'erreur est de ne pas se tenir pour telle », notait Descartes. C'est encore plus vrai de la connerie. Un con ne peut évidemment pas se reconnaître lui-même. En revanche il constitue un critère assez sûr pour en reconnaître un à proximité. Où que vous soyez, dès lors que vous entendez tonner : « Tous des cons ! », vous pouvez être sûr qu'il y a en a un dans les parages.

Connerie artificielle

« L'ordinateur est complètement con¹ ». L'affirmation ne vient pas de n'importe qui : Gérard Berry enseigne l'informatique au collège de France. Ce spécialiste d'Intelligence artificielle n'hésite pas à prendre le contre-pied des spéculations (mal informées) sur les capacités des machines à surpasser l'intelligence humaine.

Certes, l'intelligence artificielle a fait des progrès importants depuis 60 ans. Certes des machines savent reconnaître des images, traduire des textes, produire des diagnostics médicaux. En 2016, le logiciel Alphago de Deepmind a réussi à battre au jeu de go l'un des meilleurs joueurs mondiaux. Si la performance a impressionné, on oublie pourtant de dire qu'Alphago ne sait faire qu'une seule chose : jouer au jeu de go. Tout comme le programme de Deep blue qui avait battu Kasparov aux échecs en 1996, il y a plus de 20 ans déjà. Les machines dites intelligentes ne font que développer une compétence très spécialisée et enseignée par leur maître humain. Les spéculations sur l'autonomie des machines qui « apprennent toutes seules » sont des mythes : les machines ne savent pas transférer les compétences acquises d'un domaine à un autre, alors que le transfert analogique est

un des mécanismes de base de l'intelligence humaine. La force des ordinateurs, c'est la puissance de la mémoire de travail et des capacités de calcul foudroyantes.

Les « machines apprenantes » qui fonctionnent sur le principe du *deep learning* (la nouvelle génération de l'I.A.) ne sont pas intelligentes, puisqu'elles ne comprennent pas ce qu'elles font. Ainsi, le programme de traduction automatique de Google ne fait qu'apprendre à utiliser un mot dans un contexte donné (en puisant dans une grande masse d'exemples), mais il reste parfaitement « idiot » : en aucun cas, il ne comprend la signification des mots qu'il emploie.

Voilà pourquoi Gérard Berry s'autorise à dire qu'au fond « L'ordinateur est complètement con ».

pour + de romans gratuit --> www.bookys-gratuit.com

Connerie collective

L'intelligence collective désigne une forme d'intelligence de groupe, celle des fourmis ou des neurones : chaque élément pris isolément n'est pas capable de grand-chose, mais un effet de groupe produit des prouesses. Par la magie d'une auto-organisation, les fourmis sont capables de construire leur fourmilière avec galeries, chambre nuptiale, garde-manger, couveuse, système d'aération... Certaines pratiquent l'agriculture (de champignons), l'élevage (de pucerons), etc.

Même si son fonctionnement reste encore inexpliqué, l'intelligence collective est devenue en peu de temps un modèle très valorisé qui repose sur une idée simple : le tout est supérieur à la somme des parties. La décision collective et la co-création sont meilleures que la décision individuelle.

Pourtant, il arrive qu'à plusieurs on fasse pire que tout seul. L'intelligence collective a donc son pendant : la connerie collective. Ainsi, à plusieurs, notre capacité de discernement peut être sévèrement réduite : des expériences célèbres réalisées par le psychologue Solomon Asch sur la norme de groupe l'ont attesté il y a longtemps déjà. Il suffit qu'une majorité de personnes défende une théorie manifestement fausse et idiote pour en entraîner d'autres sur cette voie, par effet de conformisme. Autre exemple, les fausses vertus du brainstorming : prenez un groupe de dix personnes et faites-les travailler ensemble pendant une demi-heure sur un projet (imaginer des slogans touristiques pour promouvoir une ville, par exemple). Parallèlement, faites travailler un autre groupe dans lequel chacun réfléchit individuellement. Ramassez les copies : les propositions du groupe 2 sont beaucoup plus riches et nombreuses que celles du groupe 1. Autrement dit, parfois, le tout est moins que la somme des

parties.

Inutile d'ailleurs de réaliser de grandes expériences de psychologie pour illustrer la sottise collective. Tout ce qui se prouve en laboratoire s'expérimente quotidiennement dans les réunions de travail, où l'effort collectif produit autant de bêtises que si on les avait conçues seul.

Crédule

Quoi de plus crédule qu'un enfant ? On peut lui faire gober à peu près n'importe quoi : qu'il existe, quelque part dans le ciel, un vieux monsieur à barbe blanche qui voyage dans un traîneau volant tiré par des rennes et qui apporte des cadeaux aux enfants sages, ou bien qu'une petite souris vient chercher les dents tombées pour mettre une pièce à la place...

La crédulité est une forme de connerie propre à l'enfance. Voilà en tout cas ce que pensait un psychologue comme Jean Piaget. Le philosophe Lucien Lévy-Bruhl pensait que les peuples primitifs se montraient aussi très crédules avec leurs croyances animistes en des « esprits de la forêt » dotés de forces magiques, ce qui semblait prouver que les sauvages, comme les enfants, n'avaient pas atteint l'âge de raison.

Mais il a fallu admettre, suite à des expériences de psychologie, que les enfants n'étaient pas aussi naïfs qu'on le croyait : ils admettent que les rennes peuvent voler, mais seulement dans un monde parallèle qui ne répond pas aux lois d'ici-bas, où ils savent bien que les rennes ne volent pas. Nous-mêmes, adultes rationnels, sommes prêts à croire en l'existence de particules ayant des comportements étranges (le don d'ubiquité, la communication à distance) dès lors que les physiciens nous l'affirment. Certains de ces scientifiques sont croyants et croient même à la résurrection du Christ.

Ces constats ont amené les psychologues et sociologues à revoir ce que signifie « être crédule ». La crédulité ne peut plus être envisagée comme un manque de logique (autrement dit la connerie infantile) : croire en des choses apparemment incroyables relève d'un système de référence, plutôt que de naïveté ou d'absence de discernement.

À la fin de sa vie, Lucien Lévy-Bruhl a admis s'être trompé sur la mentalité des « primitifs ». Reconnaître son erreur est à apporter à son crédit, car c'est une conduite assez rare dans le monde des philosophes.

Débile

Quand, à la fin du XIX^e siècle, Jules Ferry imposa l'école obligatoire en France, il apparut que certains élèves étaient incapables de suivre un enseignement normal. On demanda alors à deux psychologues,

Alfred Binet et Théodore Simon, de concevoir un test d'intelligence afin de repérer ces enfants et de leur donner un enseignement adapté : ce test est à la base de ce qui allait devenir le célèbre QI (Quotient intellectuel).

Par convention, le QI moyen d'une population est de 100. Les tests de QI ont conduit à définir la débilité et ses sous-types : est « débile léger » celui dont le QI est inférieur à 80 (et supérieur à 65) ; les « débiles moyens » se situent entre 50 et 65 ; les « débiles profonds » (autrefois appelé « imbéciles ») ont un QI de 20 à 34. Au-dessous encore (QI inférieur à 20), on trouve les « arriérés profonds ».

Les mots de « débile » et « arriéré » sont aujourd'hui délaissés en psychologie, pour être remplacés par des euphémismes : on parle de « handicap », de « retard », de « lenteur », de « difficultés d'apprentissage », voire de « différence » (tout comme on ne parle plus de « génies » ou de « surdoués », mais « d'enfants précoces » ou « à haut potentiel »). Ce qui n'empêche pas, dans la pratique, d'utiliser des tests pour classer les enfants en fonction de leur degré de retard mental, car il faut bien les orienter vers des structures adaptées.

Imbécile, idiot

Les termes d'imbécillité ou d'idiotie étaient employés au début de la psychiatrie pour décrire les personnes présentant un très bas niveau intellectuel, incapables de lire, d'écrire, et, pour certains, de parler. Philippe Pinel considérait Victor de l'Aveyron, enfant sauvage, comme un « idiot » : on le qualifierait aujourd'hui d'« autiste ». « L'idiot type est un individu qui ne sait rien, ne peut rien, ne veut rien, et chaque idiot se rapproche plus ou moins de ce summum d'incapacité », écrivait l'aliéniste français Jean-Étienne Esquirol.

Le Docteur Paul Sollier, dans sa *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile : essai de psychologie morbide* (1891), a consacré un chapitre aux « idiots et imbéciles ». Regrettant le retard de la psychologie française par rapport aux Anglais et aux Américains, il note qu'il n'existe pas de consensus pour définir l'idiotie ou l'imbécillité : certains prennent comme critère d'évaluation l'intelligence, d'autres le langage (l'incapacité à parler correctement), d'autres des critères moraux (le manque de maîtrise de soi).

**Qui pourra jamais dire en
quoi l'organisation d'un
imbécile diffère de celle
d'un autre homme ?**

Le concept d'idiot sera progressivement abandonné par les psychologues. Seule subsiste parfois la notion « d'idiots savants » (à laquelle on préfère toutefois celle de « syndrome du savant ») : le profil, regroupant certains cas d'autisme ou de syndrome de Williams, est marqué à la fois par un retard dans le langage ou l'intelligence générale mais aussi par des capacités inhabituelles dans certains domaines comme le calcul, le dessin, la musique...

L'idiot du village est le prototype de l'arriéré mental, du benêt ou simplet. Naguère, dans les villages, il se trouvait toujours un « fada » (comme on disait dans le Sud) qu'on occupait à des travaux subalternes. Ce grand naïf passait pour un gentil, toujours souriant et ravi, riant pour un rien. Il n'était pas considéré comme dangereux. Dans *Blanche Neige*, le personnage de Simplet, sourire béat, grands yeux, bonnet penché sur la tête, l'illustre à sa manière.

Zinzin

Le zinzin est un joli nom pour parler du fou, pas le fou furieux, mais plutôt celui qui se comporte de façon fantaisiste. Le zinzin n'est pas loin du zozo, qui désigne aussi un type qui fait des choses bizarres ou extravagantes. Et le zozo se rapproche lui-même du zigoto, qui, selon le très rigoureux Centre national de ressources textuelles et lexicales est un « homme généralement fantaisiste, au comportement extravagant ». On apprend que « faire le zigoto », c'est au sens courant : « frimer, faire le malin, faire le zouave ». « Faire le zouave », c'est aussi « faire le clown ».

Zinzin, zozo, zigoto, zouave, tous ces mots en Z nous éloignent peut-être des cons proprement dits, mais ensemble ils appartiennent à la catégorie générale des dingos du ciboulot...

1 Entretien dans *L'Obs*, 26 août 2016. <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-le-grand-entretien/20160826.RUE7684/gerard-berry-l-ordinateur-est-completement-con.html>

LE REGARD D'EDGAR MORIN

Le mot « con » mérite de considérer au préalable son caractère machiste : la sublime ouverture du sexe féminin est ravalée à un organe stupide. On ne dit pas : « c'est une pinnerie »...

C'est Jacques Prévert, il y a 67 ans, qui m'avait obligé à considérer le mot. Je lui disais « J'aime les films cons », et il m'a repris avec irritation : « Con est un très beau mot, un des plus beaux mots qui soient. »

Ça ne m'a pas empêché de dire de temps à autre « Quelle connerie » ; mais je dis désormais très rarement « C'est con », et je m'empêche de dire « C'est un con » comme je me suis refusé de dire, dans un environnement où on abusait du mot « salaud », « C'est un salaud ».

Cela dit, le mot « connerie » a dérivé loin de ses racines physiologiques et il a plus de force que le mot « bêtise » ou « stupidité ». Mais aussi sa généralisation lui enlève toute pertinence. Juger de la connerie des autres supposerait qu'on est soi-même dénué de toute connerie. Donc son usage doit inciter à l'auto-examen préalable. Et à se demander s'il n'est pas trop con d'employer le mot « connerie ». Mot donc à employer avec extrême prudence. Et pourtant il comble un vide de notre vocabulaire puisque « bêtise » ou « stupidité » ne sont ni synonymes ni équivalents, car « connerie » unit erreur, bêtise et assurance.

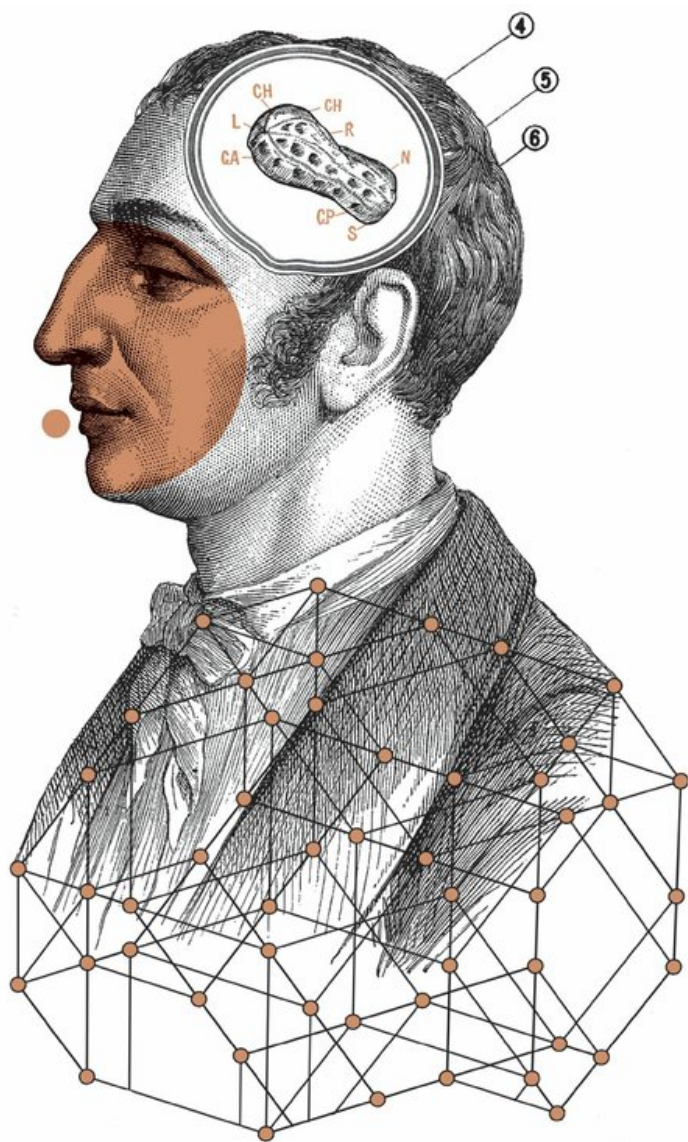
Pour ma part je conçois en couple antithétique inséparable *Homo sapiens* et *Homo demens* : folie, délire, égarement, *hybris*, mais il manque le mot non machiste qui prendrait la place de « connerie ». C'est vraiment con.

Edgar Morin

La théorie des connards

Rencontre avec Aaron James

Professeur de philosophie
à l'Université de Californie, Irvine.



•D'après votre théorie, qu'est-ce qu'un connard ?

Il s'agit d'un homme, ou plus rarement d'une femme, qui s'accorde des avantages particuliers dans la vie sociale en se sentant immunisé contre les reproches. L'exemple typique est le connard qui ignore la file d'attente à la poste, s'octroyant un privilège normalement concédé en cas d'urgence ou aux femmes enceintes. En l'occurrence, il n'a aucune justification si ce n'est de se sentir riche, beau, ou plus malin que les autres : il juge alors son temps plus précieux. Et si vous lui demandez de faire la queue comme tout le monde, il n'écouterà pas, ou bien vous enverra paître. Ce n'est pas qu'il méprise les autres, c'est plutôt qu'ils ne lui semblent pas mériter son attention. À partir du moment où on ne comprend pas en quoi il est extraordinaire, on ne mérite pas son intérêt.

•Les connards le sont-ils dans tous les domaines de leur vie ?

Pas forcément. Quelqu'un peut se comporter comme un connard parce qu'il traverse une mauvaise passe, qu'il s'agisse d'une semaine « sans » ou carrément de son adolescence. Mais pour moi, le connard proprement dit, le vrai connard, l'est en permanence dans différents domaines, pas nécessairement tous : il peut être un connard au travail et sur la route, mais pas en famille, ou inversement. Le connard intégral, quel que soit le domaine, est rare. Staline, non content d'être un fou génocidaire, semblait en être un partout.

•Des gens extrêmement cultivés et intelligents peuvent-ils se révéler les pires des connards ?

Les pires, je ne sais pas, en tout cas ils le sont autant qu'un autre. L'intelligence n'empêche pas d'être un connard sévère, elle peut même y contribuer en lui mettant dans le crâne qu'il est au-dessus de la mêlée. Avec l'aisance financière ou la beauté, l'intelligence est l'une des qualités grâce auxquelles il est plus facile de s'apprécier soi-même et s'attirer les bonnes grâces d'autrui. Les privilégiés courent donc vraiment plus de risques de devenir des connards suffisants.

•La connerie ne relèverait donc pas tant de l'intelligence ou de l'émotion, que de notre comportement dans les rapports sociaux ?

Oui, c'est une affaire de comportements sociaux, mais la source interne en est l'échec à manifester de l'intérêt pour autrui. Les connards considèrent que c'est à nous de nous adapter à eux, comme n'importe quelle réalité, et il peut arriver que certains de leurs amis s'y plient bel et bien. Il y a donc une part de dynamique sociale, mais avant tout quelque chose de personnel et de profondément enraciné, bien difficile à déloger.

•Un connard prenant conscience de sa connerie est-il encore un connard ?

Le problème est qu'un connard peut très bien avoir conscience de ce qu'il est, et

en tirer de la fierté : « Ouais, moi je suis un connard, c'est votre problème ! » La prise de conscience ne suffit pas à changer quoi que ce soit. Le connard est tellement retranché dans sa connerie qu'il lui est difficile de remettre ses actions en question. Pas impossible, néanmoins : à la faveur d'une crise existentielle, ou d'un accident de voiture, ou d'un deuil, il peut se ressaisir un peu. Ou bien, en vieillissant. Mais alors, c'est surtout parce qu'il manque d'énergie ou de testostérone ! Et ça reste rare, mieux vaut ne pas trop compter dessus. En tout cas, une simple prise de conscience n'est pas vraiment suffisante pour atteindre en profondeur la sensibilité d'un connard.

•Trouve-t-on des connards chez les enfants ?

Bien qu'on puisse le croire à en juger parfois par leur égocentrisme, je ne pense pas qu'on puisse considérer la connerie comme un trait de caractère stable chez eux. Ils changent trop vite pour cela. C'est plutôt chez les adolescents que peut survenir une phase de connerie, encore que la plupart s'en sortent. C'est vraiment à l'âge adulte que la connerie se fait constante et systématique.

•Combien d'adultes peut-on considérer comme des connards ? Un sur dix ? Un sur deux ?

Tout dépend de la culture, de la sous-culture, du milieu. La proportion est bien plus élevée aux États-Unis qu'au Canada, en Italie ou au Brésil qu'au Japon, à peu près n'importe où qu'au Japon, d'ailleurs. Et bien sûr, ça change tout le temps : je pense qu'il y en a bien plus aux États-Unis aujourd'hui qu'autrefois, et qu'ils sont bien plus visibles dans les médias. Un sur deux me paraît trop élevé pour quelque pays que ce soit, car toute société survit par la civilité et la coopération de ses membres, ce qui n'est pas le fort des connards.

•Comment expliquer malgré tout leur persistance ? L'évolution les a-t-elle avantagés ?

Quelque chose s'est probablement joué dans le comportement des primates et les comportements de domination masculine, avec tous les jeux de pouvoir pour parvenir au sommet et que veulent perpétuer les connards en se croyant supérieurs. Mais je ne pense pas que ces facteurs aient joué un rôle si décisif dans le développement de la civilisation et des institutions, dont la structure peut permettre de réprimer les connards. Dans une culture où l'individualisme prime, comme aux États-Unis, ils posent davantage de problèmes.

•Que faire contre eux ? Peut-on les changer ?

Je pense qu'ils peuvent changer, mais qu'il vaut mieux ne pas s'en mêler. Il arrive qu'on garde un connard dans une entreprise, parce qu'il rapporte de l'argent, par exemple, ou du prestige académique. Robert Sutton a raison de promouvoir sa *No Asshole Rule*¹, mais l'objectif n'est pas toujours atteignable. Il faut donc trouver une façon de les marginaliser de diverses façons, et faire bloc, parce que c'est en montant les gens les uns contre les autres que les connards parviennent à leurs fins. C'est beaucoup plus facile dans les petits groupes que dans un contexte politique. Mais la société peut faire beaucoup pour diminuer le nombre des connards, même si c'est difficile, puisqu'ils ont le chic pour se mettre en travers de notre route !

•Et les connards dans notre famille ?

C'est à la fois très banal et très délicat. Souvent, on s'efforce d'isoler le connard. Il arrive qu'une femme ne puisse ou ne veuille pas divorcer d'un connard mais s'efforce au maximum de l'éviter, de réduire les contacts avec lui. Pour notre santé mentale, il n'y a souvent pas grand-chose d'autre à faire...

•Les connards sont-ils plus heureux que la moyenne ?

Bonne question ! Platon et Aristote ont développé une vision objective du bonheur : agir avec justesse. Ce que ne fait pas un connard ! Et puis, la qualité de ses relations est déplorable. Toutefois, qu'il se le dise ou non, mais souvent ce n'est pas le cas, un connard peut être plus heureux que la moyenne selon une vision plus subjective du bonheur, confondu alors avec la satisfaction. Le connard est content de lui quand il parvient à obtenir ce qu'il veut : l'attention, la célébrité, l'argent, le pouvoir, le prestige, tout ce qu'il se sent habilité à revendiquer. Mais souvent, il ne maintient son sentiment de supériorité qu'au prix d'une énorme anxiété. Car aussi bon qu'il soit à ce petit jeu, et il y est excellent, il est obligé de se croire plus malin et de se positionner seul contre tous, sans s'excuser, alors même qu'il se retrouve au cœur d'altercations quotidiennes. Chez les chiens ou les gorilles, le mâle alpha meurt souvent jeune à cause du stress occasionné par la surveillance des rivaux. Même si le connard se prétend subjectivement heureux de son existence, on aurait envie de lui dire : « Dis donc, mon pote, tu pourrais prendre la peine de te montrer plus arrangeant, tu serais moins stressé ! »

•Sommes-nous secrètement jaloux des connards ?

Pas forcément. On peut se sentir impuissant, frustré, indigné, devant quelqu'un qui nous répugne. Comment quelqu'un peut-il être comme ça ? L'émulation n'entre pas en ligne de compte. Mais quand des connards ont du succès, on peut éprouver la jalousie : « C'est comme ça qu'on devient célèbre, en se comportant comme un connard ? J'aurais pu en faire autant ! Mais c'est lui qui a eu l'idée, il a été plus rapide. » Si on se sent un peu connard soi-même, on peut apprécier cette technique en connaisseur. Mais c'est comme lorsqu'on voit un connard sur la route, c'est finalement le mépris qui l'emporte.

•Pouvons-nous éprouver de la reconnaissance pour un connard, ne serait-ce que parce qu'il nous montre que nous valons mieux que lui ?

Même si on apprend à le gérer, je ne pense pas qu'on puisse éprouver de la gratitude pour les connards, à moins qu'ils finissent par reconnaître notre valeur comme être humain. On peut toujours se féliciter de mieux les comprendre et de mieux les gérer, comme je l'ai senti après avoir terminé mon livre. Mais je n'éprouve pas de gratitude pour autant, parce qu'ils font de mauvaises choses pour de mauvaises raisons sans aucune considération pour moi. Ils suscitent trop de frustrations et d'embarras. À la fin de la journée, il m'arrive de penser que j'ai bien agi ou bien répondu face à eux, mais je ne leur en sais pas gré : j'aurais préféré ne pas les avoir croisés !

•En 2016 vous avez consacré un livre aux dangers que

représenterait l'élection de Donald Trump. Le considérez-vous comme le connard suprême, ou est-il plus malin que ça ?

Oui, Donald Trump est un connard suprême, un uberconnard, si vous voulez. J'entends par là que c'est un connard qui inspire à la fois respect et admiration pour sa maîtrise de l'art de la connerie malgré la compétition de ses pairs. Les connards doivent généralement rivaliser pour la place de connard « en chef », ou « baron » des connards, mais peu arrivent à la cheville de Trump pour enchaîner connerie sur connerie (Kim Jong-un, en Corée du Nord, étant une exception notable). Ceux qui y parviennent, comme Chris Christie, gouverneur du New Jersey, finissent souvent par se faire plus dociles.

•Certains philosophes illustres furent-ils des connards ?

C'est amusant, mais j'ai écrit sur Jean-Jacques Rousseau dont les considérations sur l'amour-propre sont très importantes pour comprendre le ressenti des connards et la dynamique de destruction qui en résulte. Mais Rousseau lui-même a abandonné ses nombreux enfants, et j'ai cru comprendre qu'il a quasiment acheté une jeune fille de 12 ans et l'a installée dans une petite maison pour obtenir des faveurs sexuelles... Malgré son génie, il ressemble bien à un connard sur certains points !

Des connards vous ont-ils félicité pour votre livre sur eux-mêmes ?

Oui, des lecteurs m'ont écrit pour me dire : « Merci pour ce livre, mes enfants me l'ont offert et je suis sans doute un connard. » Leurs remarques étaient toujours gentilles. « Bravo, bien joué... » De là à m'avouer que ça allait changer leur vie et qu'ils allaient se comporter différemment, pas du tout. Quant aux connards que je connais, je ne sais pas s'ils l'ont lu : je m'efforce de limiter au maximum nos interactions !

Propos recueillis par Jean-François Marmion



¹ R. Sutton, professeur de management à Harvard, a publié notamment *Objectif Zéro-sale-con* (Vuibert, 2007) où il défend l'idée d'un environnement professionnel débarrassé des connards, particulièrement des harceleurs.

De la bêtise à la foutaise

Pascal Engel

Philosophe et directeur d'études
à l'École des hautes études en sciences sociales.



Comment classer les diverses formes de bêtise : abruti, idiot, crétin, niais, stupide, sot, imbécile, débile, inepte et, qualificatif suprême, con ? Reviennent-elles toutes au même ? « Bête » est-il le genre dont les autres formes sont les espèces ? À moins que ce ne soit « con », qui en français semble tenir lieu de toutes les autres ? La bêtise peut-elle même être définie, tant ces catégories sont floues et se réduisent souvent à de simples insultes sans qu'on puisse jamais déterminer si elles sont des propriétés réelles ? Le vocabulaire même de la bêtise semble si systématiquement associé aux langues et aux cultures qu'il paraît impossible d'y trouver des universaux : *tonto* en espagnol est-il vraiment analogue au français « idiot » ? *Moron* en américain est-il l'équivalent de *dunce* en anglais ? *Asshole* peut-il être rendu par connard ? Si grande est la diversité des formes de bêtise que nombre de ceux qui, depuis l'Antiquité, se sont attelés à la tâche d'en définir l'essence, ont vite renoncé, pour en donner plutôt des illustrations. La comédie et la satire, qui traitent si souvent (et peut-être exclusivement) de la bêtise humaine, en offrent, d'Aristophane à Lucien, de Juvénal à Perse, d'Erasmus à Swift et à Pope, de Molière à Voltaire, de Feydeau et Labiche à Jarry, de P.G.Wodehouse à Flannery O'Connor, tant d'incarnations variées qu'on a du mal à y trouver la moindre unité : nef aux fous, foire, pandemonium, zoo ? La plupart des bêtisiers se contentent d'énumérations et d'exemples, et chaque fois qu'un philosophe essaie d'en donner une théorie, elle se trouve immédiatement démentie par d'autres. Seule la littérature, de Flaubert à Bloy, de Musil à Gombrowicz, de Sartre à Kundera, semble en mesure d'en traiter, mais sans aller au-delà d'un constat découragé : « C'est comme ça ».

Les degrés de la bêtise

Même si la classification de la bêtise est difficile, elle n'est pas impossible. La bêtise a des degrés, qu'on peut décrire par des ensembles de dispositions propres à des types d'individus. Au plus bas degré de l'échelle, il y a la bêtise pesante, littéralement brute, de celui qui manque d'intelligence, et qui se rapproche du règne animal (âne, buse, bécasse), ou végétal (courge, cornichon, patate), que le terme abruti désigne parfaitement. C'est aussi celle du stupide, celui que tout laisse dans la stupeur, la lippe inférieure pendante. Cette bêtise brute est proche de la terre (celle de Béotie chez les Grecs) et même de la pierre (la fable du pavé de l'ours en atteste). L'argot la réduit à une chose : le con, sexe de la femme, et pour l'homme, couillon ou tête de nœud. Un degré plus haut, il y a les idiots et les imbéciles, ceux dont

l'entendement est si fragile (débile) qu'ils relèvent de la pathologie tant ils sont singuliers. Leur type est aussi celui des crétins, affectés d'une faiblesse héréditaire. Un degré plus haut, il y a ceux qui, tout en semblant un peu plus éveillés que les abrutis, sont maladroits mais gentils. Ce sont les benêts, les niais, les nigauds, les gourdes.

Un degré plus haut encore, on trouve les sots. Le sot ne manque pas nécessairement d'intelligence, et peut à l'occasion avoir du jugement. Mais il l'exerce mal, et il est surtout vaniteux, car il aime à se répandre et a besoin des autres : il est social alors que les brutes sont solitaires. Il est grandiloquent et boursoufflé, à la manière de Trissotin dans *Les Femmes savantes*. Le sot n'est pas passif : il est souvent, comme Bouvard et Pécuchet, d'une activité débordante. Il n'est pas hostile au savoir, et n'est pas incapable d'en acquérir, mais sa sottise tient au fait qu'il ne sait pas l'appliquer ni le mettre en pratique.

Un degré encore plus haut que la sottise simple, il y a ce que Musil appelle « la bêtise sophistiquée » ou « intelligente », et dont il dit qu'elle s'étend aux plus hautes sphères de l'esprit¹. Le sot intelligent peut être très savant et très cultivé ; il peut même briller en société, mais son intelligence n'est pas en accord avec ses affects. Il projette des plans inadaptés et disproportionnés parce qu'il y a chez lui, nous dit Musil, une « harmonie insuffisante entre les caprices du sentiment et un entendement qui ne suffit pas à les contenir ». Musil oppose cette bêtise ou sottise intelligente à la bêtise « honnête », qui a « les bonnes joues de la vie ». Ses figures sont souvent celle du snob, qui ne sait pas pourquoi il admire quelque chose ou quelqu'un, de l'homme ou de la femme de salon, comme Madame Verdurin, ou de l'homme de projets, comme Arnheim et le général Stumm dans *L'Homme sans qualités*, ou les planificateurs, comme l'auteur de la *Modeste proposition* de Swift. Il y a chez le sot sophistiqué une forme de défaut moral, qui ne tient pas, comme dans les autres formes de bêtise, à une inadaptation des moyens aux fins, mais à un aveuglement sur la nature des fins. Cette forme élevée de sottise est un vice, et ceux qui en sont affectés en sont pleinement responsables. C'est ici que l'idée courante de la bêtise comme défaut intellectuel trouve ses limites. Bien souvent on dit que celui qui est bête est aussi méchant et cruel : il ignore, et souvent méprise, les valeurs morales. Mais il lui arrive aussi de mépriser les valeurs intellectuelles².

Sottise et *bullshit*

C'est ici que la bêtise intelligente – plus proprement la sottise, au sens des classiques qui n'employaient que rarement le terme de « bêtise » – rejoint ce qu'Harry Frankfurt a désigné comme *bullshit*³. Le *bullshit* est un type de discours qui consiste littéralement à dire n'importe quoi, sans se soucier de savoir si c'est vrai ou faux. La forme

typique en est le bavardage, mondain ou du café du commerce, mais qu'on rencontre le plus souvent dans le journalisme et la publicité. Le *bullshitter* est celui qui « dit des conneries », raison pour laquelle le livre de Frankfurt a été traduit par *L'Art de dire des conneries*. Mais pratiquer le *bullshit* n'est pas faire, ni même dire, des bêtises ou des choses absurdes ou connes. C'est mépriser systématiquement non seulement les règles du vrai et du faux, mais la valeur du vrai lui-même. Frankfurt insiste sur le fait que le *bullshitter* n'est pas un menteur, car le menteur respecte la norme du vrai et en a besoin pour accomplir son mensonge. Le *bullshitter* au contraire n'en a cure. Mais il est tout sauf con, ou producteur de connerie. Il est au contraire intelligent, mais il se fout de la vérité. C'est pourquoi il est plus approprié de désigner le *bullshit* par le terme de foutaise.

Le sot intelligent peut être très savant et très cultivé ; il peut même briller en société

La production de foutaise est, à la différence de la sottise simple, une sottise de second degré : elle prend acte des valeurs du vrai et de la connaissance, mais ne les reconnaît ni ne les pratique. C'est pourquoi elle est, plutôt que du mensonge, une forme de tromperie, qu'on trouve la plupart du temps dans des discours publics, comme en politique. Au ^{xvii}e siècle, la foutaise correspond à ce qu'on désignait par le bel esprit, dont Malebranche disait : « Le stupide et le bel esprit sont également fermés à la vérité, à cette différence près que le stupide la respecte et le bel esprit la méprise. » Le sot ou le bête simple (qui peut être, comme la Félicité de Flaubert, un cœur simple) respecte les valeurs de l'esprit, et il prétend même les servir, même s'il les sert mal ou de travers. Le sot complexe, comme le producteur de foutaise, les méprise. On peut donc prendre la foutaise comme le stade suprême de la bêtise. *L'Illustre Gaudissard* de Balzac, les personnages de Daumier, le *Confidence-man* de Melville, l'incarnent dans la fiction, et Donald Trump dans la réalité.

Le sot raisonne trop

Cette classification des formes de bêtise peut paraître rudimentaire, mais elle a l'avantage de souligner que la bêtise n'est pas, ou n'est pas simplement, une incapacité d'entendement ou un défaut intellectuel, ni une privation de jugement qui laisserait l'individu, de manière permanente ou temporaire, dans un état d'inertie ou d'absence de liberté. Il en est de même pour ce que les Grecs appelaient la *moria* et les Latins la *stultitia*, et qu'on a traduit souvent par folie, depuis

qu'Erasmus en a fait ironiquement l'éloge. La *stultitia* est tout autant la folie que la sottise. Comme le dit Chamfort : « Les trois quarts des folies ne sont que des sottises. » Elle s'oppose, pour les anciens et les classiques, à la sagesse et à la raison, mais elle n'est pas l'autre absolu ou l'envers de la raison. Le sot aime à raisonner, et très souvent raisonne trop, comme le dit Chrysale dans *Les Femmes savantes* : « Le raisonnement en bannit la raison ». Le sot n'est pas juste un *minus habens*. Il est aussi celui qui en fait trop, qui dépasse les bornes du sens, et par là même de la décence dans le domaine de l'esprit. Il est non pertinent et impertinent (et la foutaise est une forme de discours impertinent).

Ce thème de la bêtise comme excès de la raison était mis en évidence par les grands moralistes de l'âge classique, de La Bruyère à Vauvenargues, ainsi que par les grands satiristes comme Swift ou Voltaire. Mais chez eux cet excès était toujours dénoncé au nom d'un bon usage de la raison, tenue comme droite par nature et destinée à corriger les élans trompeurs du sentiment. Les romantiques au contraire exaltent la force et la valeur du sentiment et dévaluent la froide raison. Non seulement ils se laissent fasciner par la folie, mais ils identifient la bêtise à la raison elle-même. Kant soutenait que la raison, quand elle cherche à s'étendre au-delà de l'expérience, tombe inévitablement dans des illusions. Schopenhauer, puis Nietzsche, reprirent cette idée que la raison est par nature excès de raison, et qu'en cela elle est bête. C'est, pour reprendre le mot de Georges Picard, « la raison elle-même qui est conne⁴ ». Les grands écrivains de la bêtise au XIX^e siècle, et au premier rang Flaubert, reprendront ce thème. Homais, Bouvard et Pécuchet, et à travers eux les bourgeois, sont très rationnels. Mais ils en font trop. Chez eux la volonté finit toujours par l'emporter sur l'entendement, sans pour autant qu'ils manquent du second.

Dans son grand livre *Bréviaire de la bêtise*, Alain Roger a développé ce thème de la « raison suffisante » : le sot suffisant et arrogant croit que la raison suffit à tout⁵. La bêtise, selon lui, incarne, en les ridiculisant, les principes de base de la logique : tiers exclu, contradiction et identité. Le sot voudrait que toute proposition soit vraie ou fausse (« tu m'aimes ou pas ? »), il ne tolère pas les contradictions (« on ne peut pas à la fois avoir une chose et son contraire »), et surtout il abonde en tautologies (« les affaires sont les affaires », « un juif est un juif »). Flaubert et Bloy ont particulièrement vu cette nature identitaire de la bêtise bourgeoise, qui se complaît dans les lieux communs et les truismes (« Artistes : tous farceurs »). On retrouve là la vanité du sot, cette autosatisfaction de la tautologie, qui ne dit rien parce qu'elle est toujours vraie. On dit des tautologies parce qu'on ne dit rien de pertinent ni de sensé, sauf pour rappeler

l'identité des choses avec elles-mêmes : « un sou est un sou », « une femme est une femme », et, juste retour des choses, épinglé par Brassens, « Quand on est con, on est con ». C'est ici que la production de tautologies se rapproche de celle de la foutaise, qui parle à vide, mais s'étale sans vergogne, pleine d'elle-même. Elle est aussi la marque d'une forme de connerie obstinée, dont la bêtise militaire, par essence autoritaire, est le paradigme (Graeme Allright chante : « On en avait jusqu'à la ceinture et le vieux con dit d'avancer »).

**Pour les romantiques, c'est
« la raison elle-même qui est
conne »**

L'ère de la bêtise de masse

Les lieux communs sont la pensée de tout le monde, celle des foules, que les romantiques opposent à l'individu, seul capable, au nom de l'art, de s'opposer à la dépersonnalisation du « on » incarné dans la raison et la technique. Mais au ^{xx}e siècle, et encore plus au suivant, même l'art est devenu bête et faux, comme dans le kitsch, qui est une forme de sottise appliquée au beau, une maladie du jugement esthétique⁶. Mais surtout la bêtise cesse d'être le propre d'un type d'individu, comme elle l'était encore aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, et devient vraiment collective et de masse. La production de foutaise, qui était endémique dans la presse, est devenue pandémie dans les médias, dans Internet et dans les réseaux sociaux, qui la diffusent à dose tellement massive qu'elle est devenue une force politique. Elle fait partie de ce que l'on a appelé l'ère de la « post-vérité », qu'il faudrait bien plus appeler l'ère de la foutaise : la production d'un type de discours et de pensée dans lequel on ne se soucie plus de savoir si ce qu'on dit est vrai, mais où seul compte l'effet produit. La foutaise est à la fois bête parce qu'elle est hors de contrôle, et habile parce qu'elle se trouve au service de stratégies politiques et de propagande.

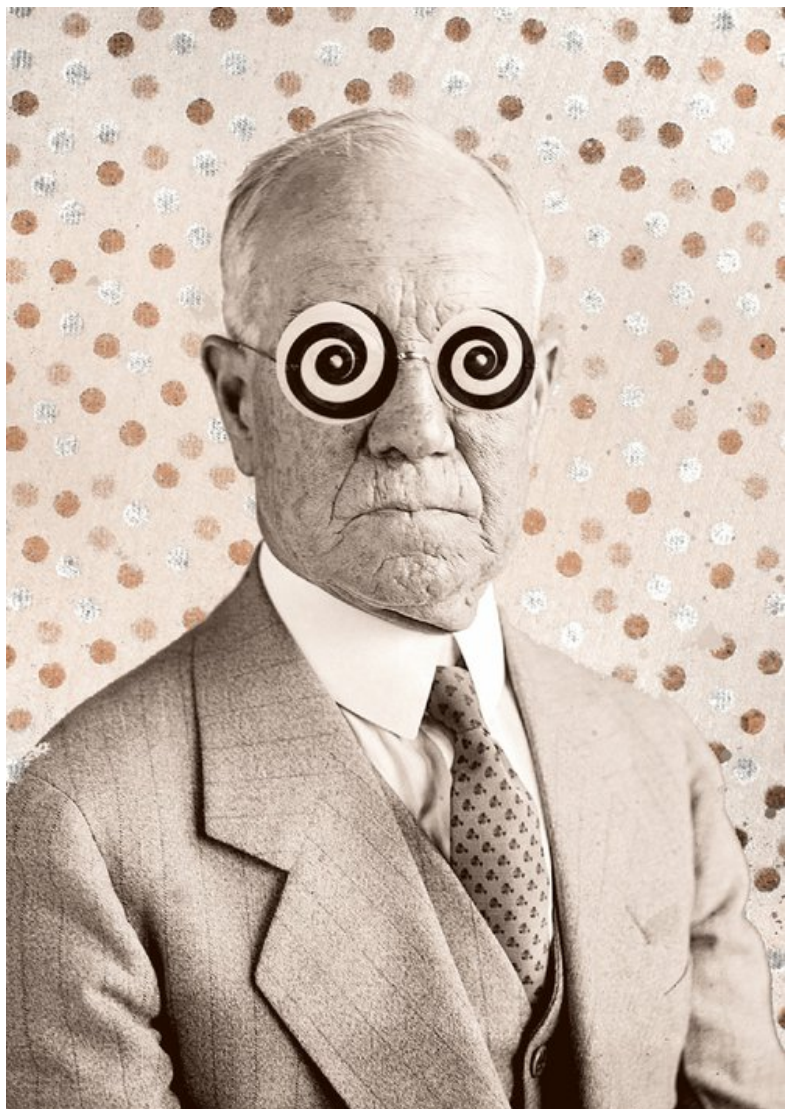
Si la bêtise et la sottise trouvent leur origine dans les excès de la raison, comment peut-on faire confiance à la raison elle-même pour leur résister ? C'est le dilemme devant lequel se sont trouvés tous les penseurs, qui, de Nietzsche à Heidegger, de Sartre à Foucault, ont accusé la raison et les Lumières d'avoir produit la culture de masse, la technique « arraisonnante » et le totalitarisme. Ils l'ont souvent résolu en adoptant, comme les romantiques, l'irrationalisme. Mais le remède à la maladie de bêtise n'est pas l'abandon de la raison. C'est la raison critique et consciente de ses limites.

- 1 R. Musil, *Über die Dummheit*, 1937, traduction française in *Essais et conférences*, Seuil, 1984.
- 2 K. Mulligan, *Anatomie della Stoltezza*, Joven Milano, 2016.
- 3 H. Frankfurt, *On Bullshit*, Princeton UP, 1992, traduction française *L'Art de dire des conneries*, 10/18, 2007.
- 4 G. Picard, *De la connerie*, Corti, 1994.
- 5 A. Roger, *Bréviaire de la bêtise*, Gallimard, 2008.
- 6 H. Broch, « Quelques remarques sur le kitsch », in *Création littéraire et connaissance humaine*, Gallimard, 1985.

Un être humain, ça se trompe énormément

Jean-François Marmion

Psychologue et rédacteur en chef
du magazine *Le Cercle Psy*.



Si vous ne connaissez pas l'*homo œconomicus*, dépêchez-vous de le rencontrer tant qu'il remue encore. Jusqu'au tournant du siècle, il était le modèle du sujet autonome, se déterminant selon « l'utilité espérée » de ses choix, c'est-à-dire agissant au mieux de ses intérêts, surtout financiers. Égoïste, rationnel et constant. La figure de proue de l'économie néoclassique. C'était simple. C'était beau. C'était faux.

Vade retro, *œconomicus* !

Les psychologues eux-mêmes ont longtemps été partagés à propos de ce modèle. On se doute bien que les psychanalystes, toujours enclins à chercher les pulsions, les motivations inconscientes, la part d'ombre, avaient de quoi se montrer sceptiques face à un sujet supposé aussi futé et clairvoyant. Mais d'autres y croyaient, à commencer par les cognitivistes, pour lesquels la pensée humaine fonctionnait comme un ordinateur, traitant de l'information en enchaînant les algorithmes.

Certains modèles des années 1980 (comme la logique naturelle de Braine ou la théorie des schémas pragmatiques de raisonnement de Cheng et Holyoak) nous dépeignaient comme des manipulateurs de règles formelles, ou de représentations (c'est le cas de la théorie des modèles mentaux de Johnson-Laird). Dès les années 1960, d'autres cognitivistes avaient toutefois fissuré le bel édifice, tel Peter Wason avec sa « tâche de sélection ».

On présente quatre cartes à des quidams. Chacune est marquée d'une lettre ou d'un chiffre, par exemple D, F, 7 et 5. La consigne ? « Quelles cartes devez-vous retourner pour vérifier la règle suivante : S'il y a un D au recto d'une carte, il y a un 7 au verso ? »

On peut considérer le problème dans tous les sens, il n'y a qu'une seule réponse valable d'un point de vue logique : il faut retourner le D et le 5. En d'autres termes, il faut chercher ce qui peut infirmer la règle, pas la confirmer. Sinon, on tombe dans un « biais de confirmation ». Il fallait le savoir, direz-vous !

Certes, 80 % d'entre nous l'ignorent, et n'en ont aucune intuition. Nous nous trompons sans même avoir l'excuse d'être égarés par l'émotion. Il n'y a aucun mal à cela, parce que nous ne sommes tout simplement ni des logiciens ni des statisticiens naturels, à l'inverse de ce qu'avance la théorie de l'*homo œconomicus*. Celle-ci subit son coup de boutoir le plus dévastateur en 2002, quand le psychologue américano-israélien Daniel Kahneman reçoit le prix Nobel d'économie. Au début des années 1970, dans les travaux réalisés avec son collègue Amos Tversky, décédé en 1996, il a mis en lumière les raisonnements

intuitifs que nous mettons en œuvre au quotidien, les « heuristiques ». Elles ressemblent à de la logique, mais c'est de la monnaie de singe : elles sont grossières et approximatives. Dans la vie de tous les jours, cependant, elles suffisent bien. On peut donc les employer sans trop de dégâts, pour nous épargner de fastidieux et consciencieux raisonnements qui seraient peut-être plus précis, mais qui nous épuiserait et nous paralyserait.

Avec ce Nobel, l'*œconomicus*, désavoué publiquement, n'est plus qu'une gloire sur le retour, et la voie est libre pour une discipline aujourd'hui très prisée, surtout en ces temps de crise où les modèles traditionnels de l'économie sont désavoués : l'économie comportementale. Cette fois, on étudie nos raisonnements et nos décisions dans des situations non plus désincarnées mais plausibles, transposées en situation expérimentale. Et le résultat n'est pas flatteur pour nous. Que de biais ! Nous sommes tous des raisonneurs et des décideurs à la petite semaine. La traque à nos raisonnements défaillants est ainsi devenue une discipline olympique en psychologie sociale ou cognitive, comme en neurosciences, avec des résultats toujours plus embarrassants pour le mythe de l'humain rationnel. Par exemple, le psychosociologue Solomon Asch avait montré que par souci de conformisme, nous sommes prêts à nier ce que nous percevons. Si nous sommes le seul dans un groupe à reconnaître que des lignes sont de longueur égale, nous serons tentés de nous tromper volontairement pour épouser, de bonne foi, l'opinion des autres.

Or, en 2005, le chercheur Gregory Berns, de l'université Emory d'Atlanta, refait l'expérience de Asch sous IRM. Que voit-il ? Qu'en renonçant à croire l'évidence, ce n'est pas la partie de notre cerveau spécialisée dans le traitement des conflits cognitifs qui s'active, mais celle de la perception spatiale uniquement.

Le jugement d'autrui transforme notre perception des lignes, et ce que nous avons considéré comme une aberration est désormais une vérité qui ne nous pose plus de problème. Moralité : l'erreur n'est pas qu'une opinion superficielle, elle transforme notre perception même de la réalité. Elle rend aveugle. En tout cas, elle donne la berlue. N'en jetez plus !

La littérature sur nos satanés biais et nos tristes heuristiques fleurit d'abondance. Parfois pour nous mettre en garde : *Arrêtez de vous tromper*¹ !, clairotte l'écrivain suisse Rolf Dobelli, espérant nous apprendre à contourner les chausse-trapes de nos raisonnements quotidiens, surtout s'ils émanent des économistes et des journalistes...

Trompe-toi, le Ciel t'aidera

Une journaliste justement, Kathryn Schulz, prend le parti inverse dans *Cherchez l'erreur ! Pourquoi il est profitable d'avoir tort*² : on se

trompe, et alors ? Il ne tient qu'à nous d'apprendre de nos erreurs, qui peuvent être créatives et instructives. Le débat n'intéresse donc plus seulement les psychologues et économistes. Alors, faut-il se gargariser d'être rationnel, se désespérer de notre sottise, ou bien saluer nos faiblesses comme une chance ? Peut-être tout cela à la fois.

Dans son dernier ouvrage, *Système 1/Système 2. Les deux vitesses de la pensée*³, Daniel Kahneman, encore lui, constate que nous tenons des raisonnements à deux vitesses.

Ce que le prix Nobel appelle système 1 est l'apanage des heuristiques. C'est le pilote automatique. On réfléchit mal mais on réfléchit vite, on fait le maximum avec ce qu'on a sous le nez, sous le coup de l'émotion, et on passe à autre chose. On catégorise le monde à coups de serpe, on caricature, on bâcle... Très souvent, ça fonctionne, mais occasionnellement, ça ne marche pas. Alors, le système 2 prend le relais. Puissant, précis, subtil, il est capable d'une gymnastique mentale de haute volée. On ne la lui fait pas. L'emporte-pièce, il déteste. Il s'applique, quitte à suivre un train de sénateur. Il n'a qu'un seul défaut : il est paresseux. Tant que l'agité système 1 mène la barque cahin-caha au fil des événements, le système 2 se laisse porter. Arrive un remous, il daigne prendre la barre... mais monopolise l'attention, consomme beaucoup d'énergie. La qualité se paye ! En un mot, grâce au système 2, quand on veut bien raisonner, on peut. Un peu. Mais on ne veut guère.

Et même alors, on n'atteint jamais l'infailibilité de la glaciale logique formelle. Herbert Simon, prix Nobel d'économie lui aussi (mais en 1978), estimait que nous sommes dotés d'une rationalité, certes, mais d'une rationalité « limitée ». C'est d'ailleurs ainsi que notre espèce a survécu.

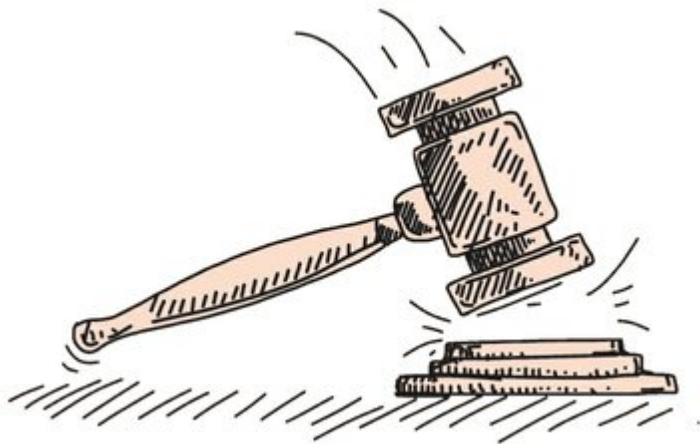
Si nos ancêtres avaient dû adopter la posture du penseur de Rodin avant de décider s'ils devaient prendre la fuite face à un prédateur ou un ennemi, l'humanité serait éteinte depuis longtemps ! Il fallait bien qu'il existe un système 1, quitte à ce qu'il soit prompt à l'erreur.

Mais si nous sommes aptes à réfléchir sur lui et à déplorer ses ratés, c'est que nous avons parallèlement développé un système 2, de grand luxe, à utiliser avec parcimonie. L'austère logique n'étant pas notre élément naturel, nous sommes dotés de plusieurs registres de raisonnement imparfaits, mais adaptés à notre condition et nous permettant de survivre dans un environnement complexe, instable et incertain.

Alors, oui, c'est vrai, l'erreur est humaine. Au sens où nous lui devons probablement une part de notre humanité...

1 Eyrolles, 2012.

2 Flammarion, 2012.



Laissons la Justice faire son travail (de digestion)

Après la pause du déjeuner ou une pause tout court, 65 % des demandes de libération conditionnelle sont acceptées par les juges d'application des peines. Ensuite ceux-ci sont de plus en plus sévères, graduellement, quasiment jusqu'à tout refuser en bloc. Après la prochaine pause, ils remontent au seuil de 65 % de verdicts cléments. C'est ce qu'a montré en 2011 l'analyse de près de mille décisions émanant de huit magistrats israéliens¹. Selon qu'ils seront ballonnés ou alertes, les juges d'application vous rendront blanc ou noir.

J.-F.M.

¹ S. Danziger, J. Levav et L. Avnaim-Pesso, *Extraneous factors in judicial decisions. Proceedings of the National Academy of Sciences*, 2011.

Mots-clés

Logique naturelle de Braine

Nous traduisons les éléments d'un problème en logique propositionnelle, c'est-à-dire en formulations abstraites, hors contexte et indépendantes de notre expérience, de type : si a alors b ; a, donc b (cas de *modus ponens*, en logique). Ou encore : si a alors b ; non-b, donc non-a (*modus tollens*), etc.

Théorie des schémas pragmatiques de raisonnement de Cheng et Holyoak

Nous raisonnons à partir de connaissances acquises par l'expérience, et de forme conditionnelle (de type « si, alors »). Dans tel contexte, si ceci, alors cela, ou non (par exemple, si une voiture arrive vite, je ne traverse pas).

Théorie des modèles mentaux de Johnson-Laird

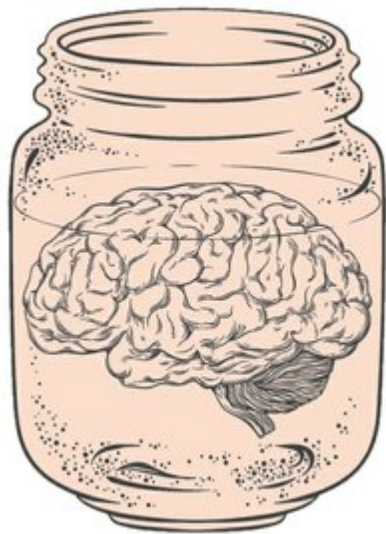
Nous raisonnons à partir non pas de simples règles logiques, mais de représentations, que nous illustrons par des exemples ou contre-exemples.

Critique du raisonneur pur

Le mythique *homo oeconomicus* était censé pratiquer la logique pure. Il raisonnait à coups de déduction, celle-ci consistant à prendre des bases de départ (des prémisses) présentées comme certaines, pour en tirer une conclusion tout aussi fiable. Ce faisant, ses théoriciens négligeaient complètement d'autres types de raisonnements que nous pratiquons tous naturellement, comme l'induction, où nous tirons une loi générale à partir d'observations partielles, dans l'incertitude donc. C'est ce qu'explique Jean-François Bonnefon, directeur de recherches à Toulouse School of Economics et médaille de bronze au CNRS, auteur du livre *Le raisonneur et ses modèles*¹ : « La déduction ne représente qu'une infime fraction de nos raisonnements, compliqués par toutes sortes de paramètres : par exemple, nos préférences, ce qu'on voudrait voir arriver, ce qu'on aimerait être vrai. Pendant longtemps, on a ainsi étudié nos raisonnements portant sur des faits désincarnés, sans se préoccuper de savoir s'ils étaient désirables, ni pour qui. On faisait comme si nous raisonnions toujours pour le plaisir de raisonner, sans but pratique. Or, non seulement nous raisonnons dans un certain but, mais nous sommes aussi capables de le faire en intégrant les buts présumés d'autrui. Quand nous raisonnons à propos des gens, nous prenons en compte ce que nous pensons qu'ils veulent. »

Et quand bien même nous voudrions toujours raisonner par déduction, nous ne le pourrions pas. Tout simplement parce que nous disposons rarement de prémisses absolument certaines pour étayer notre réflexion : « On savait les gens capables de se débrouiller dans l'incertitude, mais on considérait que c'était marginal, reprend Jean-François Bonnefon. Puis, de plus en plus de chercheurs ont signalé que c'était l'inverse, que le temps quotidien accordé à la déduction, la manipulation d'information sûre, était secondaire. La vraie capacité primitive est celle de manier l'incertitude, la déduction n'en représentant qu'un cas limite. Quand on est capable de raisonner avec l'incertitude, on le peut avec la certitude : qui peut le plus peut le moins. D'où des théories tentant à présent d'expliquer le plus plutôt que le moins... » Des théories irréalistes, nous supposant désincarnés, et ne nous intéressant même pas à nos erreurs, aux failles de nos raisonnements : dans un monde idéal, les hypothèses fondées sur notre rationalité pure auraient été parfaites, comme un jardin à la française. Dans le monde réel, elles étaient l'arbre qui cachait la jungle.

J.-F.M.



1 PUG, 2011.

LA FOIRE AUX BIAIS (ET HEURISTIQUES)



Il existe des dizaines de façons de réfléchir n'importe comment, et nous les pratiquons toutes ! Voici quelques-uns des biais (erreurs de raisonnement) et heuristiques (déductions automatiques et approximatives, mais pas forcément fausses) clairement identifiés par la psychologie scientifique.

Heuristique de représentativité : le cas Linda

Un grand classique du tandem Kahneman/Tversky. Linda est une trentenaire, célibataire brillante et engagée. Qu'est-ce qui est le plus probable ? Qu'elle soit employée de banque ? Féministe ? Ou employée de banque et féministe ? Nous penchons quasiment tous pour la troisième hypothèse, la plus vraisemblable vu ce que nous croyons savoir des employées de banque et des féministes. Or c'est illogique, car quelles que soient les caractéristiques de Linda, d'un point de vue statistique « Linda est ceci » demeure toujours plus probable que « Linda est ceci et cela ».

Heuristique d'ancrage/ajustement : un mauvais repère dans le brouillard

Tirez au sort un numéro, puis estimez combien l'ONU compte d'États membres. Plus le numéro que vous avez sorti est élevé, et plus vous intégrerez d'États à l'ONU (eh oui, l'expérience a été faite !). Dans le doute, nous procédons à des estimations à partir d'un point de repère, même suggéré par le hasard, et même s'il n'a rien à voir avec la question qui nous occupe. Un ancrage qui, paradoxalement, nous fait dériver vers lui, et non vers la vérité.

Heuristique de disponibilité : c'est le plus bruyant qui a raison

Nous extrapolons à partir du souvenir qui a le plus frappé notre imagination, ou tout simplement le plus récent. Un schizophrène commet un meurtre ? L'information reste gravée dans notre esprit, et si nous ne connaissons rien à la schizophrénie, nous en concluons que tous les schizophrènes sont dangereux. On ne parle pas des trains qui arrivent à l'heure, donc tous sont en retard !

L'aversion à la perte : un « tiens » vaut mieux qu'un « tu perdras »

L'idée de perdre 100 euros nous émeut deux fois plus que celle de les gagner. L'aversion à la perte est au cœur de la théorie des perspectives, l'une de celles élaborées par Daniel Kahneman et Amos Tversky. Voilà pourquoi les boursicoteurs attendent souvent trop longtemps avant de revendre à perte. En outre, nous sommes plus facilement convaincus par un argumentaire du genre : « Ne laissez pas diminuer votre pouvoir d'achat » que par « Augmentez votre pouvoir d'achat ». « Travailler plus pour gagner plus ? » Non, « travailler plus pour perdre moins ! »

Biais de cadrage : à moitié vide ou à moitié plein ?

On vous donne le choix entre deux avions : le premier a 97 % de chances d'arriver à bon port, le second a 3 % de chances de s'écraser. Vous montez dans lequel ? Spontanément, vous tendez à choisir le premier alors que les risques sont équivalents pour les deux vols. La formulation modifie ainsi notre jugement.

Biais de confirmation : des œillères, sinon rien

C'est d'une banalité absolue : nous retenons ce qui confirme notre vision du monde, et minimisons, ou nions, ce qui pourrait montrer qu'elle est fausse. Exemples : Je suis de droite ? Je lis Le Figaro, bien sûr. De gauche ? Libération. Je crois à l'astrologie ? Je triomphe devant les trois astrologues qui avaient prédit un accident d'avion aux États-Unis en septembre 2001. J'ignore les milliers d'autres qui n'avaient pas prévu les attentats du 11 septembre. Et si vraiment je n'ai pas le choix, si vraiment on me met le nez sur un fait scientifique qui prouve que j'ai tort... Qu'à cela ne tienne, j'affirmerai que la science n'est pas encore mûre, n'a pas encore trouvé la bonne méthode pour tirer des conclusions valables sur le sujet qui me tient à cœur. Ce que le psychologue Geoffrey Munro qualifie d'« excuse de l'impuissance scientifique ».

Biais rétrospectif : je l'aurais parié !

« Êtes-vous surpris par les résultats des législatives ? – Mais pas du tout ! répond l'analyste politique. À vrai dire, il ne pouvait en être autrement ! » Et d'égrener de bonne foi les faits ou les tendances générales qui menaient logiquement à la situation présente... qu'il n'avait pourtant jamais annoncée. À croire que le destin a son mode d'emploi, mais qu'on oublie juste de le déchiffrer avant qu'il soit trop tard.

Biais d'autorité : « l'effet blouse blanche »

Un matin, un inconnu déguisé en Napoléon avertit les passants qu'un Ovi vient de survoler la ville. Il leur tend un masque pour se protéger d'émanations extraterrestres potentiellement nocives. L'après-midi, il fait la même chose, mais vêtu d'une blouse blanche. À votre avis, dans quel cas les passants vont-ils hésiter ? Devant un expert, on se fait tout petit. Le psychologue social Stanley Milgram en a livré la démonstration la plus célèbre dans les années 1960, dans son expérience où des gens ordinaires, pour plaire à un pseudo-scientifique, acceptaient d'électrocuter des inconnus.

Biais de complaisance : je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire

Quand je réussis, c'est parce que je suis bon. Quand j'échoue, c'est la faute aux autres ou aux circonstances. À ne surtout pas confondre avec l'erreur d'attribution fondamentale : nous jugeons les autres responsables de leur comportement, quels que soient les facteurs extérieurs. Par exemple, nous pensons que celui qui lit un discours de Fidel Castro parce qu'il est obligé de le faire doit quand même bien être d'accord avec ce qu'il lit (l'expérience a été faite).

L'illusion de causalité (ou corrélation illusoire) : les cigognes et les bébés

Ce n'est pas parce que deux événements sont simultanés qu'ils sont liés. Si l'on observe une hausse simultanée du nombre de cigognes et de bébés, il n'y a aucun lien de cause à effet. L'illusion de causalité donne pourtant lieu à des débats épineux. Ainsi, ces vingt dernières années, la forte augmentation des cas d'autisme a coïncidé avec le développement d'Internet... donc, Internet rend autiste. Une perspective cavalière due à la chercheuse Susan Greenfield, de l'université d'Oxford, qui s'est attirée ainsi une quantité non négligeable de sarcasmes.

L'effet de halo : qui vole un œuf vole un bœuf

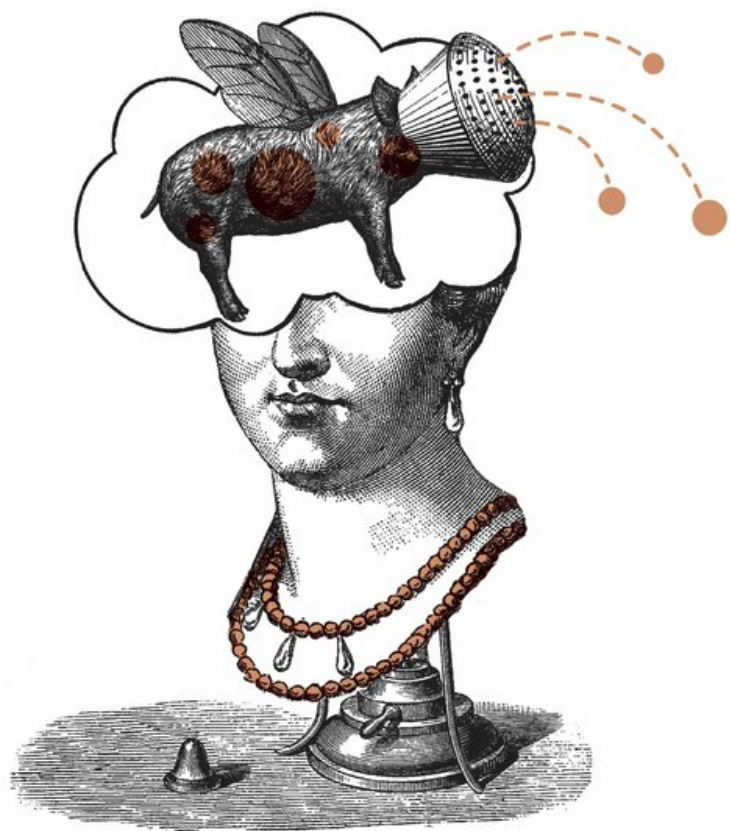
T'as de beaux yeux, tu sais... Donc tu dois être gentille, intelligente, honnête, et tu dois sentir bon sous les bras. Absurde ? Reconnaître une qualité à quelqu'un prédispose à lui en attribuer plein d'autres. À l'école, un élève plus attrayant physiquement obtiendra plus facilement de bonnes notes, parce qu'on le suppose plus doué et plus consciencieux. Eh oui, c'est horrible. Surtout si on n'est pas beau.

J.-F.M.

Connerie et biais cognitifs

Ewa Drozda-Senkowska

Professeure de psychologie sociale
à l'Université Paris Descartes.



Comme la plupart des auteurs qui ont écrit sur la connerie, je commence par un aveu. J'ai accepté l'invitation de rédiger cet article lors d'une discussion très animée avec des amis, alors que le titre proposé me déplaisait. Car, par la juxtaposition de « connerie » et « biais cognitifs », il introduisait le risque qu'on les associe.

Deux idées se dessinaient clairement dans ma tête.

La première était que la connerie est un terme qui sert à qualifier un acte, une parole, d'une manière plus péjorative que celui de « bêtise ». En tant que tel, ce qualificatif devrait avoir un puissant pouvoir de régulation (si c'est à l'égard des autres que nous l'utilisons), et surtout d'autorégulation (si nous l'appliquons à nous-même). Si je dis avoir fait une connerie, en principe je n'ai aucune intention de la refaire. J'ai honte ! La force de ce vocable m'intriguait. Mais le français étant une langue étrangère pour moi, je ne percevais pas bien dans l'usage du mot « connerie » la même vulgarité que l'on m'avait signalée très vite à propos du mot « con ». Et dans mon milieu, pourtant très pointilleux sur le choix des mots, « quelle connerie ! » se dit souvent...

pour + de romans gratuit --> www.bookys-gratuit.com

La seconde idée, c'était la conviction selon laquelle les biais cognitifs ne peuvent absolument pas être qualifiés de conneries. Ils désignent les différents penchants dans le traitement de l'information et dans le raisonnement qui induisent nos multiples transgressions aux règles de la logique, de la théorie probabiliste, etc. Ce sont des « raccourcis » ou des « courts-circuits » hautement fonctionnels qui, certes, parfois, mais pas toujours, nous conduisent à commettre des erreurs. Les biais dans le traitement de l'information ne sont pas les signes d'un manque d'intelligence. Ils reflètent une extraordinaire puissance de nos habitudes de penser, forgées au service de l'action et pas au service d'une « pure » réflexion. En ce sens, ils témoignent d'un sous-usage quasi chronique de nos habilités, savoirs ou compétences. Nous ignorons nos biais sur le moment, même si nous les connaissons, et, surtout, nous les reconnaissons après coup. Pour celles et ceux qui les ont étudiés, ils témoignent de défaillances du doute, mais pas d'une incapacité à douter.

Connerie et jugement prédictif

Prenons l'exemple des jugements prédictifs. Leur importance est une évidence. Sans eux, notre existence serait très difficile, voire impossible. Toutefois, malgré ou à cause de cela, nous les formulons souvent en ignorant les informations pertinentes au profit de celles qui, théoriquement, le sont beaucoup moins. Et pour couronner le

tout, nous ignorons notre propre ignorance, c'est-à-dire que nous nous trompons en croyant avoir raison. À première vue, nous ne sommes donc pas très loin d'une connerie.

Voici la tâche dite d'« avocats et ingénieurs ». Imaginez qu'on vous raconte que des psychologues ont interviewé 70 ingénieurs et 30 avocats. Ensuite, ils ont rédigé des fiches résumant chacune de ces 100 interviews. On tire au hasard une de ces fiches où on lit : « Jean est un homme de trente-neuf ans. Il est marié et a deux enfants. Il s'occupe activement de la politique locale. Son passe-temps préféré est la collection de livres rares. Il aime la compétition, la discussion et s'exprime très bien ». La grande majorité des personnes estime qu'il y a 90 % de chances pour que Jean soit un avocat et non un ingénieur. Or, la réponse correcte est 30 %. Pourquoi ? Pour estimer la probabilité que Jean soit un avocat, nous avons besoin de deux types d'informations : l'une relative à la probabilité *a priori* des avocats dans l'échantillon, et l'autre relative à la probabilité que les caractéristiques évoquées dans la fiche soient celles d'un avocat. La première information nous est fournie : il y a 30 avocats dans un échantillon de 100 personnes interviewées, donc la probabilité que Jean soit un avocat est égale à 30 %. La seconde information n'est pas fournie. Théoriquement, face à cette inconnue, on pourrait adopter l'une des deux positions suivantes en se disant :

1) que puisque cette information n'est pas fournie, elle n'est pas pertinente ;

2) qu'il s'agit d'une « constante », c'est-à-dire la probabilité que les caractéristiques évoquées dans la fiche soient celles d'un avocat est la même que la probabilité qu'elles soient celles d'un ingénieur ; connaître ou non cette probabilité ne change rien.

Bien évidemment, très peu de personnes le font. Et pour cause, Jean a tout d'un avocat ; d'un ingénieur, on dirait autre chose ! Cette conviction fait que « l'inconnu » paraît parfaitement « connu ». Il est vrai qu'Amos Tversky et Daniel Kahneman ont rédigé la description de Jean exprès pour favoriser l'impression qu'il s'agit d'un avocat. Le texte renvoie à un stéréotype fréquent de la catégorie professionnelle des avocats. Il n'empêche qu'on peut s'interroger sur la facilité avec laquelle la plupart d'entre nous tombent dans ce piège et privilégient l'information contenue dans la description, dite « individualisante », au détriment de l'information sur la probabilité *a priori*. Sans entrer dans les détails, il paraît assez évident que notre conviction quant à la véracité de notre stéréotype d'un avocat y est pour beaucoup. Si, sans le remettre en doute, on compare le contenu du stéréotype avec les caractéristiques de Jean, on voit immédiatement qu'il possède les caractéristiques « typiques » des avocats, qu'il est bien « représentatif » de cette catégorie (« qui se ressemble s'assemble »). Ainsi, il devient

quasi certain qu'il soit un avocat plutôt qu'un ingénieur, même si les avocats sont minoritaires dans l'échantillon envisagé. En termes techniques, on dira que le recours à l'heuristique de la représentativité est à l'origine d'un biais conduisant, ici, à une négligence de l'information sur la probabilité *a priori* et à une préférence pour l'information individualisante (description). Comme d'autres heuristiques, l'heuristique de représentativité est un raccourci mental économique. Il nous autorise à formuler une estimation, certes théoriquement fausse, mais acceptable car partagée par un grand nombre. Le recours à cette heuristique, que nous mettons en œuvre sans le savoir, permet de simplifier les problèmes à résoudre et de lever l'incertitude qui les caractérise. Toutefois, comme nous venons de le voir, ce gain a un coût !

Connerie et raisonnement hypothético-déductif

Cet exemple d'un jugement prédictif biaisé illustre-t-il une connerie au sens de manifestation d'une suffisance intellectuelle ? Je ne le pense pas, tout en étant persuadée qu'il s'agit d'une des nombreuses manifestations d'un défaut du doute qui nous conduit à chercher la confirmation plutôt que l'infirmité de nos idées. Pour mieux comprendre cette tendance, penchons-nous sur la tâche « 2, 4, 6 » de Peter Wason. Elle paraît très banale et surtout incroyablement facile, jusqu'au moment où l'on vous signifie que vous avez tout faux ! Elle illustre un autre penchant bien connu, et résumé dans le dicton : « Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? »

Imaginez qu'on vous demande de trouver la règle choisie pour construire la série de chiffres suivants : « 2-4-6 ». Pour vérifier que la règle à laquelle vous pensez est la bonne, vous pouvez proposer d'autres séries de trois chiffres. À chaque fois, on vous dira si votre proposition est compatible ou non avec la règle, et si la règle à laquelle vous avez pensé est bien celle qu'on a choisie. Fort probablement, comme la grande majorité des personnes, la première idée que vous allez tester est qu'il s'agit d'une série de « chiffres pairs croissants par intervalle de deux ». Vous proposez donc une série de chiffres « 8-10-12 » en accord parfait avec votre idée. On vous répond que la série proposée est compatible avec la règle qu'on a choisie, mais que ce n'est pas celle à laquelle vous avez pensé. Vous proposez alors un autre triplet des chiffres, par exemple « 8-42-56 » en vous disant qu'il s'agit d'une règle « chiffres pairs croissants ». On vous répond de la même façon que précédemment. Au bout de la troisième ou quatrième tentative, vous proposez par exemple une série « 7-36-673 » en pensant qu'il s'agit de « chiffres croissants ». Et là, on vous répond que votre exemple est compatible avec la règle, et que la règle choisie est bien celle à laquelle vous avez pensé.

Enfin, vous avez fini par trouver ! Mais vous n'avez pas choisi la méthode la plus rapide. Peu de personnes la choisissent. Elle consiste à chercher non pas à confirmer votre idée mais à l'infirmier. À cet effet, il suffisait de proposer une série « 3-5-7 » pour tester l'hypothèse de « chiffres pairs croissants ». Il est très difficile de s'imposer d'infirmier nos idées plutôt que de les confirmer, dans cette tâche en particulier. Proposer un exemple d'une série de chiffres contraire à l'idée qu'on a en tête paraît absurde, voire tordu. Pourtant, le faire oblige à mettre notre idée en doute. Si, d'emblée, on pouvait douter de nos idées, on serait moins convaincu de la véracité de notre stéréotype de l'avocat, et on envisagerait facilement qu'un ingénieur puisse lui aussi s'intéresser à la politique locale, bien s'exprimer et collectionner les livres...

Contrairement à la tâche « avocats et ingénieurs », la tâche « 2-4-6 » contient peu d'informations. Du coup, elle nous pousse à les utiliser toutes, aussi bien le fait qu'il s'agisse de chiffres pairs que le fait qu'ils soient croissants. Faciles à mémoriser, ces trois chiffres restent comme des empreintes ineffaçables dans notre tête, présentes, disponibles à tout moment. L'heuristique de disponibilité fait que ce peu d'informations l'emporte sur le reste, et nous pousse à tomber dans le piège de la confirmation.

L'ignorance est un puissant moteur de la connaissance

Si ces deux exemples illustrent notre tendance à chercher à confirmer nos idées, la tâche « 2-4-6 » dévoile également notre tendance à formuler des hypothèses spécifiques plutôt que générales. Ces dernières nous semblent souvent trop simples et/ou évidentes pour être retenues. Dire immédiatement qu'il s'agit de chiffres croissants, même si on le pense, paraît stupide, pour ne pas dire « un peu con ». Cette tendance fait de nous d'excellentes proies aux blagues. Par exemple : « Pourquoi les gendarmes portent-ils les bretelles bleu, blanc, rouge ? ». Après avoir évoqué le lien avec le service national, nous apprenons qu'ils portent les bretelles pour tenir leur pantalon ; nous trouvons que cette blague est une belle connerie... ou alors nous éclatons de rire en nous voyant pris dans « un piège à cons » !

« Connerie » : un terme salutaire

Je suis d'accord avec celles et ceux qui disent que l'ignorance n'est pas une connerie. L'ignorance est un puissant moteur de la connaissance, à condition que l'on sache qu'on ignore et que l'on

sache ce qu'on ignore. La plupart des biais dans le traitement de l'information ou des penchants dans notre manière de raisonner sont ignorés par nous-mêmes. Le problème, et c'est un problème de taille, est que, même dévoilés, démontrés, ils persistent à fonctionner. Et ceci d'autant mieux dans les circonstances qui ne favorisent pas le doute. Or, la connerie, la vraie, c'est cette effrayante suffisance intellectuelle qui ne laisse absolument aucune place au doute. Comme le précise Harry Frankfurt dans *De l'art de dire des conneries*, dont le titre original est *On bullshit*, elle est pire qu'un mensonge, car celui ou celle qui raconte des conneries se désintéresse de la vérité. Pour combattre la connerie, nous avons intérêt à la dénoncer et donc à la nommer. Ainsi, il n'y a aucun mal à utiliser le qualificatif « connerie » à l'égard de soi-même. S'il reflète la honte avouée d'une incapacité à raisonner, il est une preuve de prise de conscience et donc d'un début d'autorégulation. Il n'y a aucun mal non plus à l'utiliser à l'égard d'autrui. Lancé sur le ton d'une plaisanterie, d'une provocation ironique, ce terme sert d'avertissement, en une sorte d'invitation appuyée à prendre conscience d'un défaut, afin de pouvoir se réguler...

Quelques commentaires sur la connerie



« Définir la connerie n'est, par définition, qu'une connerie de plus » écrivait Yvan Audouard dans le premier paragraphe de *La connerie n'est plus ce qu'elle était*¹. Difficile d'ignorer cet avertissement, à moins de prendre à la lettre sa *Lettre ouverte aux cons*² qui commençait par le fameux passage : « Je sais de quoi je parle. J'en suis un. »

« Définir la connerie, ce serait lui donner un statut, une assise, ce serait lui assigner une origine et une fonction. Or, je la vois surtout proliférante et débordante, plutôt fatale que fonctionnelle », écrit Georges Picard dans son essai *De la connerie*³.

Toutefois, qu'une recherche de définition de la connerie soit une connerie ou pas, il faut savoir de quoi on parle⁴. Commençons par l'étymologie du mot. « Con » vient du latin cunnus, « gaine, fourreau », et, par analogie, le sexe de la femme et l'origine du monde. Toutefois, on lui trouve également une autre étymologie, « coïonnerie », mentionnée dans le Dictionnaire de l'Académie Française (édition 1832-35), qui signifie « couillonnerie », venant de « coïon » (« couille ») et du latin coleus, sac de cuir (voir Le Garde-mots, 2006).

Que son étymologie renvoie au sexe féminin ou au sexe masculin, au fil du temps, le terme « con » et, par extension, le terme connerie, passent au registre du vulgaire. D'ailleurs, le Dictionnaire de l'Académie Française (1986) qui explique le terme « connerie » en référence à la stupidité, la bêtise, l'erreur grossière, précise qu'il ne doit être employé que dans une intention de vulgarité appuyée.

Le Wiktionnaire, en 2018, en signale trois acceptions : 1) « fait d'être con, état de celui qui est con », 2) « erreur, acte stupide », 3) « objet sans importance, petite chose ». Il est précisé que la première se situe sur le registre du vulgaire et les deux dernières sur le registre du populaire.

Porteur d'une connotation très vulgaire, le terme « connerie » devient, au fur et à mesure de sa propagation, moins marqué. Mais son choix, aussi bien à l'égard de ses propres paroles ou actes que de ceux des autres, est loin d'être neutre.

En ce qui concerne son sens premier, la plupart des dictionnaires renvoient à l'imbécillité, l'idiotie, la stupidité, la sottise, la bêtise ou encore l'ineptie, c'est-à-dire à une parole ou un acte dénué d'intelligence ! Les renvois à l'erreur (cf. erreur grossière) sont plus rares qu'à la stupidité, la sottise ou la bêtise. Cette dernière a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses réflexions qui éclairent le sens du terme « connerie ».

Dans les définitions courantes, celui ou celle qui est « bête » (comme « les bêtes »,

les animaux), en raison d'un manque d'intelligence, est dépourvu(e) de la faculté de porter un jugement. Ainsi, qualifier un acte ou une parole de bêtise, sans se situer sur le registre de la vulgarité, paraît très lourd de sens. Et d'ailleurs, pour l'atténuer, on évoque plutôt l'ignorance, et, plus précisément, l'ignorance de notre propre ignorance. L'ignorance est une absence de savoir (sur ce qu'est le savoir et sur soi-même). Si l'ignorance est un vide, une absence possible à combler notamment par l'éducation, la connerie est son contraire : c'est une suffisance intellectuelle où il n'y a rien à remplir car c'est déjà un trop-plein. Jacques Lacan⁵ le rappelle en 1975 : « Comme il y en a beaucoup, le plus grand nombre, qui n'ont pas assisté à mes premiers séminaires, je me permettrai de rappeler ceci que, dans mes premières adresses à ce que je dois bien appeler mon public, j'ai averti que la psychanalyse est un remède contre l'ignorance ; elle est sans effet sur la connerie. »

E.D.-S.

¹ Albin Michel, 1974.

² Plon, 1993.

³ José Corti, 2004.

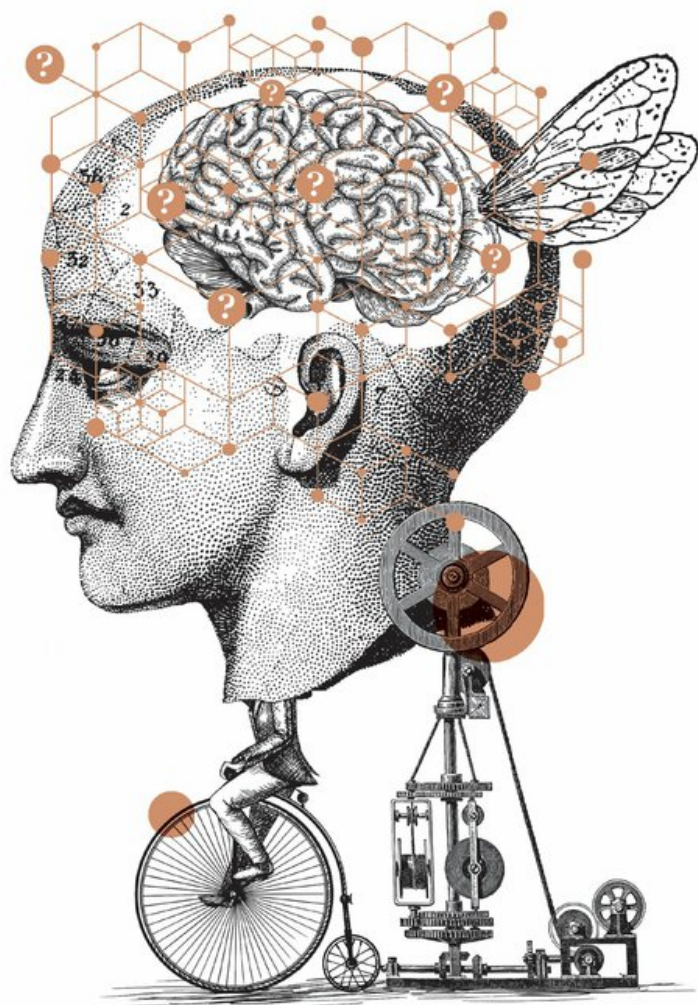
⁴ *De l'art de dire des conneries*, H. Frankfurt, Éditions 10/18, 2006 ; 2^e éd., Mazarine, 2017.

⁵ *Lettre de l'École Freudienne* n° 15, J. Lacan, Bulletin intérieur de l'École Freudienne de Paris, 1975.

La pensée à deux vitesses

Rencontre avec Daniel Kahneman

Professeur émérite de psychologie
à l'Université de Princeton.
Prix Nobel d'économie.



• Nous disposons selon vous de deux façons de traiter l'information : un système rapide que vous appelez système 1, et un système lent, le système 2. Quelles sont leurs particularités ?

Les deux systèmes sont complémentaires. Quand on nous demande quelle est la capitale de l'Angleterre, un mot nous vient automatiquement à l'esprit, sans effort ni intention, grâce au système 1. Il produit des interprétations du monde, des désirs, des impressions, qui deviennent des croyances, des décisions approuvées par le système 2. Celui-ci est plus complexe : il contrôle la pensée, le comportement. Contrairement au système 1, le système 2 n'a pas un accès direct, automatique à la mémoire. Il est beaucoup trop lent. Et s'il est lent, c'est qu'en général il suit un train de pensées délibérées, par exemple pour respecter les règles permettant d'effectuer une multiplication compliquée. Il exige un effort, et donne l'impression d'être l'auteur de nos actions : « C'est moi qui agis, c'est moi qui pense... » Nous nous identifions subjectivement au système 2 : nous pensons que nos croyances sont déterminées par des arguments, par des preuves, même si notre vie mentale est tout autre.

• Peut-on dire que le système 1 simplifie la réalité pour nous simplifier l'existence ?

Je ne sais pas si c'est « pour » nous simplifier l'existence, mais il simplifie certainement la réalité, quitte à produire des biais cognitifs. Cela dit, le système 2 aussi peut se tromper : si je crois certaines choses qui sont fausses, ou si je suis incapable de comprendre la théorie de la relativité, c'est à cause de défaillances du système 2. Le système 1 tel que je le comprends est en fait celui des émotions, puisqu'elles sont produites automatiquement, sans intention, et relèvent de la pure subjectivité. Le système 2 les accepte ou non. Mais attention, si le système 1, c'est l'émotion, il est aussi beaucoup plus : il se trouve en lien avec l'interprétation de la vie, la perception, la plupart de nos actions. Et le système 2, lui, fait bien plus que raisonner, puisqu'il assure la fonction de contrôle, qui n'est pas moins importante.

• Dans quelles circonstances le système 2 est-il obligé de prendre l'ascendant sur le système 1 ?

Quand on se trouve sans solution devant un problème, ou en conflit entre deux tendances contradictoires, ou encore en train de violer des règles de logique ou de conduite, voire en cas de surprise. Alors on se concentre, on produit un certain effort mental. Mais il n'y a rien d'abrupt : il s'agit d'un va-et-vient continu, grâce à certaines zones cérébrales spécialisées dans le conflit.

• Justement, quelles zones cérébrales sont impliquées dans les deux systèmes ?

Je pense que le système 2 ne correspond pas à un endroit spécifique, même s'il doit impliquer notamment le lobe préfrontal. Je ne voudrais pas commencer à évoquer des choses que je connais trop peu.

•En ce moment même, vous utilisez votre système 2 pour répondre précisément à mes questions, mais aussi le système 1 parce que vos réponses peuvent aller très vite dans ce domaine qui vous est familier ?

Mon système 1 produit rapidement les réponses, mais mon système 2 les vérifie. En ce moment, il travaille très dur à surveiller mon français !

•Pour mieux comprendre, que serait notre quotidien si nous ne vivions qu'avec le système 1 ou le système 2 ?

Si nous ne vivions qu'avec le système 1, nous serions beaucoup plus impulsifs, nous dirions tout ce qui nous passe par la tête, comme des enfants. Pensez à l'état d'ivresse, par exemple, où le système 2 est déjà affaibli. Pour autant, la vie sociale ne serait pas compromise : les animaux ont une vie sociale parfois très avancée, et je ne crois pas qu'ils aient un système 2. Et si en revanche nous ne vivions qu'avec le système 2, notre quotidien ne ressemblerait à rien du tout ! Nous serions des ordinateurs inférieurs.

•Quand nous rêvons, sommes-nous entièrement en système 1 ?

Franchement, je ne sais pas. Je ne comprends pas le rêve. Bien sûr que, dans un sens, nous sommes dans le système 1, puisque nous rêvons sans intention. Mais d'autre part, on peut rêver qu'on raisonne !

•Et l'inspiration artistique, ou l'intuition ?

Cela ressort du système 1, mais nourri par des intentions. Le système 2 est tout à fait capable d'engager intentionnellement des recherches en mémoire, ce qui produit parfois l'inspiration et l'intuition de façon autonome, quand on ne les recherche plus, tel le mathématicien Henri Poincaré résolvant tout à coup un problème en montant d'une marche à l'autre pour prendre l'autobus.

•Vous dites que le système 1 cherche toujours un sens à ce que nous vivons : nourrissons-nous une aversion pour le hasard ?

Pour l'incertitude, en tout cas. À vrai dire, on ne reconnaît pas vraiment le hasard. Nous sommes dans un processus continu de création d'histoires, d'interprétation de ce qui nous entoure, qui est très largement l'œuvre du système 1. Le système 2, parfois, la rend consciente et l'adopte.



• Certaines psychopathologies sont-elles provoquées par un déséquilibre entre les deux systèmes, quand nous utilisons trop le système 1 ou le système 2 ?

Bien sûr. Quand on se critique de façon chronique, jusqu'à s'en retrouver paralysé, on est dans le système 2, qui n'arrive pas à contrôler le système 1. Ce dernier aussi peut avoir ses pathologies, comme les obsessions. Il incorpore tout ce qui est très rapide parce que nous l'avons fait très souvent. C'est lui qui nous fait conduire une voiture, qui choisit nos mots quand nous pensons, et qui donc détermine la vision que nous avons de nous-mêmes, qui fait partie intégrante de la mémoire, de l'histoire qu'on se raconte. Ce n'est pas le système 2 qui l'impose.

• Quelles techniques psychothérapeutiques permettent d'agir sur le système 1 et le système 2 ?

J'ai l'impression que la thérapie cognitive est tout à fait orientée pour rééduquer le système 1, en contrôlant certaines conduites du système 2. Mais je n'en sais pas assez pour vous donner des détails précis.

• Vos travaux sur les heuristiques ont montré que nos représentations de l'homo oeconomicus sont largement fausses. Or la démocratie même est fondée sur l'idée que le citoyen pèse rationnellement le pour et le contre avant de déterminer son vote. Est-ce le système 1 ou le système 2 qui sous-tend réellement nos convictions politiques ?

C'est surtout le système 1. Nos croyances politiques ne sont pas déterminées par

des arguments. Nous y croyons parce que nous croyons à certaines personnes que nous aimons, auxquelles nous faisons confiance. C'est l'émotion qui contrôle très largement la vie politique. Mais je ne suis pas sûr que la fiction d'un humain rationnel soit tout à fait centrale en démocratie. On n'a pas besoin d'une rationalité parfaite pour qu'une démocratie fonctionne : il suffit que les gens votent pour ce qui, en général et sans garantie, sert leurs intérêts. Là où les démocraties ont du mal, c'est pour traiter des dangers abstraits, lointains. Si le climat change effectivement, voilà qui va être très difficile à résoudre par la démocratie. Le système 1 ne répond pas à des menaces distantes. On ne peut mobiliser d'action publique sans beaucoup d'émotion, ni susciter d'émotion quand les menaces ne sont pas concrètes. Il faudrait trouver le moyen de s'adresser plutôt au système 2 : lui seul peut déceler une menace épouvantable, un point irréversible, même si pour l'heure on ne distingue pas grand-chose.

• Dans votre livre Système 1 / Système 2 : les 2 vitesses de la pensée, vous évoquez le nudge, le paternalisme libertarien, qui prône d'aider les gens à prendre les bonnes décisions. Est-ce une solution viable et suffisante pour obtenir les mêmes résultats que si nous mobilisons notre système 2 ?

Elle est viable et importante où on peut l'appliquer pour protéger les gens contre eux-mêmes, contre les bêtises qu'ils feraient, et tout cela sans réduire leur liberté. Mais pour beaucoup de problèmes, ce ne sera pas suffisant. Si le bouleversement climatique est réel, on ne voit pas comment le nudge pourrait instaurer les changements sociaux et économiques nécessaires. Il s'adresse surtout au système 1 : l'idée, c'est de faciliter les meilleures décisions pour l'individu, sans forcer, puisque le système 1 ne s'intéresse pas à l'avenir lointain. Il ne faut pas trop compter sur la rationalité des gens. Quand on doit prendre à 25 ans une décision pour sa retraite, on n'a pas l'impression que ça va nous arriver personnellement.

• Vous avez obtenu le Nobel d'économie en étant psychologue. Seriez-vous favorable à la création d'un prix Nobel de psychologie, pour aider à faire reconnaître la discipline ?

Non, pas vraiment. Il me semble que pour exercer une influence au niveau politique et social, les psychologues doivent peser avant tout sur les économistes, et c'est déjà le cas. La commission Sarkozy sur le bonheur, par exemple, ou encore le *nudge*, se sont inscrits dans la prise en compte de facteurs psychologiques pour pallier certaines limites de l'économie. Et puis, j'ai l'impression que le prix Nobel n'ajoute pas grand-chose au bonheur humain. La souffrance de ceux qui l'attendent en vain est plus importante que la joie de celui qui l'emporte.

• Quels sont les grands objectifs que devrait se fixer la psychologie aujourd'hui ?

Je ne pense pas qu'il faille fixer des objectifs à la science. Ce serait un exercice

futile, car nous n'avons aucune idée de ce qui va se passer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que pendant les vingt prochaines années au moins, la psychologie sera dominée par l'étude du cerveau, d'autant que c'est elle qui intéresse surtout les étudiants d'aujourd'hui, et donc les professeurs de demain. Il n'y a pas à le décider, c'est un fait. Ces recherches coûtent très cher, et attirent la majorité des budgets disponibles, ce qui ne plaît pas à tous mes collègues psychologues, dont certains se plaignent amèrement. C'est pourtant ce qui se passe de plus excitant en psychologie. Les changements de mode sont en général guidés par la technologie : non seulement on ignore encore où l'imagerie cérébrale va nous mener, mais on sait encore moins ce que sera la technologie du futur. Alors que c'est elle qui guidera la psychologie. Il n'y a pas de doute là-dessus.

Propos recueillis par Jean-François Marmion

Le nudge



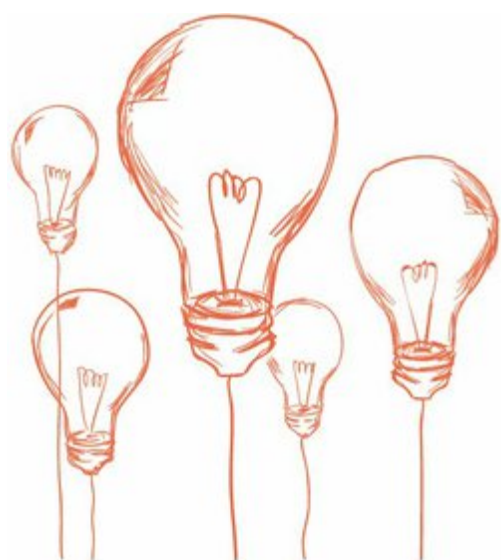
En bon français : « coup de coude ». Mieux vaudrait dire « coup de pouce ». Le nudge, alias paternalisme libertarien, est promu par Richard Thaler, professeur d'économie à Chicago et Nobel d'économie en 2017, et Cass Sunstein, professeur de droit à Harvard et ancien collaborateur de Barack Obama comme administrateur du bureau de l'Information et des Affaires de réglementation. Cette approche prône d'aménager l'environnement pour inciter les citoyens à adopter spontanément un comportement désirable, tout en leur laissant la liberté de refuser. Exemples : on fait souscrire d'office un plan d'épargne retraite aux salariés (ils peuvent résilier, mais peu le font), on prérègle les photocopieuses pour qu'elles impriment recto verso (on peut changer le réglage, mais on ne le fait pas), on colorie un escalier en noir et blanc pour que les gens montent plus vite (ils peuvent traîner les pieds, mais, dans les faits, ils accélèrent)...

J.-F.M.

Kahneman et Tversky, comme Montaigne et La Boétie

Ce n'est pas un hasard si Daniel Kahneman a dédié *Système 1/Système 2*, qui récapitule tous ses travaux, à Amos Tversky. Dès l'introduction et à travers tout l'ouvrage, le premier rend d'incessants hommages au second. C'est par un « jour heureux de 1969 » que les deux inséparables se sont rencontrés. Daniel Kahneman, 35 ans, professeur de psychologie à l'université hébraïque de Jérusalem, convie son collègue, de trois ans son cadet, à s'exprimer lors d'un séminaire. « Il était brillant, volubile et charismatique, écrit Daniel Kahneman. Doué d'une mémoire prodigieuse pour les blagues, et de la capacité exceptionnelle de les convoquer à l'appui d'une thèse. On ne s'ennuyait jamais avec lui. » Tous deux constatent que malgré leur manipulation quotidienne des statistiques, ils se montrent bien incapables de prédire bon nombre de résultats de leurs expériences. Les voilà enquêtant auprès de statisticiens chevronnés, et constatant chez eux des erreurs identiques.

Près de trente ans de travaux communs sur le jugement puis la prise de décision s'ensuivront, débordant largement le seul domaine de la psychologie. Tous deux partent enseigner aux États-Unis en 1978, dans des universités différentes. Parmi les points forts de leur collaboration, citons un article retentissant publié dans *Science* en 1974 pour présenter les heuristiques, et la théorie des perspectives, proposée en 1979 pour expliquer combien les acteurs économiques nourrissent une véritable « aversion à la perte » biaisant leurs transactions. En 1980, l'économiste Richard Thaler s'inspire de leurs travaux pour jeter les bases de l'économie comportementale, préconisant d'étudier des Humains, faillibles dans leurs décisions, et non pas ce qu'il appellera des Econs, des agents désincarnés, en 2008, dans *Nudge*, son *best-seller* co-écrit avec Cass Sunstein. Daniel Kahneman reçoit en 2002 le prix Nobel d'économie pour ses travaux. Une récompense qu'il partagerait avec Amos Tversky, si celui-ci n'était décédé en 1996. « Jusqu'à ce que la séparation géographique nous complique la vie, Amos et moi avons eu la chance incroyable de travailler ensemble, écrit encore Daniel Kahneman, notre réflexion commune étant supérieure à tout ce que nous aurions pu produire individuellement, et rendant le travail non seulement productif mais aussi amusant. »

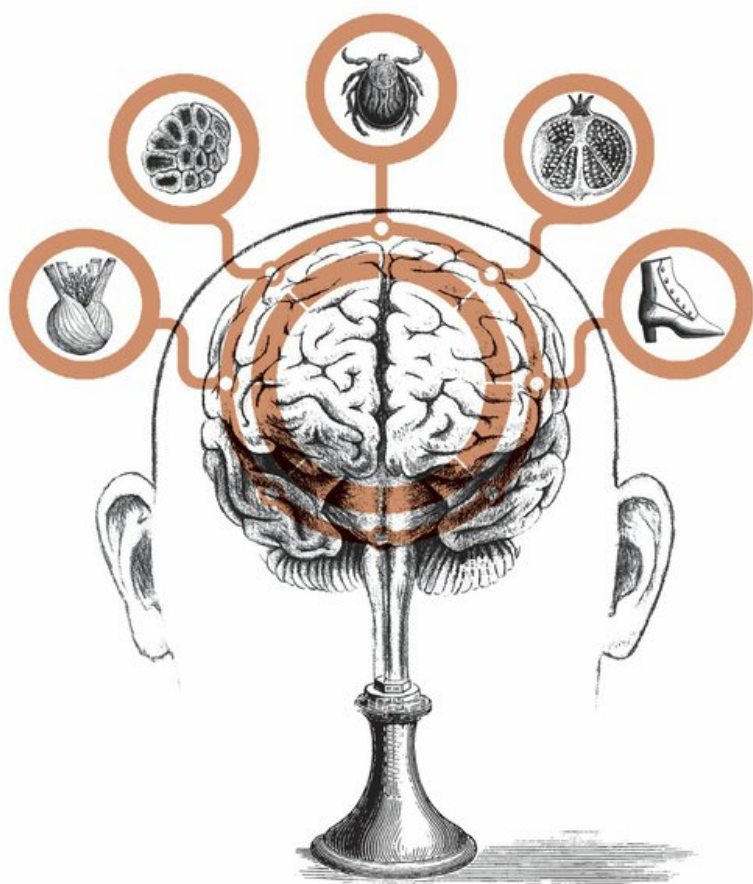


J.-F.M.

De la connerie dans le cerveau

Pierre Lemarquis

Neurologue et essayiste.



Lorsque Jean-François Marmion m'a demandé si je serais éventuellement intéressé par la rédaction d'un article sur la place de la connerie dans le cerveau, j'étais, je l'avoue, très enthousiaste. J'acceptais immédiatement, sans très bien savoir pourquoi. Certes, au début, j'avais mal compris et pensais qu'il fallait parler des premiers James Bond et du *Nom de la Rose*. Certes, quand j'eus mieux saisi l'importance du sujet, il y avait les somptueux honoraires promis et l'honneur de figurer chez un éditeur prestigieux. Et puis, un défi à relever : ma devise étant celle de Mark Twain, « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait », je me trouvais soudain confronté aux *Tontons Flingueurs* d'Audiard : « Les cons ça ose tout ! C'est même à ça qu'on les reconnaît. » Il me fallut rapidement déchanter car aucun laboratoire de recherche en neurosciences digne de ce nom ne semble s'atteler à ce phénomène pourtant capital et au cœur de notre existence quotidienne. Il fallait innover. Je constatai tout d'abord que mon enthousiasme initial était très communicatif, ce qui constituait un indice éthologique crucial dans ma quête de vérité ! De plus, quelques souvenirs de neurosciences et de saines lectures pouvaient en fournir les bases. Enfin, une image, insoutenable, que même Lacan, qui possédait l'original dans sa salle de bains, recouvrait d'un cache surréaliste coulissant : il s'agissait de la reproduction d'une célèbre peinture de Courbet, dévoilant un tronc de femme nue, étalant passivement au premier plan son sexe, son « con », et qui se nomme, vous l'avez reconnue, *L'Origine du monde*. « Et maintenant je vais vous faire voir quelque chose d'extraordinaire » déclarait laconiquement le psychanalyste en découvrant l'œuvre à ses prestigieux invités, de Lévi-Strauss à Picasso en passant par Marguerite Duras, observant leur fascination à la dérobée...

Nous sommes tous de grands prématurés pour des raisons d'anatomie du bassin féminin et devrions normalement rester au moins 15 mois de plus au chaud avant d'être jetés au monde. Ceci nous expose à des stress précoces qui pourront nous marquer à vie, même si nous les avons oubliés.

Notre cerveau a de même évolué trop vite et souffre de plusieurs guerres intestines et autres conflits d'intérêts qui expliquent nos fréquentes difficultés à prendre une décision... le plus souvent la mauvaise !

Guerre nord/sud :

En théorie, le fonctionnement de notre cerveau est simple. Il ressemble à la toile du Titien sur l'allégorie de la prudence. On y voit

trois têtes à chacun des âges de la vie. Le peintre représente le vieillard, il est accompagné de son fils et de son petit-fils adoptif avec le texte suivant : « Informé du passé le présent agit avec prudence pour ne pas avoir à rougir de ses actions dans le futur ». Notre cerveau se comporte comme une machine à prévoir l'avenir et son but est de nous maintenir en vie en s'adaptant aux circonstances, témoignage de sa flexibilité. Sa partie postérieure capte et décode les informations apportées par les sens, il les confronte ensuite à ce qu'il a emmagasiné comme souvenirs et propose, avec son beau lobe frontal, la meilleure attitude à adopter. C'est la proue de notre navire neuronal qui nous permet d'aller de l'avant, et son hypertrophie nous distingue des animaux et de nos ancêtres au front fuyant : elle nous oriente vers la meilleure action à envisager sur le monde pour assurer notre avenir, grâce aux fonctions dites « exécutives ».

C'est la partie de notre cerveau dédiée à Apollon, la plus rationnelle, sage et mesurée, le cerveau sec. Mais la vie serait bien ennuyeuse si le lobe frontal dictait toujours notre conduite, et un ordinateur pourrait bien vite remplacer notre auguste cervelle. Turing le logicien, qui s'intéressait aux probabilités et rêvait déjà de créer un cerveau artificiel, n'a-t-il pas inventé en chemin le langage informatique ? Mais Dionysos veille et occupe des zones cérébrales anciennes et souterraines, les circuits du plaisir et de la récompense, cerveau humide et hormonal qui nous donne envie de vivre, cheval fou dont les buts ne s'accordent pas toujours avec ceux du cavalier facilement désarçonné qui tente de le maîtriser : des souris et des hommes sont morts en s'auto-stimulant frénétiquement ces circuits addictifs sans qui la vie serait une erreur. Nous ne citerons pas d'exemple et ne ferons pas de publicité pour une célèbre chaîne hôtelière, mais nombre d'individus dont personne ne mettra en doute les exceptionnelles capacités intellectuelles ont un jour succombé à leurs pulsions, ruinant leur carrière prometteuse en un bref instant de plaisir dérobé, qu'il s'agisse de sexe ou d'argent, en se comportant comme des cons.

Notre cerveau : Thatcher contre le Che

Guerre est/ouest :

Un autre conflit ruine les maigres capacités de notre cerveau, sa duplicité. Il se trouve en effet nanti de deux hémisphères, pourtant connectés : or ces faux jumeaux ne s'accordent en rien. Le gauche est de droite, conservateur, calculateur. Monopolisant la parole, il n'explore que la moitié du monde, la droite bien entendue, et si son alter ego, l'hémisphère droit, rend l'âme, il révèle sa vraie nature,

néglige ce qui est dans son champ visuel gauche, se cogne aux portes, ne mange que la moitié située à droite des aliments dans son assiette, ne dessine que sur la moitié droite de la feuille de papier, confirmant l'étroitesse de sa vision. Dépourvu de rêve et de poésie, cette fourmi ne comprend pas les métaphores et cherche à tout rationaliser : elle voit des constellations dans un groupement d'étoiles, recherche des répétitions, des codes et des martingales dans des phénomènes aléatoires auxquels elle veut donner du sens pour se rassurer, pouvoir les expliquer dans l'espoir de les contrôler, assoir son hégémonie, aller jusqu'aux sacrifices humains pour contenter un Grand Horloger. Mais son plus grand crime est de constamment brider l'autre hémisphère, son demi-frère, le droit, le révolutionnaire, le poète, celui qui est de gauche, la cigale qui comprend toutes les mélodies, associe un visage aux paroles entendues, celui qui a une vision holistique du monde qu'il apprécie dans sa globalité mais ne sait pas tenir un budget ni aligner deux mots. Thatcher contre le Che ? Voilà notre gouvernement peuplé d'extrémistes censés se compléter harmonieusement mais qui se tiraillent et peinent à nous donner une ligne décisionnelle clairement définie !

Les cons sont toxiques et il faut s'en préserver

Nous sommes donc tous des cons en puissance. Mais certains courent plus de risques que d'autres : le lobe frontal, qui gendarme notre cerveau en tentant de réprimer ses conflits, n'est pleinement opérationnel qu'à partir de l'âge adulte, ce qui laisse tout loisir aux plus jeunes d'entre nous d'extérioriser leurs pulsions et leurs faiblesses, quitte à passer pour des p'tits cons. La sclérose cérébrale, guettant rapidement toute personne oisive qui ne s'astreint pas à une vie culturelle ou sociale active, prédispose, si l'on échappe à l'Alzheimer, à devenir un vieux con, même si le grand connaisseur Georges Brassens estime pour sa part que « le temps ne fait rien à l'affaire¹ ».

Le niveau intellectuel par contre n'est pas discriminatif, et la connerie sévit autant chez les Nobel et autres membres de l'Institut que dans les propos de votre compagnon de comptoir. Dans l'excellent film de Michel Hazanavicius, *Le Redoutable*, on assiste à la transformation du génial « Wolfgang Amadeus » Godard en ce qui peut passer pour de la connerie prétentieuse et hermétique. La scène se passe dans une villa cossue de la côte d'Azur en mai 1968 et le réalisateur de la nouvelle vague vient, par son agitation, de contribuer à l'interruption prématurée du festival de Cannes. Défenseur du peuple, le révolutionnaire reproche à sa compagne son bronzage de bourgeoise en vacances et explique à ses amis médusés son projet d'un cinéma totalement épuré sans scénario, sans vedette ni artifice. Alors

qu'un de ses proches ajoute, perfide, « et sans spectateurs ! », le génie est confronté au bon sens du jardinier de la villa (qu'il n'a pas salué) qui lui dit avec candeur qu'il aime aller au cinéma le dimanche pour y prendre du plaisir, s'émerveiller et se distraire.

Dans son ouvrage lumineux écrit en une seule soirée sous un pseudonyme, l'économiste italien Carlo Maria Cipolla nous explique *Les Lois fondamentales de la stupidité humaine*. Schémas à l'appui, il nous montre l'extrême danger de la stupidité : toute transaction avec un con vous mène conjointement au naufrage ! Un accord entre deux personnes intelligentes est productif pour les deux parties ; un bandit vous vole mais s'avère moins dangereux qu'un con car ce dernier vous entraîne avec lui dans sa spirale délétère : il scie la branche sur laquelle votre accord vous a conjointement placés.

Il est donc essentiel de les reconnaître avant d'en arriver à de telles extrémités. Mais l'opération est extrêmement périlleuse ! Pour tenter d'éviter les redoutables conséquences de la connerie, le sociologue Christian Morel donne quelques pistes dans ses ouvrages sur les décisions absurdes : constituer une équipe d'experts qui se respectent plutôt qu'un groupe soumis à un chef, l'effacement de la structure hiérarchique ou une hiérarchie alternante, la valorisation de la fonction d'avocat du diable permettant la procédure contradictoire qui stimule l'examen critique et freine le conformisme, donner du temps au temps : bref, en quelque sorte, la démocratie dont personne (ou moins de 50 % de la population) ne doute des qualités décisionnelles de ses représentants.

Mais comment au départ être rassuré sur son propre sort ? « Qu'on soit con ou pas con on est toujours le con de quelqu'un » avertit Pierre Perret, mais se poser la question est bon signe, c'est être capable d'introspection, donc d'autocritique, ce qui témoigne de capacités cognitives élaborées. Moins on a de connaissances, plus on a de convictions, nous dit Boris Cyrulnik. La réciproque est tout aussi pertinente : plus on a de connaissances et plus on a de doutes. Plus on a de souvenirs emmagasinés et plus notre cerveau disposera d'éléments pour agir avec prudence et compétence. En cherchant bien, comme le proclame l'auteur du Zizi, « ... on est rassuré à chaque fois Qu'on trouv' toujours plus con que soi ».

De la nécessité des cons : éloge de la connerie

La solution du problème est certainement là ! À la question « Où se situe la connerie dans le cerveau », la réponse est : dans le cerveau de celui qui affuble son semblable d'un tel qualificatif. La connerie est manifestement nécessaire sur le plan évolutif, sinon une telle tare aurait disparu depuis longtemps ! Loin s'en faut puisque, de l'avis général, les cons pullulent et se reproduisent plus vite que des lapins.

Mais comment peuvent-ils échapper à la sélection naturelle en étant si peu équipés ? Il faut se résoudre à l'évidence : Le con, malgré sa dangerosité, est absolument nécessaire à la survie d'une société qui les chouchoute et dont ils constituent le ciment !

Notre cerveau est un cerveau social : traiter quelqu'un de con, c'est le pointer du doigt et l'enfermer dans une étiquette. C'est prouver que l'on est capable de détecter cette tare, ce qui n'est pas toujours aisé avec certitude à première vue, nous l'avons constaté, et que l'on n'en souffre pas. C'est montrer sa perspicacité, ce qui fait toujours plaisir à l'ego, et nous place au-dessus de la victime désignée. En général peu de gens vous contrediront et vous confirmerez ainsi votre ascendance à l'échelle d'un groupe qui partagera votre avis, plutôt que de s'y opposer, économisant le coûteux fonctionnement de leur cerveau en ne le gardant qu'en mode miroir. Ils désigneront avec vous la victime expiatoire en se moquant et les rires gras vous souderont. Vous serez confirmé en tant que leader d'une communauté supérieure qui sait tracer une frontière nette la démarquant de la famille des cons. Votre expertise s'étendra bien vite à d'autres domaines. Vous serez écouté et l'on suivra vos conseils, mieux, on vous obéira ! Les pauv'cons n'auront alors qu'à se casser ou à bien se tenir. Ils devront se soumettre et accepter les gauseries afin de remplir leur rôle fondamental de bouc émissaire. Oseront-ils chanter Brassens en sourdine « Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on/Est plus de quatre on est une bande de cons... » ? Prendront-ils le risque d'épingler en secret votre photo et celles de vos alter ego sur un mur dédié pour se soulager à leur tour, risquant à tout instant la dénonciation et les menaces par ceux-là mêmes qui les ont stigmatisés ? Pris de mégalomanie le Roi voudra bientôt garder sa couronne, étendre son pouvoir et régnera sans partage sur les manants qui l'ont placé sur le trône, les exploitant légitimement puisqu'ils sont trop cons. Et, toujours selon Brassens, il y a peu de chances qu'on le détrône !

**Qu'on soit con ou pas con
on est toujours le con de
quelqu'un**

Pierre Perret

Une transposition moderne de l'œuvre de Courbet se nomme « après la création » et situe donc la toile après l'acte sexuel : une nouvelle vie vient d'être engendrée par l'entremise d'un « con ». La toile renvoie à la fresque de la création d'Adam vue par Michel-Ange sur la voûte de la chapelle Sixtine. Dieu fait l'homme à son image et le pointe avec son index, mais Adam fait le même geste et désigne (ou invente)

pareillement son créateur. Michel-Ange a donné à Dieu la forme d'un cerveau qui se trouve ainsi braqué par l'index du premier homme. Ce dernier tente-t-il de répondre à la question de Jean-François Marmion ? Le Créateur et sa créature se traitent-ils mutuellement de cons ? Albert Camus en écrit implacablement la légende dans *Le Mythe de Sisyphe* : « Ou nous ne sommes pas libres et Dieu tout-puissant est responsable du mal, ou nous sommes libres et responsables, mais Dieu n'est pas tout-puissant. » À vous d'en tirer les conclusions transposées à notre propos !

Et c'est ainsi que j'ai compris mon enthousiasme, celui de mon entourage et l'exultation de tous ceux à qui j'ai parlé de cette proposition de contribution ! À défaut d'études scientifiques de haute volée et sans le savoir, leurs rires (pourtant interdits par le vénérable Jorge de Burgos, bibliothécaire du *Nom de la Rose*²) m'ont donné la clé de l'origine du monde et je les en remercie du fond du cœur. Bande de c...!



¹ Un article récent, pourtant de qualité, est volontairement mis à l'index par la communauté des neurologues, en particulier celle des hospitalo-universitaires. Il y est écrit et démontré que prendre précocement sa retraite expose à 15 % de risques supplémentaires de contracter la maladie d'Alzheimer. Par solidarité je n'en citerai pas les sources de peur qu'elles ne soient dévoyées et mal interprétées par le ministère d'Agnès Buzyn.

² Quelqu'un pourrait-il me rappeler le nom de cet acteur célèbre qui joue le rôle de Guillaume de Baskerville dans ce film et a aussi tenu le rôle de James Bond à ses débuts ?

La connerie en connaissance de cause

Yves-Alexandre Thalmann

Docteur en sciences naturelles,
professeur de psychologie
au Collège Saint-Michel de Fribourg.



Connerie, stupidité, bêtise... Les termes ne manquent pas lorsqu'il s'agit de dénigrer un individu ou ses agissements. Ces mots péjoratifs et souvent insultants font partie du vocabulaire familier, à tel point que leur définition nous paraît sans équivoque : un manque d'intelligence. Quant à savoir précisément ce qu'est l'intelligence, la question se révèle plus délicate et à l'origine de débats passionnés et virulents, même si, intuitivement, nous pensons en saisir le sens. Pourtant, nous avons tous en tête des personnes à l'intelligence notoire qui ont commis des actes particulièrement stupides. Comment est-ce possible ? Et si la stupidité n'était pas un manque d'intelligence, mais une façon particulière d'exercer celle-ci ?

Comme point de départ, il me semble judicieux de distinguer deux termes souvent utilisés comme synonymes, à tort. En effet, certains actes se traduisent par des désagréments et des effets négatifs, pour leur auteur, pour l'entourage, voire pour les deux. Et cela, sans aucun avantage net à la clé. On se demande alors pourquoi leur auteur s'y est engagé ! Si celui-ci n'avait pas les moyens d'anticiper les conséquences de son comportement, par manque de réflexion, de maturité ou de jugement, il s'agit de bêtise, à l'instar des enfants qui explorent le monde et bravent certains interdits sans avoir conscience des effets potentiels de leurs tentatives.

Tout autre est le cas de personnes qui commettent ce type d'action en parfaite connaissance de cause. Comment pouvons-nous savoir que c'est en connaissance de cause ? D'une part elles avouent après leurs agissements qu'elles auraient mieux fait de s'abstenir, sachant pertinemment ce à quoi elles s'exposaient. D'autre part, si on leur demande d'analyser un comportement similaire mais réalisé par quelqu'un d'autre, leur conclusion sera pertinente : « c'est stupide, il n'aurait pas dû le faire ! ». La stupidité n'est donc pas due à un manque de réflexion ou d'anticipation...

Plus troublant encore, des actes stupides sont accomplis par des personnes à l'intelligence établie. Soit que celle-ci ait fait l'objet d'une évaluation avec des tests cognitifs donnant lieu à un QI élevé, soit qu'elle réponde à l'acception populaire du terme : un individu à l'origine d'une réussite particulièrement brillante (Steve Jobs, par exemple), d'une large reconnaissance sociale pour ses réflexions (Albert Einstein) ou étant titulaire de prestigieux diplômes. Les personnes intelligentes ne sont pas immunisées contre des actes particulièrement stupides aux conséquences catastrophiques. Pensons à l'ex-président américain Bill Clinton qui, alors qu'il se sait sous enquête, continue sa « relation inappropriée » avec sa stagiaire Monika

Lewinski, ce qui lui coûtera au final sa présidence. On peut donc être intelligent, voire très intelligent, et quand même agir stupidement à l'occasion¹. Relevons au passage cette asymétrie : l'intelligence qualifie les personnes, alors que la stupidité concerne davantage des agissements particuliers.

Intelligence algorithmique vs. rationalité

Serait-ce que l'intelligence n'est pas définie de manière suffisamment exhaustive ? On doit une réflexion significative à ce sujet à Keith Stanovich, professeur émérite de psychologie à l'université de Toronto². Il distingue en effet plusieurs niveaux d'intelligence (à ne pas confondre avec les formes d'intelligence telles que décrites par Howard Gardner : intelligence verbale, logico-mathématique, kinesthésique, personnelle, etc.).

Il existe, d'une part, ce qu'il nomme l'intelligence algorithmique, qui a trait à la compréhension des choses et à la combinaison logique d'idées. Ce sont précisément ces habiletés qui sont mesurées par les tests d'intelligence utilisés actuellement, dont les célèbres WAIS (Wechsler Adult Intelligence Scale) et WISC (Wechsler Intelligence Scale for Children) qui évaluent le Quotient Intellectuel. Au-delà des critiques régulièrement adressées à ces outils et aux résultats qu'ils fournissent, force est de constater qu'ils remplissent bien leur mission : renseigner sur les capacités des élèves à suivre les programmes scolaires, ou alors donner des explications aux difficultés rencontrées par certains avec ces programmes³. L'intelligence algorithmique se mesure avec précision – on dit que les tests utilisés disposent de bonnes propriétés psychométriques. Et pour cause : les épreuves comportent toutes des bonnes réponses auxquelles comparer celles données par les sujets testés. Un nombre de points peut ainsi facilement être attribué. Mais dans la vie réelle, et hors de l'école, la situation est différente : il n'y a que rarement une bonne réponse aux dilemmes rencontrés : doit-on accepter cette promotion professionnelle à l'étranger ? Est-il préférable de se marier ? Sera-t-on davantage satisfait en achetant une Renault ou une Citroën ? Aucun tableau Excel dûment rempli ne donne la « bonne réponse » à ces interrogations.

C'est pourquoi le Professeur Stanovich identifie d'autre part un niveau d'intelligence qu'il nomme rationalité. Celle-ci renvoie à la capacité à prendre des décisions qui concourent à réaliser nos objectifs et à adopter des croyances qui rendent compte de la réalité. Avec ses collaborateurs, il a même élaboré un test destiné à mesurer ce degré de rationalité⁴. Il y est question non pas de compréhension, mais d'intentionnalité. Car ce n'est pas de comprendre une situation qui amène forcément à agir en conséquence : pensons aux fumeurs qui

connaissent pertinemment les risques liés à la cigarette mais qui continuent malgré tout à fumer. Cette manière de considérer l'intelligence en plusieurs niveaux offre un éclairage au paradoxe soulevé précédemment : des gens intelligents, c'est-à-dire dotés d'un QI au-delà de la norme, peuvent prendre des décisions stupides, à savoir s'engager dans des actes ne leur offrant aucun bénéfice tout en présentant des risques élevés de conséquences dommageables.

Un deuxième aspect intéressant de l'approche du Professeur Stanovich concerne les individus à haut potentiel intellectuel (HPI). Le phénomène HPI a bénéficié ces dernières années de nombreuses publications qui en ont diffusé l'idée, et permis à des personnes de se reconnaître dans ce fonctionnement particulier. Or, le HPI n'est pas un gage de meilleure réussite dans la vie, quand il n'est pas à l'origine de difficultés d'adaptation dans le tissu social et professionnel. Le concept de rationalité en donne une compréhension élégante : le haut potentiel ne concerne que l'intelligence algorithmique et ne prédit en rien que les décisions de la vie courante soient plus adéquates. C'est comme de conduire une voiture avec un moteur plus puissant : cela ne dit rien des capacités de conduite du conducteur ni de la destination du trajet.

On peut donc considérer sans contradiction qu'un individu soit intelligent et qu'il puisse simultanément commettre des actes stupides. Une nouvelle question se pose alors : quelle peut être la motivation à agir stupidement ? Beaucoup y voient un manque de contrôle émotionnel. En d'autres termes, ce seraient les émotions qui submergeraient l'individu et occulteraient momentanément ses capacités de réflexion. Théorie séduisante, certes, mais qui ne rend pas compte des cas où l'acte stupide est réalisé froidement, sans le prétexte d'émotions fortes. C'est ainsi par exemple que deux élèves se sont introduits nuitamment dans leur lycée et, une fois à l'intérieur, y ont vidé deux extincteurs à incendie. L'acte est stupide, de l'aveu même des jeunes qui se sont faits appréhender le lendemain : aucun bénéfice à la clé, conséquences préjudiciables, leur comportement n'est donc clairement pas rationnel. Le désœuvrement et l'ennui ont été évoqués, mais pas d'autres émotions : il n'était même pas question de se venger d'un professeur ou d'obtenir l'annulation des cours le lendemain matin...

**Quelle peut être la
motivation à agir
stupidement ?**

Biais d'immunité, d'impunité, d'auto-optimisme...

Une autre piste semble davantage porteuse que celle des émotions pour rendre compte des décisions stupides : celle des biais cognitifs. Ce champ d'étude est aujourd'hui très fourni dans la psychologie cognitive – on lui doit même le seul prix Nobel attribué à un psychologue, celui de Daniel Kahneman en 2002. Un biais cognitif est une erreur de raisonnement qui se produit systématiquement : à l'instar des illusions d'optique, même si l'on connaît l'astuce, on se laisse prendre à chaque fois. Pensons au biais de causalité qui nous amène à voir un lien de causalité là où il n'y a que corrélation : comme j'ai remarqué que mon chat venait ronronner sur mes genoux quand je me sentais angoissé, j'en déduis que mon chat « sent » mon état et y répond. Ce serait parce que le félin sentirait à distance mon état intérieur qu'il viendrait me réconforter de sa présence (me rappelé-je aussi les occasions où mon animal vient vers moi alors que je suis en pleine forme ?)...

Un des biais à l'œuvre dans les agissements stupides concerne l'optimisme⁵. Il se trouve que nous sommes exagérément optimistes quand il s'agit de nous-mêmes. Nous avons tendance à penser que nous conduisons mieux que la moyenne, que nous courons moins de risques de souffrir d'une maladie ou de connaître un divorce que ne l'indiquent les statistiques. Nous nous vivons comme des personnes à part, différentes des autres. « Si vous êtes comme la plupart des gens, vous ne savez pas que vous êtes comme la plupart des gens » affirme ironiquement le psychologue américain Daniel Todd Gilbert. Quand les deux élèves entrent par effraction dans leur lycée, ils sont persuadés qu'ils ne se feront pas prendre. Lucides, ils déconseilleraient pourtant à quelqu'un d'autre de réaliser ce projet stupide vu les risques encourus.

Ce sentiment d'immunité, conféré par le biais d'auto-optimisme, est renforcé par un sentiment d'impunité, lui-même résultat des nombreuses expériences de notre vie qui n'ont pas prêté à conséquence. À bien y réfléchir, nous transgressons souvent les règles sans que cela nous en coûte : combien d'excès de vitesse, de retards au travail, de petits mensonges non sanctionnés ? Sans doute la grande majorité ! Or, à force de faire l'expérience de transgressions non sanctionnées, le cerveau intègre qu'il encourt très peu de risques, voire aucun – ce qui est une conclusion logique – de se faire appréhender suite à un acte stupide provoquant des dégâts.

Sentiment d'immunité et d'impunité sont au cœur des décisions stupides de la vie quotidienne. Combien parmi nous peuvent se prévaloir de mener une vie saine, de se nourrir de façon équilibrée (pas trop sucrée, ni trop grasse, ni trop salée, avec au moins cinq portions de fruits et légumes par jour) et avec suffisamment d'exercices physiques ? Si ce n'est pas votre cas, alors vous succombez

sans doute au biais d'auto-optimisme : vous ne faites pas tout ce que vous pourriez, mais vous vous plaisez à penser que vous, vous ne tomberez pas malade, comme d'autres. De plus, vous ne percevez pour l'instant aucune conséquence négative de votre hygiène de vie non optimale. En toute connaissance de cause, vous vous illusionnez sur votre propre sort...

Les biais cognitifs sont indissociables du fonctionnement de l'intelligence : c'est ce qui lui permet d'économiser des efforts et de décider rapidement en situations d'urgence. D'ailleurs, il a été démontré que les personnes plus intelligentes – avec un QI plus élevé – ne réussissent pas mieux des épreuves mettant en jeu différents biais. L'intelligence ne prémunit ni contre les biais ni contre les décisions stupides.

Stupidité ou créativité ?

Sommes-nous pour autant condamnés à endurer un fonctionnement psychique partiellement biaisé et propre à nous suggérer des décisions stupides ? N'oublions pas une autre caractéristique des actes stupides : leur côté transgressif. Si les deux élèves précités s'étaient introduits dans leur lycée et avaient décidé de balayer les couloirs, personne n'aurait qualifié leur projet de stupide. Inapproprié, sans doute, mais pas stupide. Car une finalité constructive peut à ce moment être décelée. Par contre, vider les extincteurs à incendie est une autre histoire : il n'y a aucune justification constructive à cet acte, sauf qu'il est délicieusement transgressif. Les élèves savent qu'ils font ce qu'ils ne devraient surtout pas faire, ce qui leur procure un petit frisson sur le moment.

Faire ce que l'on n'est pas censé faire est souvent un moteur de la stupidité... mais aussi de la créativité. C'est justement en sortant des sentiers battus, en explorant des pistes auxquelles d'autres n'ont pas pensé, que l'on découvre de nouvelles choses. Il faut bien reconnaître que beaucoup d'actes stupides sont – tristement – créatifs et originaux. D'ailleurs, les esprits les plus créatifs ne sont pas si éloignés de ce que l'on nomme communément folie, tant on peine parfois à déceler le sens de leurs actions et décisions. Il se pourrait ainsi que la stupidité, au sens développé dans ce texte, soit à l'origine de bien des découvertes et inventions ayant contribué à rendre notre monde plus confortable. Sans doute cette propension à la transgression, soutenue par un optimisme favorisant la prise de risques, concourt-elle au progrès et à la découverte... Stupidité et créativité seraient alors les deux faces d'une même pièce, dont le point commun est une pensée qualifiée de divergente, c'est-à-dire qui sort des sentiers balisés.

La stupidité est donc bien plus subtile qu'il n'y paraît. Elle ne se réduit pas à un manque d'intelligence, pas plus que l'intelligence (QI)

ne prémunit contre les tentations...

¹ R. J. Sternberg *et al.*, *Why Smart People Can be So Stupid*, Yale University Press, 2003.

² K. E. Stanovich, *What Intelligence Tests Miss : The Psychology of Rational Thought*, Yale University Press, 2009.

³ S. Brasseur et C. Cuche, *Le Haut potentiel en questions*, Mardaga, 2017.

⁴ K. E. Stanovich, R. F. West et M. EToplak., *The Rationality Quotient : Toward a Test of Rational Thinking*, MIT Press, 2016.

⁵ T. Sharot, *The Optimism Bias : A Tour of the Irrationally Positive Brain*, Vintage, 2012.

Pourquoi les gens très intelligents croient-ils parfois à des inepties ?

Brigitte Axelrad

Professeure honoraire
de philosophie et de psychologie.



« Tous les efforts d'éducation que les sociétés démocratiques ont consentis paraissent avoir oublié un enjeu essentiel de la connaissance : l'esprit critique, s'il s'exerce sans méthode, conduit facilement à la crédulité.

Le doute a des vertus heuristiques, c'est vrai, mais il peut aussi conduire, plutôt qu'à l'autonomie mentale, au nihilisme cognitif. »

Gérald Bronner, *La Démocratie des crédules*¹

Des gens dont l'intelligence semble pourtant évidente provoquent parfois l'étonnement en exprimant, sans rire, des idées dénuées de tout fondement ou en adhérant à des théories farfelues.

Il est vrai qu'aucune définition de l'intelligence ne fait l'unanimité. La raison en est probablement que ce mot renvoie à des capacités diverses : l'Histoire nous donne de nombreux exemples d'individus unanimement considérés comme intelligents dans des domaines aussi variés que les sciences, les techniques, les arts ou la philosophie.

S'appuyant sur une définition de l'intelligence considérée comme « capacité de raisonner, planifier, résoudre des problèmes, penser de façon abstraite, comprendre des idées complexes, apprendre rapidement, et apprendre de l'expérience », une méta-analyse portant sur 63 études² conclut que les personnes intelligentes seraient moins enclines à croire que les autres.

Il semble alors logique de penser que les personnes douées d'une intelligence supérieure ont les plus grandes chances de réussir à se prémunir contre les croyances.

Pour définir une intelligence de très haut niveau, il faut évoquer l'étonnante capacité de certains individus à sortir des sentiers battus et des modèles dominants de leur époque, leur capacité à innover, à ne pas se contenter de ce qui semble aller de soi à un moment donné : Galilée, Darwin, Einstein ou encore Kant ou Descartes ont su penser autrement qu'on ne pensait à leur époque. Ils ont remis en question la pensée majoritaire et les explications simplistes. L'intelligence, dans leur cas, s'accompagne de la pensée critique, de la capacité à « résister » intellectuellement à un discours dominant, à une tentative d'endoctrinement et plus généralement à toute forme de dogmatisme.

Cependant, dans un article³, Heather A. Butler, professeure adjointe au département de psychologie de l'université de l'État de Californie, s'interroge sur ce phénomène déroutant : des gens intelligents peuvent

dire et faire des choses stupides (*foolish things*) et croire à des inepties. Elle écrit : « Bien que souvent confondue avec l'intelligence, la pensée critique n'est pas l'intelligence. La pensée critique est un ensemble de compétences cognitives qui nous permettent de penser de manière rationnelle en fonction d'un objectif, et une disposition à utiliser ces compétences lorsque cela est approprié. Les penseurs critiques [...] sont des penseurs flexibles qui ont besoin de preuves pour soutenir leurs croyances et reconnaissent les tentatives fallacieuses pour les persuader. La pensée critique signifie la capacité de surmonter toutes sortes de préjugés cognitifs (par exemple, le biais rétrospectif, le biais de confirmation). »

On comprend mieux alors pourquoi des gens même très intelligents puissent croire parfois en des choses bizarres. Le sociologue Gérald Bronner, interviewé récemment par Thomas C. Durand dans le documentaire *Les Lois de l'attraction mentale*⁴, dit qu'il était millénariste à ses débuts : « Je sais qu'on peut croire en des choses folles sans être fou. » Il ajoute que c'est une « suite de coïncidences », une « suite de toutes petites choses », qui l'ont conduit à mettre en question cette croyance.

Mais tous ne saisissent pas cette opportunité.

Jimmy Carter et sa lettre aux extraterrestres

Le président américain Jimmy Carter (1977 à 1981) avait déclaré pendant sa campagne électorale : « Si je suis élu président, je ferai en sorte que toutes les informations détenues par ce pays sur les observations d'OVNIs soient disponibles pour le public et les scientifiques. » Il ajoutait cette phrase surprenante, bel exemple de biais de confirmation : « Je suis convaincu que les OVNI existent parce que j'en ai vu un. »

Allant dans le sens de ses convictions, Jimmy Carter avait envoyé dans la sonde Voyager 1, le 5 septembre 1977, une lettre aux extraterrestres. Après avoir présenté la sonde et la Terre, Jimmy Carter s'adressait à eux ainsi : « Ceci est un présent d'un petit monde éloigné, un témoignage de nos sons, notre science, nos images, notre musique, nos pensées et nos sentiments. Nous tentons de survivre à notre époque afin de pouvoir vivre dans la vôtre. Nous espérons qu'un jour, après avoir résolu les problèmes qui nous font face, nous rejoindrons une communauté de civilisations galactiques. Cet enregistrement représente notre espoir et notre détermination, ainsi que notre bonne volonté dans cet univers si vaste et génial. »

Que Jimmy Carter, Prix Nobel de la paix en 2002, auteur de nombreux livres de littérature politique, ait eu la naïveté d'envoyer des messages aux extraterrestres alors qu'ils n'arriveront pas avant quarante mille ans et que de toute façon nous n'en saurons rien,

puisque la sonde ne transmettra plus de données après 2025, laisse songeur.

Il reste que Carter n'est pas le seul à avoir envoyé des messages aux extraterrestres. Le 19 novembre 2017, Science Post annonçait qu'une équipe d'astronomes du SETI (*Search for Extra-Terrestrial Intelligence*) avait envoyé un message radio contenant des informations sur les planètes de notre système solaire, la structure de l'ADN, un dessin d'un être humain, et d'autres informations de base sur la terre et ses habitants en direction d'un système voisin, l'un des plus proches connus pour abriter une planète potentiellement habitable, assez proche pour que nous puissions recevoir une réponse en moins de 25 ans, délai beaucoup plus raisonnable, admettons-le, tout en n'étant pas pour demain.

Étonnant : des scientifiques tels le physicien Stephen Hawking ou l'astronome Dan Werthimer, chercheur SETI à l'université de Californie à Berkeley, mirent en garde les autorités contre les répercussions possibles d'une communication avec les extraterrestres dont « la civilisation capable de recevoir et de comprendre ces messages serait certainement beaucoup plus ancienne et beaucoup plus avancée que la nôtre sur le plan technologique. » Dan Werthimer notait : « C'est comme crier dans une forêt avant de savoir s'il y a des tigres, des lions, des ours ou d'autres animaux dangereux à l'intérieur. »

De quoi nous rendre perplexes...

Par ailleurs, des individus très intelligents peuvent être aveuglés par leurs croyances au point de renoncer à leur liberté critique, de sacrifier leur bonheur et même leur vie.

Steve Jobs, visionnaire génial mais aveuglé par ses croyances

Surnommé « iGod », le dieu du high-tech, il évoquait souvent la « pensée magique », l'idée qu'il pouvait plier le monde à sa volonté. Elle avait porté ses fruits lorsqu'il avait réalisé ses idées géniales, mais elle se révéla impuissante contre le cancer.

De l'avis de ses biographes, Daniel Ichbiah et Walter Isaacson, et au vu de toutes les réalisations dont il a été l'initiateur, Steve Jobs était très intelligent et même génial. Daniel Ichbiah, journaliste et auteur de *Les 4 vies de Steve Jobs : Biographie de Steve Jobs*, le décrit ainsi : « Tourmenté, perfectionniste, habité par le génie et doté d'un sens inné du Beau, Jobs était capable de grands rêves et il avait le talent de les faire partager à d'autres [...] Ce n'était pas un P.-D.G. mais un artiste authentique en quête d'un perpétuel Graal, un esthète animé par une volonté : changer le monde... »

Walter Isaacson, écrivain, auteur des biographies d'Albert Einstein, Henry Kissinger, Benjamin Franklin, cite, en exergue de la biographie de Steve Jobs, la petite phrase qui figurait dans la campagne publicitaire *Think Different* d'Apple : « Seuls ceux qui sont assez fous pour penser qu'ils peuvent changer le monde y parviennent. »

Le père biologique de Steve Jobs était syrien. Sa mère, américaine. Étudiante et célibataire, elle fit adopter son fils à la naissance par le couple Jobs sous condition qu'ils lui fassent faire des études universitaires. Ces gens étaient très modestes. Ils s'y engagèrent. Ils emménagèrent peu après dans la Silicon Valley. Steve Jobs était attiré par l'Inde et le Bouddhisme. Après une adolescence hippie puis un long séjour en Inde avec un copain, il rentra chez lui, commença des études supérieures qu'il abandonna au bout de trois mois. Il suivit ensuite en étudiant libre un cours de calligraphie qui renforça son goût pour l'esthétisme, séjourna dans un verger pendant tout un été où il ne se nourrit que de pommes. Un peu plus tard, il cofonda « Apple » avec son ami Steve Wosniak et devint le plus jeune américain millionnaire à 25 ans. Il s'entoura de génies dont il sut tirer la substantifique moelle, opérant comme un révélateur de leurs talents grâce à son charisme. Il eut l'idée géniale de l'Apple I, l'Apple II, Pixar, l'iMac, l'iPod, iTunes, l'iPhone, l'iPad, pour ne citer qu'eux. Mais sa vie fut parsemée d'embûches qu'il franchit toujours pour aller plus loin. Sauf la dernière étape, un cancer du pancréas.

Lorsqu'ils diagnostiquèrent une tumeur du pancréas en octobre 2003, les médecins pleurèrent d'émotion en découvrant que la tumeur était opérable. Mais Steve Jobs refusa d'être opéré. Bouddhiste et végétarien, il était sceptique à l'égard de la médecine et croyait fermement dans des méthodes alternatives toutes plus farfelues les unes que les autres. Il consulta des guérisseurs, des naturopathes, des acupuncteurs, avala des gélules de plantes, but des jus de fruits, et fit de longues périodes de jeûne. En 2004, de nouveaux tests montrèrent le peu d'effet des salades de pissenlit sur les cellules cancéreuses : la tumeur s'était propagée en dehors du pancréas. Il accepta alors l'opération, mais sans doute trop tard. En avril 2009, il subit une greffe du foie au Methodist University Hospital Transplant Institute de Memphis (Tennessee). Il continua à travailler pour Apple jusqu'à sa mort en octobre 2011, à 56 ans.

Ses biographes et ses amis se sont interrogés sur l'ambivalence de sa personnalité. Inventeur génial capable de soulever des montagnes mais incapable de se détacher des fadaïses qui ont accéléré sa fin. Peut-être est-ce l'idée obsédante d'avoir été abandonné par ses parents biologiques qui l'ont amené à combler ce vide par des recherches ésotériques ? À 7 ans, il avait été désespéré par ce que lui avait dit une petite fille à qui il avait confié qu'il avait été abandonné puis adopté :

« Alors, tes parents ne t'aimaient pas ? » Avec l'intelligence du cœur qu'ils lui avaient toujours témoigné, ses parents adoptifs le réconfortèrent : L'influence de la contre-culture hippie de la Silicon Valley dès les années 1970 a sans doute aussi forgé son besoin d'aller chercher ailleurs, en Inde, l'« illumination ».

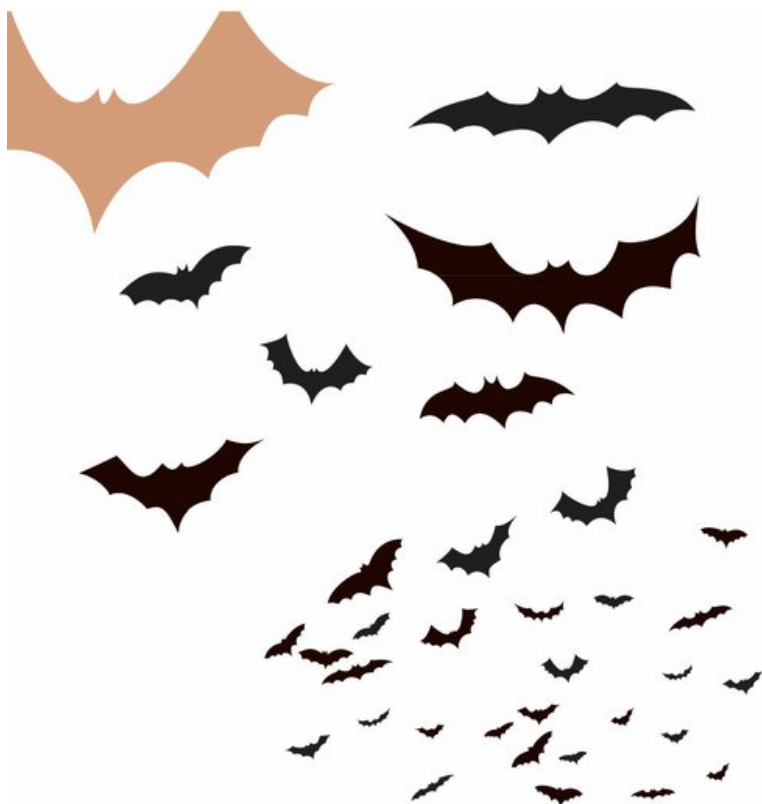
« Galilée avait tort : l'Église avait raison »

Un quart des Européens croient que la Terre est au centre et que tout tourne autour

Des croyances irrationnelles peuvent n'être dangereuses que pour celui qui les porte, mais ce n'est pas toujours le cas. Par influence, suggestion, prosélytisme, et peut-être même sans croire eux-mêmes en ce qu'ils disent, certains emploient toute leur intelligence à persuader des esprits portés à croire. Dans le documentaire *Les Lois de l'attraction mentale* cité plus haut, Henri Broch dit : « Un quart des Européens croient que la Terre est au centre et que tout tourne autour. »

Il y a quelques années, le 6 novembre 2010, s'était tenu à l'Hôtel Garden Inn de South Bend, Indiana, à 150 km de Chicago, un congrès prétendu scientifique, intitulé « Galileo Was Wrong : The Church Was Right », qui avait réuni dix conférenciers se présentant comme « experts ». Ils avaient tenté de prouver que le Soleil tourne autour de la Terre, selon le système géocentrique, alors que depuis Copernic, Galilée, Kepler et Newton, la science a montré que la Terre et les autres planètes tournent autour du Soleil, selon le système héliocentrique. Le sous-titre était prometteur : ce sera la « première » conférence catholique annuelle sur le géocentrisme. Le Dr Robert Sungenis ouvrit le congrès avec une communication qui s'intitulait : « Le géocentrisme : Ils le savent, mais ils le cachent », reprenant le thème récurrent de la théorie du complot. Les autres exposants, tels le Dr Robert Bennett, le Dr John Salza, annoncèrent des thèmes tout aussi renversants, « Preuve scientifique : la terre est au centre de l'univers », « Introduction à la mécanique du géocentrisme » ou encore « Les expériences scientifiques montrent que la terre est immobile au centre de l'univers ». Leurs qualifications étaient entourées du plus grand flou, Ph. D., professeurs... Robert J. Bennett, par exemple, co-organisateur du congrès, annonçait pour sa part un doctorat en relativité générale. Robert Sungenis était le président de Catholic Apologetics International et l'auteur de plusieurs autres livres et articles sur la théologie, la science, la culture et la politique. Il

enseigna la physique et les mathématiques pendant plusieurs années, dans des institutions variées. Il prêchait que les physiciens, tels Albert Einstein, Ernst Mach, Edwin Hubble, Fred Hoyle, « et bien d'autres », auraient prouvé, comme il est dit dans la Bible, que le soleil et toutes les planètes tournent autour de la Terre, fixe dans l'espace, immobile et immuable, nourrissant l'espoir que les gens donneront aux Écritures leur juste place et comprendront que la science n'est pas du tout ce qu'on en dit.



Pourtant chaque découverte de la science apporte une nouvelle preuve que le géocentrisme n'est pas une représentation qui correspond à la réalité. Les adeptes du géocentrisme ne peuvent, eux, se référer qu'à la Bible. À chaque argument scientifique, ils répondent : « Il est dit dans la Bible que... ». S'en prendre à Galilée ternit l'image de l'un des fondateurs de la science moderne, qui apporta une des premières preuves de l'héliocentrisme de Copernic, mais aussi permet de laver ce que certains considèrent comme une offense subie lors de la repentance de l'Église en 1992 au sujet de la condamnation de Galilée.

Il a coulé de l'eau sous les ponts depuis Galilée. La science des coperniciens avait en face d'elle les Écritures et la croyance en une

vérité révélée et devait livrer bataille contre l'irrationnel. C'était les savants qui étaient persécutés. Aujourd'hui, des irréductibles et des farfelus tentent de manipuler les esprits pour faire passer leurs théories fumeuses : il s'agit toujours du même combat de l'obscurantisme contre la vérité.

Quel pouvoir contre l'obscurantisme ?

S'il est peu probable que l'on puisse augmenter son intelligence, on peut apprendre à développer avec méthode son esprit critique.

Toutes les croyances ne sont pas stupides, absurdes ou dangereuses. Certaines d'entre elles sont constructives comme de croire en soi-même, en ses capacités, en sa valeur, en la vie ou dans les autres.

Le risque de se laisser influencer par des croyances dangereuses au point d'y perdre la raison vient du besoin de trouver coûte que coûte un sens à sa vie. Si les autres nous transmettent une explication qui correspond à notre vision du monde ou qui nous dispense de la chercher par nous-mêmes, la facilité est de l'adopter.

Mais ce qui fait la plus grande force des croyances irrationnelles, c'est qu'elles ont tendance à s'accorder avec nos attentes intuitives.

Depuis toujours, beaucoup croient en des choses bizarres et beaucoup essaient de lutter contre ces croyances. Cela fait un équilibre qui, au fil du temps, ne change pas vraiment. C'est ainsi que l'on peut se battre pour le rationalisme avec l'idée que l'on participe simplement à un équilibre.

Aussi intelligent, cultivé et critique soit-il, aucun être humain n'est à l'abri de croire à quelque ineptie, essentiellement parce qu'il est difficile d'accepter le hasard. Chercher le destin, la fatalité, la conspiration, le complot, l'intention, bonne ou mauvaise, derrière le hasard est un biais universel. « Jamais deux sans trois », « il n'y a pas de fumée sans feu », « qui rit vendredi, dimanche pleurera » etc., sont autant d'expressions qui manifestent notre besoin de causalité et de sens. Les plus grands savants n'y échappent pas. C'est ainsi qu'Einstein écrivit dans sa correspondance à propos de la maladie de sa femme Mileva et de celle de son fils : « Punition bien méritée par moi pour avoir accompli l'acte le plus important de ma vie sans réfléchir : j'ai engendré deux enfants avec une personne moralement et physiquement inférieure... »⁵. La mère d'Albert Einstein avait tenté de le dissuader d'épouser Mileva, qui boitait, en lui prédisant que sa descendance en serait affectée. On aurait attendu de la part de l'inventeur de la Relativité un peu plus de hauteur de vue ! Mais comme le disaient deux de ses biographes, Roger Highfield et Paul Carter, Einstein « était un homme chez qui la combinaison de lucidité intellectuelle et de myopie émotionnelle provoqua bien des déboires dans les vies de ceux qui l'entouraient. »

Au fond, ce qui est en notre pouvoir, ce n'est peut-être pas de faire qu'il y ait moins de gens qui croient en des choses bizarres ou folles, mais qu'il n'y en ait pas plus. Il est très rare que l'on puisse faire changer d'avis ceux qui sont déjà convaincus. Le risque, c'est de renforcer au contraire leurs croyances.

¹ Puf, 2013, p. 296.

² M. Zuckerman, J. Silberman, J. A. Hall, *Personality and social psychology review*, « The Relation Between Intelligence and Religiosity- A Meta-Analysis and Some Proposed Explanations » (trad. « La relation entre l'intelligence et la religiosité »), université de Rochester, août 2013.

³ H. A. Butler, « Why Do Smart People Do Foolish Things ? Intelligence is not the same as critical thinking and the difference matters », *Scientific American*, 3 octobre 2017.

⁴ La Tronche en biais, *Les Lois de l'attraction mentale*, novembre 2017.

⁵ J. Stachel, D.C. Cassidy, R. Schulmann (eds.), *Collected papers of Albert Einstein, the early years 1899-1902*, Princeton University Press, 1987.

Pourquoi nous trouvons du sens aux coïncidences

Rencontre avec Nicolas Gauvrit

Psychologue et mathématicien.

Professeur à l'ESPE Lille-Nord-de-France.

Membre institutionnel du laboratoire universitaire
Cognitions Humaine et Artificielle (CHArt).



• Certaines coïncidences paraissent si stupéfiantes qu'on refuse de les imputer au hasard, et qu'on leur cherche une signification. Mais selon vous, il s'agit d'un manque de perception du contexte...

Nous avons une vision locale, à la fois dans le temps et dans l'espace. Avec un regard global, les coïncidences ne sont pas si étonnantes. Et puis surtout, on ne se pose pas d'emblée les bonnes questions. Prenons le paradoxe des anniversaires : parmi 25 personnes, quelle est la probabilité pour que deux aient la même date d'anniversaire ? Pour y répondre, on est tenté d'utiliser une heuristique, un raisonnement simplifié, pour se demander quelle est la probabilité pour que, parmi 25 personnes, une autre ait la même date d'anniversaire que nous.

Le résultat est assez faible, puisqu'on réduit le problème à une seule date possible, notre date de naissance. La probabilité pour qu'une personne parmi 24 ait la même date de naissance que moi n'est que de 6,3 %. En revanche, il y a une chance sur deux pour que deux anniversaires coïncident parmi 25 personnes. Mais ce n'est pas du tout la même question.

• Vous citez aussi l'exemple d'une femme, Violet Jessop, qui a survécu à 3 naufrages, dont celui du Titanic. Cela paraît extraordinaire, et en fin de compte pas du tout.

Le problème vient du fait qu'on manque d'informations, et qu'on remplit les trous avec des éléments par défaut qui paraissent probables et sous-entendus. Quand on apprend sans autre précision qu'une personne a survécu au naufrage du Titanic et à deux autres naufrages, on imagine que ceux-ci sont comparables à celui du Titanic, ce qui n'est pas du tout le cas, puisque l'un d'eux a fait peu de victimes, et l'autre pas du tout. De plus, on pense que Violet Jessop n'a rien de particulier. Alors qu'elle travaillait pour la compagnie de ces trois navires.

• Vous dites aussi qu'en décryptant les événements du 11 septembre, on peut trouver beaucoup de 11, d'où la tentation d'y voir un complot ou un signe du destin. Mais, pour vous, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans...

C'est valable pour toute la numérologie et les nombres fétiches. On trouve aussi des centaines de 19 dans le Coran, de 7 dans la Bible, ou en tout cas leurs multiples, ce qui n'est guère étonnant statistiquement.

On peut également y trouver des prédictions sous forme de mots, comme en témoigne par exemple La Bible : le code secret, où le journaliste Michael Drosnin, en appliquant des grilles de lecture, déniché plein de prédictions dans la Bible, y compris la fin du monde voici quelques années. En réalité, le nombre de grilles possibles et de manières de procéder par ordinateur est tellement énorme qu'on peut trouver n'importe quoi. Drosnin avait même lancé un défi : trouver autant de prédictions dans *Moby Dick* que dans la Bible. Eh bien, cela a été fait !

D'ailleurs, dans la Bible, avec la même technique, on a aussi trouvé « Dieu n'existe pas », « Hâissez Jésus »... Comme quoi on peut trouver ce qu'on veut.

•Y compris dans votre propre livre ?

Sûrement ! Dans les *Pensées* de Pascal, j'ai trouvé l'annonce de milliers de morts par le sida. Sébastien Pommier, un informaticien, après avoir codé alphabétiquement le génome de la levure de bière, y a trouvé « poulet-frites » ! C'est ce qu'il avait mangé le midi...

Si on essaie juste d'appliquer une grille de lecture choisie au hasard, les probabilités de trouver « poulet-frites » sont très faibles, mais en multipliant par un très grand nombre d'essais, c'est tout à fait autre chose.

•Vous avez calculé que durant les vingt dernières années, 72 000 rêves prémonitoires auraient vraiment prédit la mort de quelqu'un dans la semaine suivante, mais seraient passés inaperçus...

Oui, ce n'est qu'une estimation, mais qui illustre encore la conjonction d'une probabilité faible et d'un grand nombre de cas. Henri Broch avait fait un calcul similaire pour une émission télévisée sur le mystère, durant laquelle un médium avait demandé aux téléspectateurs d'allumer la lumière chez eux, pour qu'il fasse éclater des ampoules partout en France. Les gens appelaient par dizaines, effarés, pour témoigner qu'une ampoule venait bel et bien d'éclater chez eux. Incroyable ! Mais vu que l'émission durait une heure, et en supposant que chacun avait 4 ou 5 ampoules allumées, il était normal que quelques centaines sautent pendant l'émission, compte tenu de la durée de vie moyenne d'une ampoule. La probabilité était très faible pour chacune des lampes, mais élevée pour des centaines de milliers.

•Il aurait pu prétendre provoquer des accouchements ou des morts !

Oui, mais on sait que cela arrive souvent. Les ampoules qui éclatent, on n'en parle pas en temps normal. Idem pour les rêves prémonitoires. J'en ai moi-même fait plusieurs, très violents, qui semblaient l'être, mais heureusement il n'en était rien. Sinon j'aurais eu deux copains en moins...

•Comment se fait-il que pas une prédiction des astrologues ou des voyants ne tombe juste, qu'il n'y ait pas une coïncidence ?

Si, des prédictions tombent régulièrement juste. Élisabeth Teissier avait prévu quelque chose en septembre 2011. Ni un attentat, ni le 11, mais bon... En général, leurs prédictions sont plus prévisibles : des séismes, des accidents. Mais pas le 11 septembre, vraiment inattendu. Élisabeth Teissier, pour justifier ses prédictions, avance souvent qu'elle avait prévu des accidents d'avion. Quelqu'un s'est alors amusé à faire des prédictions au hasard par ordinateur, ce qui s'est avéré plus efficace, de peu, qu'Élisabeth Teissier. C'est encore un problème des anniversaires : on fait une liste de dates, et si on prédit un accident, il n'est pas improbable de trouver une ou deux coïncidences.

•Vous vous attaquez à certaines approches de la psychologie, comme la psychogénéalogie¹ et les synchronicités...

La psychogénéalogie est essentiellement basée sur des coïncidences de dates entre ce qui nous arrive, et des événements survenus à des ancêtres. C'est en fait une version un peu plus compliquée du paradoxe des anniversaires, puisqu'on cherche alors des coïncidences entre deux listes distinctes. Mais comme on construit un arbre généalogique enrichi, il n'est pas rare de se retrouver avec des centaines de dates, ce qui augmente les probabilités d'une coïncidence. De plus, dans la pratique, on n'a pas forcément les dates exactes. Dans le pire des cas, quand on ne trouve vraiment rien, on s'arrange : un patient avait 24 ans, son grand-oncle était mort en voyage à 30 ans, et une psychologue a fait le lien, disant que le jeune homme était dans une dynamique d'aller vers 30 ans. C'est très amusant ! L'autre cas assez connu, sur lequel on m'interroge régulièrement, c'est en effet la synchronicité². Jung a voulu élaborer une théorie avec l'aide de mathématiciens et d'un physicien, mais cela n'a jamais abouti.

•Néanmoins, on ne peut s'empêcher d'attribuer du sens aux coïncidences. Je suppose que vous-même êtes malgré tout tenté de le faire...

Tout à fait ! Un événement avec une probabilité faible nous paraît beaucoup plus étonnant quand il nous arrive à nous plutôt qu'aux autres. Je testais récemment des enfants sur la perception du hasard, en jetant un dé derrière un cache pour leur faire deviner huit fois de suite quel nombre allait sortir. Je voulais analyser quelle suite de prédictions ils produisent. Sur 70 enfants, un a réussi quatre fois de suite. Au fil des essais, je me disais : « C'est terrible, si ça se trouve je me suis trompé, la prémonition, ça existe ! ». J'ai dû me raisonner : un sur 70, cela s'explique par le hasard. C'est comme les illusions d'optique : on ne peut pas y échapper sur le moment, mais on peut se raisonner.

Il existe un phénomène dit d'« attente excessive d'étalement ». C'est-à-dire qu'on attend du hasard qu'il soit représentatif de l'idée qu'on se fait de lui. Notamment, on s'attend à ce que des dates prises au hasard ne soient pas spécialement regroupées, mais uniformément réparties. En réalité, il est assez fréquent que parmi douze dates prises au hasard, deux tombent le même mois, et même plutôt trois. Cette attente excessive d'étalement peut nous amener à des erreurs, mais n'est pas irrationnelle.

•On aurait donc tendance à croire que le hasard lui-même doit obéir à des règles ?

En effet, aussi bien dans le temps – on ne s'attend pas à ce que des dates aléatoires soient rapprochées – que dans l'espace – on imagine trop étalés des points répartis au hasard sur une surface. Les bombardements de Londres pendant la Seconde Guerre mondiale représentent un bel exemple historique. Les aviateurs allemands volaient tellement haut au-dessus des nuages qu'ils ne voyaient pas où ils larguaient les bombes, qui tombaient de façon totalement aléatoire. Mais en regardant la carte des impacts, l'état-major britannique constatait qu'elles se regroupaient sur certains points, qui ne correspondaient pas à des objectifs militaires évidents : on en avait déduit que les Allemands avaient de mauvaises cartes. En

réalité, une analyse statistique a montré que les impacts n'étaient pas particulièrement regroupés, mais étalés au hasard.

•Paradoxalement, vous expliquez que c'est sans doute à ces illusions cognitives que nous devons en partie la survie de notre espèce : il valait mieux voir trop de coïncidences que pas assez...

Les psychologues évolutionnistes supposent que nous avons été amenés à trop bien les détecter. À une époque où cela pouvait être vital, il valait mieux surinterpréter des coïncidences, et s'en aller lorsque les feuilles bougeaient, dissimulant peut-être un prédateur, que sous-estimer leur importance et ne rien en déduire.

La méthode scientifique consiste d'ailleurs à chercher des coïncidences et des corrélations, et à les interpréter autrement que par le hasard. Ce n'est pas irrationnel, mais c'est une méthode risquée puisque ne débouchant pas toujours sur des conclusions fiables. Par exemple, une expérience a priori réalisée correctement a conclu à l'existence d'un effet Mozart voulant que quand on écoutait Mozart, on devenait plus intelligent. Mais quand on a tenté de la répliquer, cela ne marchait plus. On suppose qu'il s'agissait d'un faux positif, tel qu'il doit en arriver régulièrement. Une telle illusion est alors le défaut d'une méthode rationnelle.

•Finalement, d'où vient notre réticence face au hasard ? S'agit-il d'une pure incapacité cognitive, ou bien a-t-on horreur de ça ?

Je ne pense pas qu'on en ait horreur, mais en général, on aime bien avoir une explication : c'est pour cela qu'on a inventé la science. Néanmoins, je n'ai pas vraiment de réponse...

Propos recueillis par Jean-François Marmion



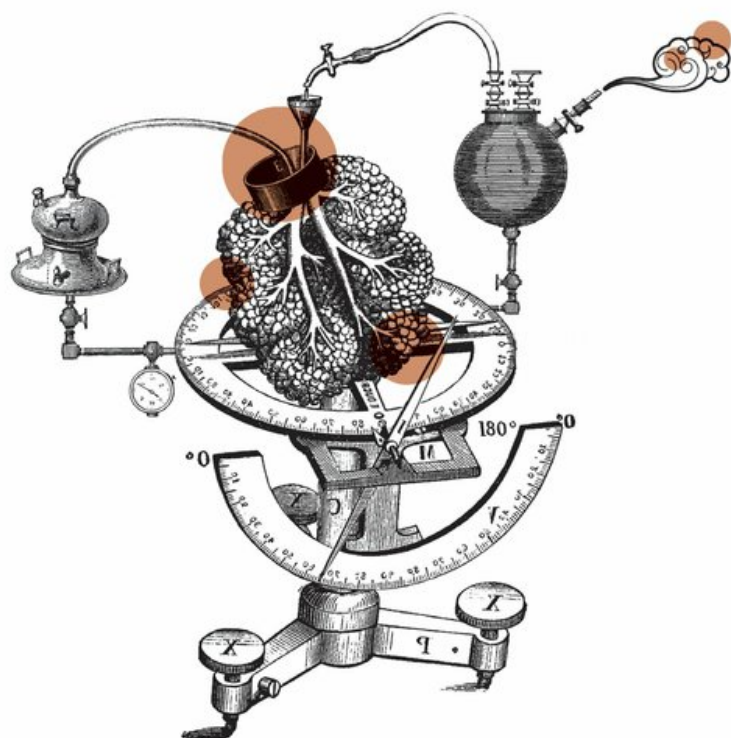
psychanalyse, la psychothérapie et la systémique, postulant que les tensions et les événements traumatisants vécus par ses ascendants conditionneraient les troubles psychiques et les comportements d'un sujet.

2 Une coïncidence significative pour l'observateur, produite par « un hasard signifiant et créateur », selon Carl Gustav Jung, ndlr.

La connerie comme délire logique

Boris Cyrulnik

Neuropsychiatre et directeur d'enseignement
à l'Université de Toulon.



Il n'y a rien de plus fréquent ni de plus sérieux que la connerie. Nous sommes certainement les êtres vivants les plus doués pour cela, dès lors que nous vivons dans un monde de représentations dont certaines, malgré leur cohérence, leur logique interne, peuvent se révéler totalement coupées du réel. On les qualifie de « délires » chez un psychotique, mais le plus souvent, pour vous comme pour moi, c'est tout simplement de la connerie. Et il est très facile d'en trouver mille exemples dans toutes les sphères de l'intelligence humaine.

Prenons le domaine biologique. Si j'affirme que l'effet psychopharmacologique de deux comprimés de vitamines B6 équivaut exactement à l'effet d'un comprimé de vitamine B12, la logique mathématique me sert de leurre pour vous faire croire en une logique. Adaptée à un autre domaine, une logique peut donc devenir une connerie. Ainsi j'ai procédé à un petit calcul, inspiré par le psychiatre et psychanalyste Wilhelm Reich. L'espérance de vie sexuelle d'un couple est à peu près de 50 ans, parfois plus. À la cadence de deux rapports sexuels par semaine, périodicité habituelle dans notre culture, nous sommes partis pour 5 000 à 6 000 rapports sexuels. Or, en France, médaille d'or européenne de la natalité, les femmes donnent naissance en moyenne à 1,9 enfant. Soit, schématiquement, un enfant pour 3 000 rapports. Statistiquement donc, il est hautement improbable que les rapports sexuels soient la cause de la grossesse ! C'est imparable. (Remarquons au passage qu'à un tel rythme mathématique, il a fallu 2 399 200 000 000 actes sexuels pour obtenir une population de 7,5 milliards d'humains.)

Les sauts périlleux des psyllacanistes

Et du côté des psys ? On s'instruira avec profit d'une brève histoire de la compétition entre Allah Khan¹ et Papa Freud. La jalousie d'Allah Khan fut le point de départ d'une divergence théorique fondamentale qui engendra la psyllacanise, aujourd'hui vénérée par ses adorateurs qui répètent ses théories sans un mot de critique ou de discussion. Il est notoire par exemple qu'une patiente juive dit un jour à Allah Khan : « Je suis réveillée tous les matins par l'angoisse. Je vis ça depuis la guerre, c'est l'heure à laquelle la Gestapo venait taper à la porte. » Allah Khan sortit de son fauteuil et de la théorie pour entrer dans la pratique et passer à l'acte. Car il caressa la joue de la dame en disant : « Geste à peau, geste à peau... » Réaction de la patiente : « C'est absolument merveilleux ! » En effet... Notons que les travaux d'Allah Khan sur le stade du miroir furent inspirés par l'éthologie animale, qu'il cita honnêtement. Ce fut d'ailleurs l'un des premiers à

lire ce genre de publications, contrairement à ce que prétendent les psylicanistes, qui me détestent parce que j'ai souligné cette filiation, pourtant vérifiable en un clin d'œil. Le psychanalyste américain René Spitz encore, en 1946, dans *La Première année de la vie de l'enfant*, préfacé par Anna Freud, citait lui-même vingt-huit références d'éthologie animale. J'en conclus que, sans avoir lu leurs propres textes de base, les psylicanistes m'agressent au nom de l'idée qu'ils se font de la réalité, non de la réalité elle-même. Ce qui est la définition même du délire logique.



À l'occasion d'un colloque, dans les années 1980, j'ai imaginé un canular pour illustrer ce que Freud appelait la condensation et les déplacements dans la névrose obsessionnelle. J'ai inventé le cas d'un certain Otto Krank, souffrant d'une paralysie hystérique des deux oreilles : il ne pouvait pas les remuer comme le faisaient ses camarades de classe. Il s'en vint donc consulter un psychanalyste ou un psylicaniste, pour qui le signifiant vole bas puisqu'il agit sur le réel. Étant entendu qu'il suffit de changer un signifiant pour modifier son action sur le réel, le psychanalyste conseilla à Otto de faire l'anagramme de son prénom Otto, en l'écrivant à l'envers. Dès le

lendemain, Otto se sentit beaucoup mieux. Il s'agit du même raisonnement que pour le « geste à peau » : déplacement, condensation, puis saut périlleux...

Nous entrerons dans la carrière...

Mais soyons justes : la connerie frappe parfois tout aussi fort du côté opposé, chez les psys se réclamant de la démarche scientifique. Les classifications du DSM (Manuel diagnostique et statistique, de l'Association américaine de psychiatrie) ou de la CIM (Classification internationale des maladies, par l'Organisation mondiale de la santé), s'élaborent sur la base d'articles acceptés par des revues à comité de lecture auxquelles je suis parfois invité à participer. Le nom de l'auteur de la recherche a beau rester caché, on devine très souvent qui a écrit l'article parce qu'on reconnaît son style et son thème de prédilection. Du reste, on peut très bien organiser un comité d'évaluation en choisissant les membres adéquats, qu'il s'agisse de son beau-frère, d'un copain à qui on a prêté beaucoup d'argent ou qu'on a déjà publié deux fois et qui doit nous renvoyer l'ascenseur, ou encore d'un nonagénaire qui ne cesse de répéter la même phrase (« stade du miroir, stade du miroir, stade du miroir... »). Après tout, c'est ainsi qu'on fait carrière : en répétant toujours la même publication, quitte à en changer le titre ainsi qu'une phrase ou deux, jusqu'à la retraite. J'exagère un peu, certes, mais, en procédant anonymement, mon ami Paul Ekman, pionnier majeur de la psychologie des émotions, s'est vu refuser la publication d'un article par une revue qui l'avait déjà publiée deux ans auparavant. La connerie s'applique aussi au comité jugeant les copains !

Elle fait partie de tout système, que l'on soit biologiste, mathématicien, statisticien, psychanalyste, psyacaniste ou clinicien. Elle participe à la gestion du quotidien. Nous méritons le Prix Nobel pour notre complaisance ! Ou mieux encore, c'est-à-dire les citations du café du coin. Et pourtant, rendons hommage à la démarche scientifique. Elle présente au moins la vertu de préconiser le doute, la vérification, et l'acceptation que nos vérités sont momentanées. C'est un progrès dans la connerie. Mais si l'on veut mener une carrière scientifique, il faut absolument démontrer qu'on a raison... ce qui rejoint la conviction délirante. Par conséquent, deux options se présentent : espérance de carrière, ou espérance de vie. Soit on combat le doute pour privilégier la conviction, renforçant à la fois notre connerie et notre espérance de carrière. On signe alors des publications « et ron, et ron, petit patapon » pour être aimé, en insérant les termes et les citations qui font bien. Soit on transgresse, quitte à se faire agresser. Après un temps d'inconfort, on sera peut-être rejoint par d'autres gens pour former une nouvelle secte... qui, à son

tour, répétera son ronron. Penser par soi-même, c'est donc se condamner à penser pour soi-même, avant de se voir rejoint rapidement par une bande de copains, pour former une nouvelle bande de cons... Des cons amicaux. Et, avec un peu de chance, on aimera au moins déconner ensemble. Voilà comment une carrière peut se voir affectée par notre rapport à la connerie.

D'ailleurs, après cet article, je pense que ma carrière à moi va en prendre un méchant coup !

¹ NdLR : Boris Cyrulnik prononce Khan comme Caen et non comme Cannes.

Toute ressemblance avec le plus célèbre psychanalyste français existant ou ayant existé serait presque fortuite.

Le langage de la connerie

Patrick Moreau

Professeur de littérature au collège Ahuntsic
de Montréal, rédacteur en chef
de la revue *Argument*.



« Ce que disent les cons ? Ils ne le savent pas eux-mêmes, c'est leur sauvegarde. La parole du con, sans être libérée du sens, ne s'astreint pas à l'exactitude. Crécelle à vocation phatique, destinée à repousser le silence dans les coins. Le con [...] s'accroche aux lieux communs comme un trapéziste saoul à son filin. Il agrippe la main courante des phrases toutes faites et ne lâche plus. »

Georges Picard, *De la connerie*¹.

On fait parfois des conneries, mais il est bien plus fréquent qu'on en dise. La plupart du temps, celles-ci passent donc par le langage. Ces discours que l'on juge cons ne font-ils que traduire un déficit, au moins momentané, d'intelligence, dont ils ne constitueraient qu'une des multiples manifestations possibles ? N'existe-t-il pas plutôt une connerie spécifiquement liée au langage, qui trouverait son lieu naturel dans les propos irréfléchis ? Cette hypothèse rapprocherait alors la connerie de la novlangue orwellienne, dont l'usage idéal, que l'auteur de *1984* surnomme canelange (*duckspeak*), ne met « d'aucune façon en jeu les centres les plus élevés du cerveau² ».

Au premier abord, il peut sembler étrange d'associer cette connerie langagière avec la novlangue, modèle canonique de toutes les langues de bois. Les deux ont pourtant partie liée de par leur nature même : l'une comme l'autre se définissent comme un usage inadéquat et inconscient de la langue. Les mots ou les énoncés cons, comme ceux de la novlangue, se révèlent inaptes à rendre compte de façon idoine de la réalité, comme de la pensée de qui les utilise. Bien que l'une s'inscrive dans une dimension politique et idéologique et que l'autre soit plus spontanée, novlangue et connerie langagière peuvent donc se voir rapprochées : elles apparaissent toutes les deux comme des perversions par rapport à l'utilisation normale et légitime de la langue et des mots.

En outre, on fera l'hypothèse que ces deux phénomènes voisins, au départ distincts, se rapprochent actuellement, à la faveur d'au moins deux phénomènes concomitants. D'une part, des idéologies (féminisme différentialiste, antispécisme, théorie du genre, etc.), tout en pratiquant un intense « lobbying conceptuel³ », évoluent de plus en plus à l'encontre du sens commun. D'autre part, une connerie qui fait irruption de façon brutale dans la sphère publique, grâce en

particulier à l'Internet et aux réseaux sociaux qui lui offrent une formidable chambre d'écho.

Il n'est de meilleur exemple de cette rencontre actuelle de la connerie et de la novlangue que ce message publié sur Facebook en mars 2018 par une militante végane, suite à l'attentat islamique de Trèbes (mars 2018), dans lequel un boucher a été tué :

« Ben quoi, ça vous choque un assassin qui se fait tuer par un terroriste ? Pas moi, j'ai zéro compassion pour lui, il y a quand même une justice. »

On y trouve un précipité de tout ce que cette novlangue contemporaine a de plus caractéristique et qui la fait muer justement en connerie.

Dérive référentielle : lorsque les mots « déviennent »

Ce qui, dans ce message, choque le plus le sens commun, c'est bien sûr la caractérisation de ce boucher comme « assassin ». Ce terme semble à la fois impropre, hyperbolique, insultant et, finalement, con, au même titre que le mot « pédés » qu'un commentateur sportif utilisa récemment hors antenne pour qualifier les footballeurs d'une équipe allemande qui venait d'affronter un club français.

La connerie que l'on dit est donc d'abord une sorte de fausseté, qui tient souvent de l'exagération. Les mots dont il est fait usage ne s'accordent ni avec leur signification habituelle ni avec le référent qu'ils sont supposés désigner. Elle se distingue toutefois du mensonge, parce que celui qui dit des conneries n'a pas réellement l'intention de tromper ses interlocuteurs. Il dit plutôt n'importe quoi. Certes, sans le moindre souci pour la vérité⁴, mais sans la moindre prétention non plus à être pris au sérieux, autrement dit : à être pris au mot. Ce dernier point semble, au premier abord, différencier celui qui dit des conneries de l'utilisateur de la novlangue pour qui, au contraire, chaque mot est important, puisqu'il révèle une orthodoxie. Voyons ce qu'il en est.

En qualifiant d'« assassin » ce boucher victime d'un terroriste, cette militante végane n'a certes pas conscience de dire une connerie. Au contraire. Elle use de ce terme en étant parfaitement consciente qu'il échappe à sa signification ordinaire. Elle revendique hautement un tel réajustement lexical qui rend, selon elle, le langage plus apte à dire le vrai, à rendre compte de la réalité. Tuer des animaux est à ses yeux, objectivement, un meurtre, et donc qualifier d'« assassin » un tueur d'animaux, c'est user du mot juste, même si cette justesse n'est pas immédiatement perçue par tous. On doit reconnaître qu'un tel réajustement du sens des mots n'a en soi rien d'absurde. À l'appui d'une telle démarche, on pourrait par exemple alléguer que, du temps de l'esclavage, le meurtre d'un esclave n'était pas, lui non plus, tenu

pour un homicide ! L'usage apparemment outrancier qui est fait ici du mot « assassin » ne serait donc qu'en avance sur un sens qui lui sera plus tard unanimement accordé. L'hypothèse est plausible : en tant que transformation de la langue ancienne et en particulier de la signification de ses mots, la novlangue se présente en bien des cas comme un progrès. Mais est-ce vraiment le cas ici ?

Évidemment, non. Tout d'abord, pour la simple raison que, de nos jours, les bouchers n'abattent pas les animaux – qui le sont dans des abattoirs –, mais se contentent de débiter leurs carcasses en steaks ou en filets, etc. Ce qualificatif d'« assassin » manque donc d'exactitude et demeure une impropriété lexicale.

On touche là un premier point qui rapproche le langage de l'idéologie de celui de la connerie, à savoir cette dérive référentielle qui fait que les mots déviennent, si l'on peut dire, par rapport au réel, sans qu'on puisse pour autant assimiler ces usages impropres du langage à des mensonges. Le con ne croit pas vraiment que les adversaires de son équipe favorite sont tous homosexuels. Quant à notre militante exaltée, elle n'a tout bonnement pas pensé que le boucher qu'elle croit dénoncer n'a probablement jamais égorgé le moindre bestiau. Dans ce type de discours, les mots ne renvoient donc qu'à eux-mêmes, deviennent « leurs propres référents⁵ ». Ils véhiculent une sorte de fantasme, comme des fétiches dont la signification l'emportant sur leur sens réel.

Inconsistance du signifié : un assassin est-il toujours un assassin ?

Cependant, ce recours à la fonction référentielle du langage ne suffit pas à vider la querelle du bon usage du vocabulaire, c'est-à-dire à distinguer le bon grain des mots justes de l'ivraie de ceux qui ne le seraient pas. Il faut encore s'interroger sur les signifiés des mots en question, c'est-à-dire sur leurs définitions, car les mots désignent moins le monde qui nous entoure qu'ils ne servent à l'analyser, à lui donner sens à l'aide des concepts que nous définissons.

Or, on pourrait faire remarquer à celle qui utilise ce mot d'« assassin » que, si l'acte de tuer un animal était effectivement un assassinat, il faudrait alors qualifier aussi d'« assassin » le chat qui attrape et tue une souris, la baleine exterminatrice de krill, le guépard qui, pour son dîner, aurait égorgé une antilope. L'usage correct des mots exige en effet du signifié qu'il possède une définition stable qui lui permette de désigner différents référents si ceux-ci possèdent la même qualité. Si donc tuer un animal est criminel de la part d'un être humain, il en découle logiquement que le même acte est tout aussi criminel de la part d'un autre animal. D'une manière ou d'une autre,

notre défenderesse du droit des animaux devrait donc applaudir à l'idée de la disparition de tous les carnivores, au moins par l'effet de cette « justice » providentielle qu'elle invoque à la fin d'un message dont il n'est pas sûr qu'elle ait mesuré toutes les conséquences. Ce sont évidemment cette inconséquence et l'irréflexion dont celle-ci est le fruit qui constituent les principaux points communs entre novlangue et connerie, l'une comme l'autre faisant parfois dire des étourderies et commettre des bévues. Mais ce n'est pas tout.

Des mots à œillères : à la Humpty Dumpty

En effet, ces mots qui s'émancipent par rapport à leur référent comme par rapport à leur propre concept échappent en quelque sorte à la condition ordinaire des mots. Car un mot apparaît toujours essentiellement problématique : sa signification demeure ouverte et peut faire l'objet d'une négociation entre deux interlocuteurs⁶, qui s'appuieront tour à tour sur sa plus ou moins grande adéquation au référent ou sur sa cohérence conceptuelle pour affirmer ou infirmer qu'il est dans tel ou tel cas correctement utilisé, qu'il s'agit du bon mot.

De ce point de vue, le langage est une réalité dialectique en même temps que dialogique, et seul un individu tyrannique comme Humpty Dumpty, dans *De l'autre côté du miroir*, peut déclarer, qui plus est « sur un ton assez méprisant » : « Moi, quand j'utilise un mot, [...] il signifie exactement ce que j'ai décidé qu'il doit signifier, ni plus ni moins. » C'est exactement ce que font les cons comme les idéologues. Leurs mots, définis arbitrairement et désormais sans relation à ce qui n'est pas eux, ne sont plus ouverts à la moindre discussion. Perversion ultime du langage, puisque celui-ci ne saurait être que commun.

De la même manière que le con lui-même, tout comme l'idéologue, ne soit plus sensible par définition à la diversité du réel ni à la pluralité des points de vue⁷, ses mots portent eux aussi des œillères. Ils signifient « ni plus ni moins » ce qu'a impérieusement décidé celui (ou celle) qui les emploie, sans le moindre égard pour les autres locuteurs, pas plus d'ailleurs que pour la tradition telle que la reflète le dictionnaire. Si cette personne (qui, rappelons-le, se vante d'avoir « zéro compassion »), décide que le mot « assassin » est celui qui convient le mieux pour définir le métier de boucher, eh bien, c'est ce que ce mot, devenu autoréférentiel du fait de l'inconsistance de sa définition, signifiera. Mais de tels mots ne sont plus alors véritablement des mots ; plutôt des signaux univoques dont le sens ne prête plus à interprétation.

Toutefois, par un étrange paradoxe, ces mots-signaux qui cherchent à s'imposer autoritairement dans la conversation, puisqu'ils ne peuvent plus être discutés, deviennent de facto indiscutables. On ne

peut donc que les adopter sans discussion, ou... s'y opposer, mais alors à ses risques et périls.

Des mots slogans : les cris de guerre du groupe

Car ces mots-signaux constituent aussi – au sens étymologique du terme – des slogans (le mot vient du gaélique d'Écosse et désignait le cri de guerre que poussaient à l'unisson les membres d'un même clan). Ils ne sont pas tant utilisés pour dire quelque chose, que l'on pourrait en général dire mieux autrement, que pour mettre en valeur celui qui les emploie au sein d'un groupe plus ou moins formel. (À l'inverse, celui qui n'use pas de ces termes, ou pire, qui les refuse, s'auto-exclut du groupe en question et se pose irrémédiablement en ennemi du sujet parlant). Appeler pédés les footballeurs d'une équipe allemande opposée à une équipe française est ainsi un moyen de s'affirmer comme supporter de la seconde, comme patriote, comme homme fier de son hétérosexualité, etc. De la même façon, le message posté sur Facebook par cette militante dénote à la fois un désir de connivence perceptible dans l'interpellation en style familier de ses interlocuteurs virtuels (« Ben quoi »), et une volonté de distinction qui se manifeste dans cette façon qu'elle a de poser à l'esprit fort en prétendant s'opposer à l'opinion majoritaire, à la doxa (« ça vous choque »/ « Pas moi »).

Cet esprit critique apparent, un brin provocateur, qui ne va cependant jamais au-delà de ce que tolère le groupe d'appartenance⁸, est commun là encore au con et à l'idéologue. En dépit de leur rhétorique simpliste – ou plutôt, grâce à elle –, ils y puisent tous les deux le sentiment de supériorité de celui qui a tout compris. Un tel sentiment est à la source d'une bonne part de la connerie langagière comme du succès fulgurant, et jamais démenti, de toutes les langues de bois. Celles-ci comme souvent celle-là ont pour qualité insigne d'autoriser celui qui les utilise à porter sur à peu près tout des jugements, certes à l'emporte-pièce, mais péremptoirs, assurés et donc, au fond, rassurants. Le doute, au contraire, l'inquiétude intellectuelle, s'oppose à la connerie, et figure en bonne place parmi les précieux antidotes aux délires de l'idéologie.

La perte du sens commun

L'éclatement idéologique actuel, favorisé entre autres par des algorithmes et des réseaux sociaux qui engendrent une culture de niche et relient entre eux les membres de groupes divers, facilite la diffusion de jargons qui échappent de plus en plus à la langue commune. Dans le même temps, ces mêmes réseaux rendent poreuses les frontières desdits groupes affinitaires en faisant naître une

confusion entre ce qui est privé ou semi-privé et ce qui devient public, et donc entre ce qui peut ou ne peut pas être dit publiquement.

Ainsi, dès que son message, choquant pour la majorité des gens, s'est vu dénoncé par d'autres internautes qui ne partageaient ni son vocabulaire ni ses a priori idéologiques, la première réaction de cette jeune femme a été de protester que « ce post s'adressait uniquement [à ses] amis », puis d'en appeler à « L 214 », l'association de défenses des droits des animaux à laquelle elle s'identifiait. Mal lui en prit d'ailleurs, car cette association s'est aussitôt, par voie de communiqué, dissociée de ses propos⁹.

Quant à la remarque disgracieuse de notre commentateur sportif, elle n'aurait, sans la malveillance d'un tiers, jamais été rendue publique et n'aurait alors pas donné lieu au scandale que l'on sait.

Ces deux anecdotes sont révélatrices d'un discours public en crise, désormais cerné de toutes parts par deux formes d'abus de langage qui, bien que différentes, se rejoignent sur l'essentiel, c'est-à-dire la perte du sens commun. On a affaire d'une part à des idiotismes conceptuels qui tirent souvent leur origine des sciences humaines, mais demeurent plus ou moins abscons et choquants pour le commun des locuteurs (culture du viol, genre, racisme d'État, etc.) ; d'autre part à une grossièreté provocante qui intervient dans la sphère publique involontairement (dans le cas de notre journaliste), ou volontairement (celle qui se manifeste, par exemple, dans les tweets du président Trump ou dans ces Vaffanculo-Days organisés en Italie par le Mouvement 5 étoiles).

L'usage public de la raison peine à juguler ces deux formes d'abus au profit d'un sens commun sans lequel mots et discours ne sauraient, même minimalement, faire consensus. Le débat public se résume alors à l'entrechoquement de slogans que les antagonistes, au lieu de les contredire, récusent en en dénonçant le caractère insensé. Étant donné que les études de terrain menées sur le sujet de la connerie, dont celle de René Zazzo évoquée plus haut, ont montré qu'on est toujours le con de quelqu'un, on devinera la stérilité de tels affrontements idéologiques.

Le pire dans tout ça, c'est que la connerie étant contagieuse, nous perdons tous à la disparition d'un tel sens commun. Des magistrats condamnèrent la militante végane pour apologie du terrorisme, et des internautes se scandalisèrent de l'homophobie évidente selon eux de ce commentateur sportif. On peut se demander si, en prenant au mot ces deux trublions dont les excès de langage n'en demandaient pas tant, ils ne firent pas preuve, eux aussi, d'un manque singulier d'ouverture d'esprit à l'égard de propos qui n'auraient peut-être dû être tenus que pour ce qu'ils étaient : de simples conneries.

1 Éditions Corti, 2004.

2 1984, Gallimard, 1950, p. 405.

3 É. Chauvior, *Les Mots sans les choses*, Éditions Allia, 2014, p. 76.

4 C'est cette « indifférence à l'égard de la réalité » qui est, selon Harry G. Frankfurt, « l'essence même » de la *connerie* (cf. *De l'art de dire des conneries*, Mazarine/Fayard, 2017, p. 46).

5 C. Hagège, *L'Homme de paroles*, Fayard, 1985, p. 202.

6 Cf J. Dewitte, « La lignification de la langue », *Hermès, La Revue*, 2010/3, n° 58, p. 48-49.

7 Cf. R. Zazzo, qui fait de l'incapacité du sujet à « se décentrer » de lui-même et « à se voir avec les yeux d'autrui » une des sources principales de la connerie (« Qu'est-ce que la connerie, madame ? », dans *Où en est la psychologie de l'enfant ?*, Denoël, 1983, p. 52).

8 Propos empreints de connerie et mots lignifiés sont avant tout grégaires, même si, comme l'écrit Adorno, ils « semblent garantir, tandis qu'on les a en bouche, qu'on ne fait pas ce que pourtant on fait », c'est-à-dire bêler « avec la foule » (*Jargon de l'authenticité*, Payot & Rivages, 2009, p. 60).

9 Notons qu'il en va ainsi dans tous les groupes, dès lors que le con se révèle *vraiment trop con* et franchit la ligne invisible qui distingue la pitrerie de la pure connerie – celle-ci révélant au passage une ambiguïté qui lui est constitutive, le qualificatif de « con » couvrant un spectre large de significations, depuis le mépris le plus cinglant jusqu'à une certaine admiration. Il en va de même, dans 1984, du mot « canelangue », qui a lui aussi « un double sens », pouvant au choix servir à se moquer d'un dissident ou à honorer un membre orthodoxe du Parti (p. 405).

Les émotions ne rendent pas (toujours) stupides

Rencontre avec Antonio Damasio

Professeur de neurologie et de psychologie
et directeur du Brain and Creativity Institute,
à l'Université de Californie du Sud à Los Angeles.



•Une idée reçue veut que les émotions nous rendent idiot. Est-il idiot de le croire ?

Cette croyance est trop générale pour rendre justice à la complexité du problème. D'abord, les émotions sont d'une grande variété. Certaines nous rendent incroyablement intelligent lorsqu'elles sont appropriées à la situation, et d'autres peuvent nous faire agir de manière tout à fait stupide ou dangereuse. Il faut donc distinguer les émotions négatives comme la colère, la peur ou le mépris, par exemple, et les émotions positives, comme la joie ou la compassion, qui nous rendent meilleurs, nous aident à coopérer, et nous font agir plus intelligemment. Bien sûr, toutes les émotions peuvent avoir leur revers : si vous vous montrez trop compassionnel ou trop gentil, vous pouvez vous faire escroquer sans devenir meilleur pour autant. Donc, ne mettons pas toutes les émotions dans le même sac. Et n'oublions pas que c'est la situation qui détermine si nos comportements vont se révéler intelligents ou stupides.

Les émotions et les sentiments ne surgissent pas de manière isolée : la raison est nécessaire pour juger de nos actions. C'est important du point de vue de l'évolution, car notre espèce a d'abord éprouvé des émotions sans même que nos ancêtres en aient conscience. C'est plus tard qu'est venu le sentiment, c'est-à-dire une part de réflexion sur nos émotions. Tout ceci s'est trouvé chapeauté par la raison, basée sur la connaissance et la compréhension pertinente des situations. L'intelligence, chez l'être humain, c'est donc de savoir négocier entre les réactions émotionnelles, d'une part, et les connaissances et la raison, d'autre part. Le problème n'est pas l'émotion seule, ni la raison seule. La raison seule est un peu sèche : elle peut être appropriée à certaines situations de notre vie sociale, mais pas à toutes, loin de là.

•Vous avez démontré que lorsque des patients sont coupés de leurs émotions à cause d'une lésion cérébrale, il leur est très difficile d'opérer de bons choix. Ce qui signifie qu'en situation normale, raison et émotion ne s'opposent pas...

En effet. Là encore, c'est une affaire de négociation. Il n'est pas possible pour un être humain d'opérer dans ses pleines capacités uniquement avec sa raison, ou uniquement avec ses émotions. Les deux sont nécessaires. D'une certaine façon, la raison a évolué à partir d'émotions qui restent en arrière-plan pour nous engager dans une situation ou nous en tenir à l'écart. L'idée qu'il ne faudrait compter que sur ses émotions ou que sur sa raison pour mener sa vie, voilà une grande connerie !

•Comment expliquer que des gens très intelligents, très éduqués parfois, puissent croire en des choses parfaitement stupides, voire dangereuses ?

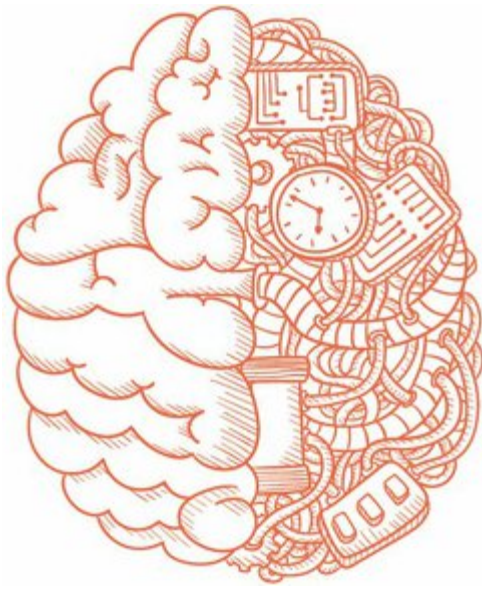
Il nous faut accepter le fait que dans l'immense complexité de l'être humain, nous disposons d'une énorme quantité de connaissances mais aussi d'un panel incroyablement vaste de réactions possibles. Sous prétexte que la psychologie et les neurosciences développent des modèles généraux du fonctionnement humain, il ne faut pas en déduire que nous fonctionnons tous de la même façon. Ce serait une très grande erreur, et un très grand danger. Certes, nous sommes tous humains, et en

tant que tels nous méritons le respect, la liberté, et la sollicitude. Mais pour autant nous sommes tous extrêmement différents, avec chacun notre propre répertoire de comportements, notre style intellectuel, notre style émotionnel, notre tempérament.

Certains d'entre nous sont très drôles, énergiques, et se réveillent le matin en chantant, tandis que d'autres préfèrent rester dormir. Nous devons reconnaître cette variété quasi infinie. Et de surcroît, nous ne vivons pas seuls mais parmi d'autres humains, au sein d'une culture donnée qui a inspiré notre développement. En vertu de cette variété, on peut donc tout à fait croire des choses idiotes dont on connaît la fausseté sur le plan scientifique et statistique. Nous sommes tous si différents que même parler d'une culture occidentale est discutable. Nous vivons plutôt dans des micro-cultures. La culture française, la culture américaine, c'est déjà trop général. Bien sûr, on peut facilement reconnaître certains traits comme typiquement français ou américains, mais ce ne sont guère que des stéréotypes : il faut encore compter avec des sous-divisions propres à nos groupes d'appartenance, aux traditions, aux normes en matière de comportements. Ça paraît compliqué, mais la réalité est tout simplement que nous ne nous réduisons pas à des stéréotypes. En tout cas, il ne le faut pas.

•Votre dernier ouvrage, L'Ordre étrange des choses, traite des racines biologiques de la culture. Pensez-vous qu'aujourd'hui, dans notre culture globalisée, nous vivons l'âge d'or de la connerie ?

Difficile à dire ! À mon avis, oui et non. À notre époque nous ne connaissons pas tout, mais nous en savons beaucoup plus que nous en avons jamais su. L'accumulation de connaissances scientifiques à propos de la biologie, par exemple, du climat, de la physique, des maladies humaines comme le cancer, n'a jamais atteint de tels sommets. Nous avons accompli d'immenses progrès. Cela dit, à cause de la façon dont nous proviennent les informations, notamment avec la communication digitale et les réseaux sociaux, nous vivons aussi une époque où nous pouvons facilement nous laisser duper, nous laisser influencer par des erreurs ou des mensonges. Encore une fois, la réponse ne peut donc pas être binaire. Ça dépend de qui vous êtes, et où vous vous trouvez. Nos connaissances sont beaucoup plus importantes qu'il y a dix ans, et de loin, c'est indiscutable, mais nous sommes sujets à des flots de désinformation utilisée avec détermination. C'est tout à fait contradictoire. Cette époque est à la fois le meilleur et le pire pour la connerie.



•Les neurosciences triomphantes sont-elles parfois stupides ou dangereuses ?

En tout cas elles nous intéressent beaucoup : nous voulons savoir comment nous sommes, comment notre cerveau, notre esprit et notre biologie fonctionnent, ce qui explique que les neurosciences soient tellement populaires. Lorsqu'une discipline est à ce point en vogue, on court le risque de la voir mal utilisée par de mauvais praticiens. Il y a évidemment de la bonne et de la mauvaise science, mais ce n'est pas une question de connerie. Et je ne pense pas que les neurosciences en général soient pires que la physique, la climatologie, ou toute autre science.

Propos recueillis par Jean-François Marmion

Connerie et narcissisme

Jean Cottraux

Psychiatre honoraire des Hôpitaux,
membre fondateur de l'Académie
de Thérapie Cognitive de Philadelphie.



« Deux intellectuels assis vont moins loin qu'une brute
qui marche. »
Michel Audiard, *Un taxi pour Tobrouk* (1961)

Il est difficile de définir la connerie et souvent de la percevoir chez soi aussi bien que chez les autres. Pourtant, un éminent psychologue cognitiviste, René Zazzo, a effectué sur ce sujet un travail expérimental¹. Zazzo était un homme brillant, spécialisé dans l'étude de l'intelligence et de l'image de soi où son apport est considérable. Il n'a pas hésité à publier les résultats de cette étude, au risque de détonner dans le monde universitaire qui était le sien.

Il s'agissait d'une enquête chez cent médecins, psychiatres et psychologues d'un grand hôpital parisien, et également chez une vingtaine de personnalités de la psychiatrie parisienne. Il leur adressa une liste de 120 noms comprenant le leur, en leur demandant de cocher ceux qui méritaient l'épithète de con. Zazzo avait également mis son nom dans la liste. Mais il ne fait pas mention de son score...

Une shortlist de cinq noms crédités par plus de 85 % des votants apparut, mais un seul nom ralliait tous les suffrages. C'était celui d'un grand patron, bon clinicien, dont le quotient intellectuel était au moins de 120, mais dépourvu de tout sens de l'humour. Il était très érudit, mais avait des difficultés de contact avec les autres, peu d'empathie, et un manque important de sensibilité qui le rendait blessant et humiliant, sans qu'il en ait conscience. Son intelligence logique était parfaite, mais il commettait des gaffes, par manque de prise en considération des autres. En fait, il vivait enfermé dans sa bulle narcissique.

Selon cette enquête, le con serait donc quelqu'un qui manque d'intelligence émotionnelle et reste abusé de lui-même tout en abusant des autres du fait de son égocentrisme. Cette description se rapproche de celle du trouble de la personnalité narcissique dont je vais suivre le fil rouge à travers la relation de travail, les relations amoureuses, et les réseaux sociaux.

Le trouble de personnalité narcissique

Il se caractérise par un mode général de fantaisies et de comportements grandioses qui s'accompagne du besoin d'être admiré et d'un manque d'empathie². Selon les études il atteint 0,8 à 6 % de la

population générale³ et il serait de plus en plus fréquent dans les jeunes générations nées après la généralisation d'Internet^{4, 5}.

Une étude bien conduite a montré qu'il existait trois types principaux de trouble de personnalité narcissique⁶.

1. Le trouble narcissique malveillant et grandiose qui est manipulateur, exploiteur, trompeur tyrannique, hostile, agressif, et sans empathie chaleureuse. Sa grandiosité n'est pas compensatoire, car il est persuadé qu'il a tous les droits. Le trouble central de ce type de personne est donc la surestimation permanente d'eux-mêmes. Le narcissique malveillant est proche du trouble de personnalité antisociale, hormis qu'il n'est ni impulsif, ni preneur de risque, ni irresponsable. Il est souvent adapté, et sait battre en retraite dès qu'on lui résiste. Il en est d'autant plus dangereux pour les victimes qu'il a choisies.

2. Le trouble de personnalité narcissique instable, fragile, dépressif, anxieux, critique et envieux, a des buts trop élevés et peut être perfectionniste. Il masque son sentiment d'infériorité par la grandiosité qui apparaît lorsqu'il se sent menacé.

3. Le trouble de personnalité narcissique à haut fonctionnement qui est grandiose, compétitif, exhibitionniste, séducteur et charismatique, en quête perpétuelle de pouvoir. Mais du côté positif, il est énergique, intelligent, à l'aise dans les relations, et orienté sur l'accomplissement de soi. C'est le narcissisme de nombre de grands dirigeants, artistes et savants.

Il faut distinguer aussi ces trois troubles majeurs du narcissisme culturel banal et contemporain, qui trouve son origine dans la société de consommation depuis les années 1960 et le développement récent des technologies de communication de masse, qui nous font vivre dans la culture du narcissisme depuis trois générations⁷.

La connerie narcissique dans l'univers du travail

C'est sans doute dans la relation au travail que la connerie se manifeste le plus, au détour d'une conversation, d'une expression familière, d'un geste, ou d'un regard qui signifie : « C'est moi que je regarde à travers vous. »

Il y a quelque délice à jouer au con pour en obtenir des bénéfices sociaux, car rien de tel que de laisser la posture de l'intelligence à qui croit vous dominer. Jouer au con est un moyen de parvenir à une position haute, par une stratégie de la position basse qui consiste à gonfler l'Ego des puissants dont on dépend. Le tout est de ne pas se prendre au jeu pour devenir le Roi des Cons. Comme le disait Balzac dans *Le Curé de Tours* : « Monsieur, on se gêne jusqu'au moment où l'on gêne les autres ».

Je me souviens qu'en début de carrière, l'un de mes patrons me dit :

« J'ai toujours souhaité travailler avec des cons, mais finalement, avec vous, je me suis trompé. » J'ai pris en souriant cet hommage du vice mandarin à la vertu d'un débutant qui avait su jouer au con pour se faire embaucher. Finalement avec le temps, et les aléas du cursus, j'ai fini, sans doute, par me ranger, parfois, dans les rangs des cons...

À côté de ces moments de connerie, on peut distinguer deux types principaux de cons structurels.

La première est la vaste confrérie des « cons glorieux ». Cette variété gonflée et gonflante présente un Ego en inflation perpétuelle. On en rencontre beaucoup dans les entreprises, et ils font florès dans les bureaux des administrations et les CHU. Ils sont en général inoffensifs, à condition de savoir les flatter pour obtenir ce qu'on veut. Ils vivent un trouble narcissique de personnalité banal, léger, et dont les failles sous-jacentes peuvent être aisément comblées par des subordonnés habiles.

La seconde catégorie est beaucoup plus toxique. C'est le « sale con », qui se délecte de la soumission et de la souffrance des autres et qui fait carrière pour assouvir sa passion pour l'humiliation. C'est un trouble de personnalité narcissique malveillant, et qui peut même présenter, parfois, la triade noire qui associe narcissisme, machiavélisme et psychopathie⁸. Il peut faire des ravages dans les entreprises comme l'a montré une étude méta-analytique⁹.

Un livre entier lui a été consacré et mérite une lecture attentive, car, malgré son titre humoristique, il est tout à fait sérieux, c'est l'ouvrage du psychologue américain Robert Sutton, publié en 2007 : *The No Asshole Rule*, en français *Objectif Zéro-sale-con* (2012). La règle fondamentale « Pas de con à bord » s'énonce ainsi : avant d'embaucher dans une entreprise, ou une administration, ou une université, quelqu'un, si brillant soit-il sur son CV, il faut d'abord s'assurer qu'il n'est pas un sale con.

Un des moyens de le savoir, outre sa renommée et des contacts directs avec lui, est d'évaluer son comportement avec un questionnaire qu'on lui demande de remplir, en espérant qu'il le fera avec sincérité. En lisant attentivement ce questionnaire, chacun peut se rendre compte qu'il évalue les conduites et les pensées habituelles du trouble de personnalité narcissique. En voici les six premières questions :

Indiquez pour chaque énoncé suivant s'il est vrai (V) ou faux (F)¹⁰.

A. Ce que vous pensez vraiment des gens

1. Vous êtes entouré d'idiots incompetents, et vous ne pouvez vous empêcher de leur faire savoir cette triste vérité aussi souvent que possible.
2. Vous étiez une personne très bien avant de commencer à travailler avec ce ramassis de crétins.
3. Vous ne faites pas confiance aux personnes qui vous entourent, et ils ne vous font pas confiance.

4. Vos collègues sont forcément des rivaux.
5. Vous pensez que la seule façon d'arriver au top, c'est de pousser les autres hors du chemin.
6. Vous jouissez en secret devant la souffrance des autres.

C'est chez eux que se recrutent les « sales cons utiles » pour dépecer sans état d'âme les entreprises. C'est dans cette catégorie que se retrouvent les harceleurs et harceleuses sexuels et professionnels. Face à ces personnes, la seule victoire est la fuite, à défaut d'une action juridique permettant de démasquer, avec des preuves, leur perversité.

Ils demandent rarement un thérapeute, sauf en cas d'échec ou de menaces sur leur carrière. En général, quand ils vont voir un psy c'est pour lui demander de les remettre en selle pour répéter les mêmes comportements. Souvent ils lui demandent de leur apprendre des techniques pour mieux manipuler les autres.

Narcissisme, connerie et répétition des scénarios de vie

Les psy voient assez rarement les troubles de personnalité narcissique, mais fréquemment leurs victimes qui sont prises dans leurs scénarios de vie. Un scénario de vie est une situation piège dans laquelle une personne se débat, sans succès, et qui se répète en de nombreuses occasions tout au long de son existence. L'individu reproduit sans cesse la même chose, en espérant des résultats différents.

Ainsi en est-il des femmes ou des hommes qui épousent (et ré-épousent) des partenaires narcissiques. Ce sont souvent des personnes dépressives, peu affirmées et anxieuses d'elles-mêmes qui ont l'impression qu'elles ne peuvent qu'aimer cette personne si brillante, dont elles se sentent coupables de ne pas combler les moindres désirs.

Comment faire avec ce type de scénarios de vie dans lesquels aussi bien la personne narcissique que sa victime sont des gens intelligents, qui agissent d'une manière qui sera jugée de l'extérieur comme d'une parfaite stupidité ? Il faut souvent l'aide d'une psychothérapie cognitive qui modifiera les schémas inadaptés des victimes pour leur permettre d'agir en adulte sain face à un enfant roi.

Face à une personne narcissique à haut fonctionnement, l'adulte sain pourra accepter le rôle de protecteur ou de faire-valoir et trouver son compte dans une réussite à deux. Le narcissique est l'élément moteur du couple, mais il sait partager les bénéfices et se met dans la posture de l'éternel séducteur ou séductrice. La personne narcissique a rencontré le miroir flatteur et toujours disponible qui permet à sa créativité de s'épanouir. Les problèmes du couple risquent d'être la lassitude, ou le choix d'une autre étoile à suivre pour le ou la

partenaire.

Face à une personne narcissique malveillante, l'adulte sain aura la lourde tâche d'établir des limites qui seront d'autant plus difficiles à mettre en place qu'il y a ni remords ni culpabilité. Habituellement le couple se sépare. Cette séparation se fera parfois dans la violence et le tourbillon émotionnel. Il n'est pas rare de conseiller à une personne sous emprise de partir sans laisser d'adresse pour éviter des violences ou le chantage émotionnel.

Face à une personne narcissique instable, l'adulte sain devra établir des limites à l'enfant coléreux et impulsif, empathiser avec l'enfant vulnérable qui se cache derrière l'arrogance. Mais là aussi l'adulte sain peut se lasser du rôle de bon parent-psychothérapeute qui répare les blessures précoces.

Narcissisme, connerie et réseaux sociaux

Les relations entre les réseaux sociaux et la personnalité narcissique ont été étudiées d'une manière scientifique ces dernières années : voici quelques études marquantes.

Christopher Carpenter a évalué le narcissisme de 292 sujets présentant des comportements d'autopromotion¹¹. Cette étude a montré que le score d'« exhibitionnisme » de l'inventaire de personnalité narcissique est lié aux comportements d'autopromotion, alors que les scores aux items « droits exagérés » et « manipulation » prédisent les comportements antisociaux sur Internet : commentaires exagérément critiques, réponses agressives à des commentaires négatifs de manière à maintenir son image sociale, ou expression inappropriée de la colère. Autrement dit, les personnalités narcissiques malveillantes sont celles qui insultent le plus les autres sur Internet.

Lee Ja et Sung Y ont évalué les relations entre le degré de narcissisme et les comportements d'autopromotion dans les réseaux sociaux où sont postés les selfies¹². Les personnes les plus narcissiques prisait les selfies, attachaient beaucoup plus d'importance aux « like » que leur donnaient les autres, et suivaient avec plus d'attention les selfies des autres. Cependant ils n'attribuaient pas plus de like aux selfies d'autrui, que ceux qui avaient des scores de narcissisme moins élevé. Autrement dit les personnes narcissiques aiment être renforcées dans leur estime de soi par les autres, mais sont peu enclines à leur rendre la pareille.

Silvia Casale et ses collaborateurs ont réuni un échantillon de 535 étudiants, avant de comparer les personnes non narcissiques à des personnes présentant un narcissisme vulnérable, et à d'autres présentant un narcissisme grandiose¹³. Seuls les narcissiques vulnérables, avec une hypersensibilité narcissique, présentaient un usage problématique d'Internet et une préférence pour les interactions

en ligne. Les narcissiques grandioses ne différaient pas des sujets non narcissiques, à cet égard. Autrement dit, plus une personne présente un narcissisme vulnérable, plus elle va s'immerger dans un usage problématique d'Internet.

Le harcèlement sur Facebook est devenu un phénomène fréquent. Une statistique¹⁴ fait état de 40 % de harcelés parmi les personnes qui sont sur Internet, mais, surtout, elle montre que la tranche la plus attaquée est celle des 18-24 ans, où la proportion est de 70 %. Dans cette tranche d'âge, 26 % des jeunes femmes ont eu à subir les assiduités de suiveurs obsessionnels (stalkers), en ligne.

Une étude¹⁵ a montré un lien entre le « trolling » et la tétrade noire de personnalité qui associe narcissisme, machiavélisme, psychopathie et sadisme.

Le culte du faux

Le 17 septembre 2016, un attentat avec prise d'otages dans une église du quartier des Halles a été annoncé. L'enquête a établi qu'il s'agissait d'un canular téléphonique effectué par un adolescent déjà suivi avec une obligation de soins pour des faits similaires. Ce faux attentat avait mobilisé la police au détriment de vraies urgences. Le but recherché était atteint avec un cynisme et un sadisme tranquille : faire le buzz. Si les autres ont eu du tracassé ou de la peine : « c'est leur problème ». L'essentiel était de faire déplacer la police pour pouvoir s'en vanter auprès des journalistes. La souffrance des autres ne compte pas.

Dans ce dernier cas, le renforcement à court terme de l'Ego risque d'être remplacé à long terme par des conséquences punitives. Mais, peu importe, il s'agissait surtout de sortir de l'enfer de l'anonymat et d'exister, enfin, en tant que personne sous le seul regard qui vaille : celui des médias.

1 Où en est la psychologie de l'enfant ?, Denoël, 1983.

2 DSM-5, *Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux*, Masson, 2015.

3 J. Kay, « Toward a clinically more useful model for diagnosing narcissistic personality disorder. » in *Am J Psychiatry*, 2008, 165, 11, 1379-1382.

4 F.S. Stinson, D.A. Dawson, R.B. Goldstein *et al.*, « Prevalence, correlates, disability, and comorbidity of DSM-IV narcissistic personality disorder : results from the wave 2 National Epidemiologic Survey on Alcohol and Related Conditions. » in *J Clin Psychiatry*, 2008 ; 69 : 1033 – 1045.

5 J.M. Twenge et W.K. Campbell, *The Narcissism Epidemic*, Atria Paperback, 2009.

6 E. Russ, J. Shedler, R. Bradley, D. Westen, « Refining the construct of narcissistic personality disorder : diagnostic criteria and subtypes. » in *Am J Psychiatry*, 2008, 165, 11, 1473-81.

7 C. Lasch, *The Culture of Narcissism*, Norton, 1979. Traduction française : *La Culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, éditions

Climats, 2000.

8 D.N. Jones, D.L. Paulhus, « Introducing the short Dark Triad (SD3) : a brief measure of dark personality traits. », *Assessment*, 2014, 21, 1, 28-41.

9 E.H. O'Boyle, D.R. Forsyth, G.C. Banks, M.A. McDaniel, « A meta-analysis of the Dark Triad and work behavior : a social exchange perspective. » in *J Appl Psychol*, 2012 ; 97 (3) : 557-79.

10 Extrait de l'échelle : « Êtes vous un sale con certifié ? », Sutton, 2007, version française, 2012.

11 C.J. Carpenter : « Narcissism on Facebook : Self-promotional and anti-social behavior. » in *Personality and Individual Differences*, 52, 2012, 482 – 486.

12 J.A. Lee et Y Sung, « Hide-And-Seek : Narcissism And “Selfie”-Related Behavior » in *Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking*, DOI : 10.1089/Cyber.2015.0486.

13 S. Casale, G. Fioravanti, L. Rugai, « Grandiose and Vulnerable Narcissists : Who Is at Higher Risk for Social Networking Addiction ? » in *Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking*, 2016, 19, 8, 510-515.

14 Pew Research center, October, 22, 2014, http://www.pewinternet.org/files/2014/10/PI_OnlineHarassment_102214_pdf1pdf

15 E.E. Buckels, P.D. Trapnell, D.L. Paulhus : « Trolls just want to have fun, *Personality and Individual Differences* », 2014, 67, 97-102.

Les pires manipulateurs médiatiques ? Les médias !

Rencontre avec Ryan Holiday

Écrivain, ancien directeur marketing,
chroniqueur du *New York Observer*.



•D'après votre livre Croyez-moi, je vous mens : confession d'un manipulateur des médias, pour parvenir à manipuler les grands sites d'information, une de vos règles de base, paradoxale, est qu'il faut d'abord cibler les tout-petits.

En effet, il faut procéder par effet boule de neige en visant des petits blogs, dont les « informations » extrêmes, imprécises et sujettes à controverse seront reprises par de plus gros, et ainsi de suite. Aux États-Unis, quasiment 100 % des journalistes utilisent des blogs pour trouver leurs infos : or la majorité de ces sites n'ont pas pour objectif de générer de la confiance avec le lecteur et de durer 100 ans comme le *New York Times*, mais de devenir viraux le plus vite possible par n'importe quel moyen. Ils doivent à tout prix générer du trafic et des revenus publicitaires pour être revendus. Il existe bien sûr d'autres moyens d'utiliser Internet pour créer de la fausse information : falsifier Wikipédia ou payer des twittos pour qu'ils tweetent ce qui vous arrange, par exemple. Je l'ai très souvent fait.

•Vous écrivez que pour attirer les lecteurs, il faut qu'un titre se résume à une question qui serait un mensonge sans son point d'interrogation. On se souviendra de lui sans sa ponctuation, de toute façon...

Si vous voyez une question dans un titre racoleur, la réponse est toujours « non ». Sinon, on ne la mettrait pas en titre. Les auteurs trompent délibérément le public, parce qu'ils savent qu'il faut l'attirer indépendamment de la qualité de l'article. Si les lecteurs payaient pour le lire, ils seraient furieux et demanderaient qu'on les rembourse. Mais pour un article gratuit, quel est le recours ? On ne peut pas annuler un clic. Le problème est donc : comment accumuler un maximum de clics, pour rassurer les annonceurs et faire prendre de la valeur marchande au site ?

•Quelle est, d'après vous, la plus incroyable manipulation à laquelle ait donné lieu Internet ?

Le plus frappant, ce n'est pas un événement en soi ni même les thèses complotistes à propos de l'assassinat de Kennedy ou du 11 septembre, mais c'est la façon dont tout cela fonctionne au quotidien, avec des millions de petites manipulations et de petits mensonges permanents et intraquables. Les gens font confiance à des auteurs non qualifiés pour leur dispenser l'information, et personne n'est surpris que des individus comme moi prennent les médias à leur propre piège. Il n'y a rien de plus commun que tenter de les manipuler. Ce qui est étonnant, en revanche, c'est que les médias ne font quasiment rien pour l'empêcher, et que ça ne choque personne ! Si en l'occurrence un type se fait cent mille dollars en créant un buzz bidon sur le Web, beaucoup auront tendance à penser : « Bien joué ! » On est presque content pour lui. Et les grands médias, en toute connaissance de cause, auront participé.

•Peut-être que les gens acceptent de se faire manipuler pourvu qu'ils passent un bon moment et que les apparences soient sauves, qu'ils ne se sentent pas humiliés par le procédé ?

Le public a certainement du goût pour le sensationnel, et dans le fond, en effet, on est souvent satisfait de se faire avoir. Sauf si la manipulation est de nature politique. Mais ce qui est intéressant, c'est que certains des actes les plus répréhensibles commis par un gouvernement s'accompagnent du silence des médias.

•Dans le film Des hommes d'influence, Robert de Niro et Dustin Hoffman inventent une guerre américano-albanaise qui n'est qu'un écran de fumée médiatique. À vous entendre, ça n'aurait rien d'impossible...

C'est exactement ce que font les États-Unis avec l'Irak, en 2003 ! Dick Cheney fait fuiter une info à un journaliste du *New York Times*, puis il va la démentir à la télévision. Le vice-président attire ainsi l'attention sur une pseudo-information. Toutes les conversations se portent sur elle, et surtout, tous les éditoriaux. Le tour est joué ! Si je peux moi-même inventer de toutes pièces une histoire pour une campagne publicitaire, pourquoi un politicien n'inventerait-il pas une histoire à propos d'un rival, ou un gouvernement à propos d'un autre ?

•Comme des prophéties auto-réalisatrices, où les histoires inventées par les médias deviendraient vraies ?

Oui, et ce qui est effrayant, c'est la quantité de décisions importantes basées sur des informations incorrectes ou manipulées. Si une histoire se propage à propos de problèmes rencontrés par Apple, les actions d'Apple vont baisser parce que les gens vont la croire. Le monde bidon influence le monde réel. Et ça, c'est terrible. Malgré la couverture médiatique, nous n'avons aucune idée de ce qui se passe réellement entre les États-Unis et la Corée du Nord, par exemple. Un événement nous fascine pendant deux semaines, et puis on l'oublie complètement pour passer à autre chose. Nous nous souvenons peut-être des gros titres, mais la véritable nature de l'événement, ses conséquences réelles, les conclusions à en tirer, nous échappent. Personne n'arrive à se mettre d'accord sur le sujet, alors que tout le monde en a parlé.

•Rien n'empêche d'utiliser aussi ces techniques pour une noble cause ?

On pourrait en effet se demander comment montrer aux gens des choses plus positives. Mais le monde est si compliqué, avec tellement de problèmes, que je ne suis pas sûr qu'il soit plus utile d'exagérer le positif que le négatif. Ça n'aidera pas à trouver des solutions. De toute façon un article en ligne ne doit pas présenter quelque chose de vrai ni faux, de positif ni de négatif, mais qui incite à cliquer sur un lien ou regarder un programme.

•Les choses ne peuvent qu'empirer, alors ?

J'aurais voulu terminer mon livre sur des solutions, mais je ne pense pas qu'il en existe. Il faut voir le positif et le négatif, là encore : la situation va empirer pour ceux qui continuent à ne consulter que de mauvais sites, mais il sera toujours possible de trouver des articles de qualité sur des grands sites payants comme celui du *New York Times*. Et les yeux de certains commencent à se dessiller.

•Finalement, votre propos est assez philosophique : nous nous racontons des histoires sur le monde, qui parfois deviennent vraies. Mais où est la vérité, et d'ailleurs qui s'en soucie ?

Personne, je le crains ! J'ai justement écrit ce livre parce que j'avais sur le fonctionnement des médias une perspective irremplaçable, et que je voulais tirer la sonnette d'alarme en tournant la page. Au tout début, je n'étais qu'un pauvre type assis derrière mon clavier, mais une fois que vous avez vu que le roi est nu, et comment fonctionne le système, vous avez envie d'y imprimer votre propre griffe. J'y suis arrivé si vite que j'ai pu me réveiller un jour et me dire que ce n'est pas ce que je voulais faire de ma vie.

•Mais doit-on vous voir comme un sauveur ou un escroc ?

À la sortie du livre, beaucoup m'ont dit : « Oh, mais qu'avez-vous fait ! » À quoi je peux répondre : « Et vous, qu'est-ce que vous faites face à ce problème ? » Qui essaie de prévenir le public ? Moi, au moins, j'ai tenté de le faire avec mon livre. C'est un best-seller traduit en plusieurs langues, et le public apprécie. Or les médias, pas du tout ! J'aurais dû m'attendre à ce qu'ils détestent le message, et donc qu'ils tirent sur le messenger. Mais ils préfèrent ne pas en parler, ou prétendre qu'il n'y a pas de problème. Quand j'ai révélé de tels procédés, on m'a répondu : « Et alors ? Où est le mal, si on relaie ces fausses histoires ? » Le mal, c'est qu'ils transforment des rumeurs ou des campagnes d'autopromotion en information. Les plus grands manipulateurs médiatiques, ce sont les médias eux-mêmes !

•Il existe bien des médias qui accomplissent un travail sérieux !

Oui, mais comment peuvent-ils faire le poids face au sensationnalisme et à l'exagération de médias sans scrupules beaucoup plus nombreux qu'il y a dix ans, prêts à passer la réalité par pertes et profits ? Pour attirer l'attention des gens, une information sérieuse doit se battre contre toutes les autres, et se voir préférer à une pornographie accessible en un clic sur son téléphone. Il existe même des algorithmes écrivant des articles à la place des journalistes.



•Que devrais-je faire pour que votre interview génère un maximum de buzz sans me faire manquer à la déontologie ?

Il vous faut un titre qui verse dans l'extrême, qui oblige les internautes à cliquer pour en avoir le cœur net, ainsi qu'une photo choc. Le texte devra être bref, parce que les gens n'auront pas le temps de le lire en entier. Résumez tout en quelques points, pas de grandes phrases ni de paragraphes. N'ayez pas peur de fâcher les lecteurs, ou de les attendrir avec de la guimauve.

•Donc, même pour un texte de qualité, il faut un emballage grossier.

C'est tout à fait ça. Ceux qui écrivent pour le Web se réveillent le matin en ne songeant pas à des considérations de morale ou de qualité, mais au nombre de clics.

Propos recueillis par Jean-François Marmion

Manipulation sur Internet : l'enfance de l'art

Voici deux des nombreuses techniques utilisées par Ryan Holiday pour créer un événement à partir de rien.

Se faire passer pour un expert. Facile ! Inscrivez-vous sur un site du genre *Help A Reporter Out* (HARO, soit *Aidez un journaliste*), spécialisé dans la mise en relation des spécialistes des domaines les plus divers avec des journalistes, ce qui évite à ces derniers de mener leurs propres recherches. Le site est très utilisé par les médias américains. Pendant plusieurs mois, Ryan Holiday, inscrit sous son vrai nom, se fait passer, entre autres, pour collectionneur de vinyles pour le *New York Times*, un insomniaque incurable pour ABC News, la victime d'une attaque bactériologique pour la chaîne d'infos en continu MSNBC. Aucun journaliste ne vérifie ses propos, ni ne prend la peine de regarder ce que Google révèle de lui, alors qu'il s'affiche ouvertement comme manipulateur de médias. En dévoilant le pot aux roses, il attirera l'attention de 75 médias et générera plus de 1,5 million de clics d'internautes.

Créer un faux scandale. À Los Angeles, pour annoncer la sortie du film gaudriolesque de son grand ami Tucker Max (*Tucker Max : histoires d'un serial fucker*), Ryan Holiday colle des affiches du film, puis y appose des autocollants du genre « Tucker Max mériterait qu'on lui coince la bite dans un piège aux mâchoires serrées » (sic). Après quoi il envoie des photos à divers blogs locaux en se félicitant, sous une fausse identité, de ces réactions hostiles. Tant qu'à faire, il sollicite également les associations LGBT universitaires et féministes pour vouer Tucker Max aux gémonies. En moins de deux semaines, la polémique fait tache d'huile jusqu'à provoquer des articles dans les colonnes du site de *FoxNews*, ou dans le *Washington Post* ou le *Chicago Tribune*. Bilan : grosse publicité pour le film, et accession au n°1 des ventes pour le livre qui l'a inspiré. « Les canulars obtiennent du succès pour une raison bien simple, explique Ryan Holiday : si jamais c'est exact, c'est de l'information. Si ce n'est pas vrai, les journalistes pourront écrire un article pour revenir sur le précédent, ce qui leur fait deux textes grâce à la même affaire. Les voilà occupés à rédiger des explications à propos de cette pseudo-information qu'ils ont eux-mêmes rendue populaire, et ainsi de suite. »

Plus tard, pour le nouveau livre de Tucker Max, Ryan Holiday propose un don de 500 000 dollars au planning familial de Dallas. En échange : une clinique devra porter le nom de Tucker Max. Refus. Et scandale : puisque le planning crache sur 500 000 dollars, une importante association de lutte contre le cancer du sein lui retire sa subvention. Puis change d'avis. L'association PETA fait savoir qu'elle accepterait, elle, le don de Tucker Max pour soigner les animaux. Au final 200 médias vont évoquer la polémique, générant plus de 3 millions de pages vues, et hissant le nouveau Tucker Max à la deuxième place des best-sellers. Investissement initial : 0,00 \$. « Notre objectif était très clairement de troller les médias, provoquer des réactions et des débats, ce qui nous évite de payer une campagne de publicité », avoue benoîtement Ryan Holiday.



C'est la même chanson...

Pour certains médias, les ficelles pour alpaguer le lecteur sont à peu près les mêmes qu'il y a 100 ans, ou même 50 ans. Tout est bon pour inciter à acheter un journal, ou pour faire se multiplier les clics sur un article afin d'impressionner les annonceurs ou d'éventuels repreneurs du site. Mais, selon Ryan Holiday, le niveau est encore plus bas, et le mouvement ne fait que s'accélérer. Jugez vous-mêmes avec ces titres aussi racoleurs qu'authentiques.

Titres d'hier, entre 1898 et 1903, dans la presse écrite :

- La guerre sera déclarée dans quinze minutes
- Une orgie d'hommes d'âge mûr, de jeunes blancs-becs, de parieurs, de voyous et de femmes outrageusement maquillées
- une beuverie collective – des bagarres incessantes – c'était le carnaval du vice
- Un vieillard se tire une balle de revolver : il n'arrivait pas à vendre son oreille
- Une femme meurt de peur à l'hôpital à cause d'un hibou
- Un bouledogue tente de tuer une jeune fille qu'il déteste
- En pleine nuit, un chat provoque la terreur des locataires

Titres d'aujourd'hui, sur des sites d'information :

- Lady Gaga nue pour parler drogues et célibat
- Hugh Hefner : « Je ne suis pas un violeur d'esclave sexuel vivant dans un manoir plein de merde. »
- Les neuf meilleures vidéos de bébés qui pètent et/ou qui rigolent avec des petits chats
- D'où vient la rumeur selon laquelle Justin Bieber a attrapé la syphilis ?
- VIDÉO : au bord du gouffre, Puff Daddy propose à Chelsea Handler de se déshabiller devant elle
- Une petite fille gifle sa mère avec une part de pizza et lui sauve la vie
- Des crottes de pingouin dans la salle du Sénat

J.-F.M.

Les réseaux sociaux bêtes et méchants

François Jost

Professeur émérite en sciences
de l'information et de la communication
à la Sorbonne nouvelle-Paris 3.



Les réseaux sociaux ne sont pas un commencement absolu, une rupture radicale avec le passé. J'ai mis en lumière dans un livre récent – *La Méchanceté en actes à l'ère numérique*¹ – ce que j'ai appelé, en référence à Kant, les conditions transcendantales de la méchanceté, c'est-à-dire les conditions de possibilité de son expression sur le web 2.0.

Société du spectacle, société du jugement

La première condition découle de cette société du spectacle décrite par Guy Debord dans laquelle le vécu est transformé en visible ou, si l'on veut, la vie humaine est réduite à l'apparence. Ce qui conduit le situationniste à cette définition : « le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images » (Thèse 4²). Inutile de changer quoi que ce soit à cette formulation pour l'appliquer à Facebook, où les photos construisent la personnalité de l'internaute et ses liens avec ses « amis ». C'est bien l'image qui est au centre de toute médiation sociale. Quant à Twitter, des études ont montré que la présence d'une image dans le message augmentait fortement le nombre des retweets³.

La deuxième condition est l'extension du domaine du jugement. En 1980, Michel Foucault faisait déjà ce constat : « C'est fou ce que les gens aiment juger. Ça juge partout, tout le temps. Sans doute est-ce l'une des choses les plus simples qui soient données à l'humanité de faire⁴. » La prolifération des forums, des sites de partage de vidéos, et la possibilité offerte de laisser des commentaires ont donné une ampleur maximale à cet amour du jugement. D'autant plus que la possibilité d'avancer masqué grâce à un pseudonyme autorise l'internaute à tous les excès sans courir de grands risques. Qui peut se payer le luxe de chercher qui se cache derrière une adresse IP pour débusquer le responsable d'une insulte ?

Si ni l'individualisme ni l'égocentrisme ne sont nouveaux – la télévision leur a donné aussi de nombreuses opportunités de s'exprimer dans les années 1980-1990 –, le web 2.0 les a hypertrophiés en donnant à tout un chacun la possibilité de faire tourner le monde autour de soi. Facebook live, qui permet à n'importe qui de devenir un média d'information en filmant le monde tel qu'il le voit au travers de son smartphone, n'en est que l'un des derniers symptômes. Dès lors, si chaque individu peut être le centre d'où tout part, il n'est pas facile de se distinguer. D'où les nombreuses stratégies des internautes pour sortir du lot et devenir célèbres.

Mise en spectacle, extension du jugement sur tout et n'importe quoi,

besoin de célébrité pour exister... Comment ces trois composantes du fonctionnement des réseaux sociaux agissent-elles directement, non plus sur la méchanceté, mais sur la connerie ? Si elles n'épuisent sûrement pas le sujet, elles me serviront de boussole pour m'orienter dans ce champ dont la circonférence n'est nulle part et le centre partout...

La réalité ? Une simple image...

La création de sites de partages comme Youtube a donné la possibilité à chacun d'être une « chaîne » sur laquelle, non seulement il est libre de réunir des séquences qu'il aime, mais où il lui est loisible surtout de publier ses propres vidéos. Cette potentialité a donné un nouvel essor aux spectacles de soi. Parmi ceux-ci, a éclos toute une série de séquences dont le but est de prouver aux autres que l'on est capable d'accomplir tel ou tel acte. Cela a commencé en 2014 avec les Necknominations, qui consistait à boire cul sec plusieurs verres d'alcool, à se filmer et à défier trois personnes, par l'entremise des plateformes sociales comme Facebook, de faire la même chose dans les 24 heures. « À l'eau ou un resto » a pris la suite, important des États-Unis le « Coldwater Challenge », qui, comme son nom l'indique, consistait à plonger dans une eau froide, sous peine de payer un repas à ses amis, selon toujours le même principe de la chaîne de nominations. Inutile de dire que beaucoup de courageux se sont jetés à l'eau : on dénombre pas moins de 19 600 vidéos sur Youtube. Et, bien entendu, l'exercice a engendré beaucoup d'incidents – des chutes, des glissades –, mais aussi beau-coup d'accidents : un jeune homme noyé en Bretagne après avoir plongé avec son vélo attaché à sa jambe, un autre, dans le Pas-de-Calais, victime d'une fracture du crâne et de lésions cervicales. Malgré cela, beaucoup de participants nominaient leur femme, leur frère ou leur sœur.

**... voir à quels maux on
échappe soi-même est une
douce chose**

Lucrèce

Si l'on peut, sans grand risque d'être contredit, affirmer que mourir pour relever un tel défi et mettre en danger la vie de ses proches est une connerie, il faut noter qu'elle emprunte des caractéristiques que j'ai signalées et qui descendent en droite ligne de la télé réalité. La première est évidemment la médiation de la mise en spectacle de soi, sans laquelle le pari perdrait beaucoup de son intérêt. En effet, ce qui compte en l'occurrence pour l'acteur de ce geste, c'est d'être vu,

comme si la fameuse formule du philosophe irlandais George Berkeley, *Esse est percipi* (être, c'est être perçu), était la devise de l'individu à l'ère du numérique. Le deuxième trait, qui est le fondement de la télé réalité, c'est la séparation radicale entre l'acteur et le spectateur : l'un souffre, l'autre le regarde. Et plus le premier hurle, jure, plus le second est content. C'est ce fameux sadisme du spectateur dont, déjà, Lucrèce avait pressenti les racines dans le *De rerum natura* : « Il est doux, quand sur la vaste mer, les vents soulèvent les flots, d'assister de la terre aux rudes épreuves d'autrui : non que la souffrance de personnes nous soit un plaisir si grand, mais à voir à quels maux on échappe soi-même est une douce chose. »

La réalité devient une image sans plus de consistance qu'un bêtisier télévisuel ou Vidéo Gag. On ne s'étonnera pas que la plus vue des vidéos du défi soit celle d'une jeune femme qui glisse et se cogne brutalement les tibias sur le ponton qui reçoit sa chute : 302 164 personnes ont vu cette séquence, 17 000 la « likent » pour seulement 182 qui ne l'aiment pas ! 377 commentaires ajoutent des remarques méchantes, accentuées par le fait qu'elle a affirmé avant de sauter que « les femmes ont assez de courage pour sauter dans l'eau⁵ ». Pour en mesurer la teneur, en voici un petit florilège⁶ :

Sheshounet il y a 1 an

Tes tibias se sont suicidés tellement ils en avaient marre de supporter ta connerie

B14091990 il y a 3 ans

La femme française moderne dans toute sa splendeur : Ridicule !

crystal il y a 1 an

les femme sont bonne pour se faire sauter mais pas pour sauter

MonsieurPoptart il y a 3 ans

Grosse folle hystérique.

sjdhsjd23 il y a 3 ans

Toujours aussi malines les féministes !

faydeurshaigu il y a 1 an

Euh perso je suis une meuf, et sauter dans l'eau n'est pas une acte « masculin » pour moi. Elle démonte sa théorie rien qu'avec son défi : ')

AWSMcube il y a 1 an

Juste... Elle est... Quel est le mot... BÊTE. TRÈS BÊTE.

Cyril Benoit il y a 2 ans

En fait, elle voulait juste se la raconter devant une caméra. Les motivations médiocres entraînent des résultats médiocres.

Kevin Prudhomme il y a 2 ans

Mdr la chute elle a du avoir mal :)

Comme on le voit sur ce petit échantillon qu'il est inutile d'amplifier, le défi, comme celle qui l'a relevé, sont jugés stupides par des internautes qui, eux-mêmes, font montre de méchanceté pure ou de sexisme, voire des deux en même temps, d'un goût prononcé pour l'insulte et, finalement, d'une mise en cause de l'égalité homme-femme. Le spectacle des uns entraîne chez le spectateur un plaisir proportionnel à la bêtise qu'il y voit et à la possibilité qu'il lui donne d'exprimer ses dégoûts (en l'occurrence d'une femme, des femmes ou du féminisme), et d'être bête... et méchant à la fois.

Une définition endogène de la connerie

Un autre exemple nous est fourni par les commentaires d'une émission que j'ai analysée dans *La Méchanceté en actes* : « Un dîner presque parfait ». Le principe de ce programme est le suivant : des personnes se reçoivent successivement et doivent juger à la fois le savoir-faire de leurs hôtes et la qualité de leur accueil en notant plusieurs critères, dont la cuisine et la décoration de la table. Dans un épisode, apprenant que son hôte a utilisé des cerises au sirop pour une salade de fruits, l'un des invités s'en indigne. La conversation s'envenime et, finalement, la maîtresse de maison, Sandra, lui jette un verre d'eau à la figure. Cette scène, mise sur Youtube le 17 janvier 2015, a été vue 3 678 805 fois au 20 mars 2018 et a été commentée par 16 000 internautes⁷.

Il m'a été impossible d'analyser les 7 876 commentaires. Cependant la lecture des 700 premiers nous en apprend suffisamment sur ce que connerie veut dire pour les internautes qui discutent de cette séquence par-delà les années.

Pour beaucoup, le fait d'avoir utilisé des cerises au sirop dans un repas « culinaire », comme le définit un internaute, permet de donner une définition « objective » de la connerie :

Game Of Thrones il y a 2 ans

C'est objectivement une conne. Même moi pour un dessert pratique à la maison je bouffe pas des fruits en conserve, c'est vraiment du foutage de gueule. Le mec lui fait une remarque, et la seule chose qu'elle trouve à faire c'est l'insulter et lui lancer de l'eau à la gueule, et elle en est fier cette grosse conne. Sérieux, y'a pas une sélection pour les candidats de cette émission ? C'est tiré au sort ou ?

Ce commentaire est « liké » par 161 participants à la discussion et rejeté par aucun, ce qui laisse à penser qu'elle traduit un sentiment partagé. Toutefois, la majorité des items portent moins sur le comportement de Sandra que sur son apparence physique. En voici quelques-uns très représentatifs :

frederic572 il y a 5 mois

Tu la mais à poil a 4 pattes avec un masque de cochon et la c'est le délire assuré

Tib Ln il y a 6 mois

Putain quel gros tas de purin

Jessica Martin il y a 7 mois

La meuf cest une limace geante cougar

john do il y a 7 mois

j'ai rarement vu un gros thon asso moche...

Lolilol il y a 1 an

Elle me fait penser à la limace que j'ai tuée ce matin : D Désolée c'est nerveux !

ByWeapz il y a 8 mois (modifié)

Sandra 19 ans : double menton, maquillage IMONDE, moche, conne, aucun respect, grosse, insultes en direct. Ce genre de personne faut les brûler vif 2 : 00 « J'me suis cassé l'cul toute la journée » PARDON tu t'es même pas bougé l'cul pour aller chercher des fruits et tu t'es cassé l'cul, mais putain mais faites quelque chose moi à la place du mec je l'aurais frappé c'te grosse pute. Par contre j' respecte à mort le type qui a gardé son calme pendant la soirée contre l'autre salope. « J'te dis juste tu vas avoir mal » avec son gros ventre elle pourra même pas se lever elle va faire quoi le gros sac ?

Difficile d'imaginer qu'autant de violence soit suscitée non par un geste, mais par le physique d'une personne. La multiplication des commentaires dégradants entraîne la construction de Sandra en bouc émissaire, s'appuyant sur ce que René Girard nomme les « traits universels de sélection victimaire », parmi lesquels sont privilégiées « la maladie, la folie, les difformités génétiques, les mutilations accidentelles et même les infirmités en général⁸ ». La sauvagerie de certains commentaires – « Ce genre de personne faut les brûler vif » – montre bien comment la condamnation verbale se transforme rapidement en une incitation à la haine et à un meurtre non plus symbolique mais réel.

Pour quelques participants isolés, cette réduction de l'intelligence au physique est la définition même de la connerie :

M.A.D il y a 1 an

Pourquoi s'efforcer à instruire ce qui ne prenne pas la peine d'allumer leur cerveau Vous êtes tellement pitoyable, au passage, en dépit de ce que vous pensez, je ne suis pas « un gros sac » ^^ Vous savez on peut être dans la « norme » physiquement et défendre les gens qui ne le sont pas, au lieu de s'en moquer. Ca s'appelle l'intelligence, mot que vous entendez souvent précédé par « tu manques d' » « Sur ce, j'arrête de perdre mon temps, bisous !

lili beyer il y a 1 an

M.A.D un peu en retard mais je tout à fait d'accord accord avec vous les commentaires sont si bas que j' plains ces personnes qui ne arrivent pas

à califier le comportement mais juste le poids pauvres gens qui sont si bêtes pour une telle méchanceté.

séveras rogue il y a 1 an

M.A.D franchement tu as trop raison normalement les commentaires devrai parler que de ce qui s'est passé au dîner et pas d'autre chose surtout pas sur son poids ceux et celles qui on mit des commentaires sur son poids son vraiment des personnes en manque d'intelligence.

Même si c'est dans leur langage, qui n'est pas le mien, ces commentateurs isolés cernent parfaitement ce qu'est la connerie à l'ère des réseaux sociaux : la formulation de jugements sans appel réduisant la vie à l'apparence, et érigeant en normes de la communication « un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images », comme l'avait vu Guy Debord.

Une des composantes que j'ai mises en avant pour caractériser les réseaux sociaux manque à l'appel : le besoin de célébrité pour exister. S'il est à l'état embryonnaire dans le spectacle du courage que l'on prête à sauter dans l'eau glacée, il n'est pas rare qu'il soit à l'origine de la présence sur les réseaux sociaux. Comment faire pour sortir de la masse des internautes ? C'est le problème que doivent résoudre tous les aspirants à la notoriété. La solution est toujours dans un acte spectaculaire. Nous avons vu que certains n'hésitaient pas à mettre en danger une personne de leur entourage proche pour relever un défi. Parfois, des youtubeurs vont encore beaucoup plus loin. Comme ce couple de jeunes parents américains qui tourna une vidéo pour devenir célèbres : la femme tirait avec un pistolet sur son mari au niveau de la poitrine, lequel était protégé par une encyclopédie censée arrêter la balle... « Pedro et moi allons probablement enregistrer l'une des vidéos les plus dangereuses jamais tournées », avait prévenu la future tireuse. Arriva ce qui devait arriver : elle fut finalement condamnée à six mois de prison pour avoir abattu son compagnon... Le sommet de la connerie, comme la désigne la doxa, était atteint. Mais gageons qu'il y aura d'autres escalades...



Les trois composantes de la connerie sur Internet que j'ai énoncées ont bien d'autres applications que celles que j'ai illustrées dans cet article. Si leur intérêt est de fournir une définition quasiment endogène de notre objet de recherche, puisqu'elle surgit de l'intérieur même du terrain qui la féconde, une question reste en suspens : qui sont ceux qui manifestent cette bêtise ? Les profils des internautes sont très succincts et il est quasiment impossible de savoir qui ils sont, quelle est leur origine sociale, leur âge et parfois leur sexe. Difficile dans ces conditions de déterminer face à quelle connerie nous sommes, si l'on admet que celle-ci, comme le plaisir, diffère selon les âges. La seule chose que l'on peut inférer des exemples que j'ai examinés, c'est que l'orthographe dont ils témoignent appartient plutôt à des jeunes dont le niveau scolaire n'est sans doute pas le meilleur. Irais-je jusqu'à risquer qu'il s'agisse d'une connerie adolescente ? C'est fait.

1 CNRS Éditions, 2018.

2 *La Société du spectacle*, Folio, 1996.

3 <https://www.blogdumoderateur.com/twitter-images-engagement/>

4 « Le philosophe masqué » (entretien avec C. Delacampagne, février 1980), *Le Monde*, n° 10945, 6 avril 1980. *Dits et Écrits*, tome IV, coll. « Quarto », Gallimard, texte n° 285

5 <https://www.youtube.com/watch?v=TwIuTLBmEkE>, consulté le 24 mars 2018.

6 J'ai conservé l'orthographe des commentaires.

7 <https://www.youtube.com/watch?v=M7trhwLQ3QQ>

8 *Le Bouc émissaire*, Le Livre de poche, 1982, p. 29.

Lumières Shadoks

« Il vaut mieux mobiliser son intelligence sur des conneries que mobiliser sa connerie sur des choses intelligentes. »
Devise Shadok

Longtemps j'ai commencé mes cours sur la télévision par cette devise Shadok. Elle cerne parfaitement l'enjeu de l'analyse des médias : d'abord, produire une réflexion sur un sujet pourtant méprisé par les intellectuels, qui se vantent d'en parler sans le connaître ; ensuite, prouver que la banalité supposée de l'objet ne déteint pas forcément sur les discours qui tentent de le comprendre. Toutefois, avant de faire de cette maxime un mantra, une précision s'impose. Admettre que la télévision s'assimile globalement à de la connerie, c'est en effet donner raison à ceux qui l'identifient à une poubelle, et, à la fois, ouvrir un champ de recherches beaucoup trop étendu, un trop « vaste programme », aurait dit de Gaulle. Si toutes les émissions sont des conneries, on peut parler de n'importe laquelle : le concept de connerie a alors une telle extension qu'il n'a plus aucune utilité. Acceptons donc la maxime des Shadoks non comme une vérité générale, mais comme un encouragement à mieux comprendre.

Cette devise nous incite à partir d'une première opposition entre les conneries et la connerie. De même que le philosophe Vladimir Jankélévitch distingue entre « être méchant » et « accomplir des actes méchants¹ », il faut distinguer entre la connerie qui caractériserait un individu con, et dire des conneries. Mais si chacun s'accorde sur une définition minimale de la méchanceté, qui en serait quasiment l'essence – « souiller, salir, détruire² » –, il n'en va pas de même de la connerie. Sa définition ne peut relever que des usages de la communication. Le locuteur lambda peut reconnaître qu'il dit ou a dit des conneries. C'est le cas du président du parti Les Républicains, Laurent Wauquiez, qui admet publiquement que tout ce qu'il profère sur les plateaux de télévision est du « bullshit » (l'équivalent de « conneries » en anglais). La situation inverse est plus courante : c'est généralement l'interlocuteur, le lecteur ou l'auditeur qui juge, en son for intérieur ou publiquement, que ce que dit l'autre est une connerie.

Dernière remarque : la connerie peut aussi bien qualifier un acte (« quelle connerie la guerre ! », Jacques Prévert) qu'une « parole inepte » (Dictionnaire culturel Robert). Tandis que la première – comme acte – est jugée telle en référence à une morale déontologique, aux contradictions qu'elle induit ou à ses conséquences, la seconde – associée au verbe « déconner : proférer des absurdités » – repose sur une certaine idée du savoir et de la vérité, comme dans cette définition avancée par le philosophe Harry Frankfurt : « Le baratin devient inévitable chaque fois que les circonstances amènent un individu à aborder un sujet qu'il ignore³. »



¹ *L'Innocence et la Méchanceté*, Flammarion, coll. Champs, 1986.

² A. Van Reth et Michaël Fossel, *La Méchanceté*, Plon-France culture, 2014, p. 95.

³ *De l'art de dire des conneries*, 10/18, 2006, p. 32.

Internet : la défaite de l'intelligence ?

Rencontre avec Howard Gardner

Professeur en cognition et sciences de l'éducation
à la Harvard Graduate School of Education,
théoricien des intelligences multiples.



•Qu'appellez-vous les « trois vertus » que vous supposez menacées par Internet ?

En 1999, j'ai sorti un livre intitulé *The Disciplined Mind*. J'y expliquais que l'objectif principal de l'éducation, outre l'alphabétisation, est de procurer les outils – en particulier dans les disciplines scientifiques – permettant de distinguer ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas ; de juger ce qui est beau en art, dans la nature et dans d'autres domaines, et de pouvoir justifier ses préférences ; enfin d'orienter son jugement et son action dans les domaines moraux et éthiques. Quand j'ai écrit ce livre, j'étais un peu un naïf : je pensais que ces vertus traditionnelles ne posaient pas de problèmes. J'ai vite découvert que j'avais tort. Et dans la décennie suivante, j'ai repensé mon raisonnement à la fois en termes d'analyse philosophique (post-modernisme, relativisme) et de progrès technologiques (l'avènement des nouveaux médias numériques).

•Dans Les Nouvelles formes de la vérité, de la beauté et de la bonté¹, vous décrivez Internet comme un « chaos général »« créant de la confusion » dans une « quasi-absence de réflexion ». Le problème réside-t-il dans la qualité ou la quantité d'informations désormais disponibles ?

Dans les deux. Nous savons que des individus accablés ou submergés par trop d'informations, trop de choix, en viennent à la paralysie et éprouvent des difficultés à prendre des décisions judicieuses. Ceci s'aggrave quand une grande partie de l'information est de qualité douteuse – ce qui est certainement le cas pour de nombreux blogs, médias sociaux, sites, etc. Pourtant, dans mon livre, mes conclusions sur la vérité ne sont pas désolantes. En effet, nous vivons à une époque où il est plus que jamais possible de comprendre exactement ce qui se passe – si nous sommes prêts à prendre le temps de rendre un jugement avisé.

Prenons un exemple récent. En avril 2013 eut lieu un important attentat terroriste à l'issue du marathon de Boston. Chaque jour nous a appris davantage sur ce qui s'est passé et pourquoi, grâce aux traces laissées par les deux frères sur Facebook, Twitter et autres médias sociaux. Cela aurait été inconcevable avant l'ère des médias numériques. Bien sûr, il y a encore des personnes qui croient que les deux frères n'ont pas commis le crime. Mais ces « négationnistes » fonctionnent en circuit fermé, tout comme ceux qui continuent à prétendre que Barack Obama est en réalité un musulman né en Afrique.

•La multiplicité de points de vue plus ou moins fiables offerts par Internet favorise un relativisme excessif que vous critiquez, mais n'encourage-t-elle pas aussi le doute systématique, un bien précieux pour la démarche scientifique ?

Oui, je conviens qu'Internet remet en question la notion d'une seule vérité

autorisée. Quand j'étais jeune, il y avait très peu de médias audiovisuels, et quand ils avaient tous raconté la même histoire, nous supposions qu'ils avaient dit vrai. Aujourd'hui, nous sommes plus sceptiques – voyez, par exemple, la prise de conscience qu'il n'y a jamais eu d'armes de destruction massive en Irak, alors que les « médias traditionnels » avaient insisté pour nous y faire croire. Donc, oui, le doute a ses mérites.

Mais il n'est pas bon que le doute mène au scepticisme général. Et comme je le disais plus haut, si nous sommes prêts à faire preuve de diligence, nous sommes plus enclins que jamais à découvrir la vérité – qu'il s'agisse d'histoire, de politique ou de science. Par exemple, les fraudes scientifiques sont désormais régulièrement révélées, alors qu'elles auraient été plus difficiles à détecter dans une ère pré-numérique.

•Vous êtes renommé pour votre théorie des intelligences multiples. Pensez-vous qu'Internet affecte l'une d'elles, en bien ou en mal ? Et pensez-vous que le Net puisse constituer le vecteur d'un nouveau type d'intelligence, non pas multiple mais collective ?

En règle générale, je considère que les nouveaux médias numériques sont merveilleux pour les intelligences multiples. Il existe aujourd'hui des applications, des jeux, des programmes éducatifs pouvant mobiliser un ensemble d'intelligences qui travaillent ensemble de façon inédite et puissante. Je ne vois aucun inconvénient à cette vision pluraliste de l'intelligence. Cependant l'intelligence est le reflet du cerveau humain, et bien sûr le cerveau humain évolue très lentement, à l'échelle de milliers d'années, non pas en raison de technologies qui n'ont que quelques années ou décennies d'existence. Je ne souscrirais donc pas à l'idée d'une « intelligence numérique ». D'autre part, il n'est pas question que les nouvelles technologies impliquent un « ratio d'intelligences » différent, comme l'aurait dit Marshall McLuhan. Ainsi, par exemple, nous n'avons pas la même « information interpersonnelle » en ligne qu'en conversant ou en interagissant avec quelqu'un en face-à-face.

Des groupes ont de tous temps pesé sur les débats et controverses. Le « chœur grec » remonte à des milliers d'années. Mais je voudrais insister sur le fait que les groupes peuvent présenter une intelligence collective, mais aussi une bêtise collective. Comme on l'a compris voici un siècle avec des critiques comme Georges Sorel ou Elias Canetti, les foules peuvent être aussi destructrices que constructrices. En outre, nous savons maintenant que des sociétés et institutions peuvent manipuler les notes et les classements en ligne – ce ne sont donc pas seulement « les gens » qui s'expriment, mais également ceux qui sont rétribués pour vanter certaines opinions et certaines expériences. Il est intéressant et instructif de connaître le nombre de « J'aime » – mais personnellement je suis plus intéressé par la QUALITÉ d'un jugement et la SAGESSE de l'individu qui le rend. La quantité, ce n'est pas la même chose que la qualité !

•Quand vous déplorez que la vérité, la beauté et la bonté soient excessivement remises en question, votre préoccupation principale n'est-elle pas la dilution ou la

disparition de l'autorité ?

Je n'éprouve aucune patience pour l'autorité simplement affirmée. Je ne me soucie pas de vos diplômes, ni de votre âge. Mais je me soucie beaucoup de vos connaissances, de votre jugement, si vous avez réfléchi avant de défendre votre point de vue, et si vous êtes prêt à admettre que vous avez tort face aux contre-arguments. Ça me rappelle cette vieille blague : « Sur Internet, personne ne sait que vous êtes un chien. » Si nous pouvons substituer l'autorité méritée ou démontrée à l'autorité décrétée, alors je suis tout à fait partisan de l'autorité.

•Vous expliquez qu'il est indispensable d'apprendre toute sa vie. Mais pourquoi cela conduirait-il à un consensus autour du vrai, du bien, du bon, au lieu de sensibilités toujours plus personnelles, et donc relativistes ? De douter toujours plus ?

C'est une question intéressante. Comme on dirait en français, « ça dépend » (en français dans le texte, NDLR). Dans certains domaines, plus de connaissances pourraient conduire à moins de certitude. Ma propre connaissance de la personnalité humaine est certainement devenue plus complexe au fil des ans. Quand j'évalue le travail de mes étudiants dans un sujet que je connais bien, je suis beaucoup plus sûr de mes jugements. On écoute bien davantage les météorologues aujourd'hui qu'il y a 50 ans. Dans d'autres domaines, une plus grande connaissance conduit donc à une plus grande certitude. Il est donc important de réfléchir quel domaine vous jugez, et sur quelle base. Dans mon livre, j'évoque exactement l'argument que vous mettez en avant, quand j'écris sur la beauté. Il n'y a aucune raison pour que nos jugements de beauté restent fixes, ni qu'ils coïncident nécessairement avec ceux des autres. *De gustibus non est disputandum*². Mais quand il s'agit des autres vertus, la situation est différente. S'il n'y a pas une certaine convergence sur ce qui est vrai, ce qui est faux et ce qui est incertain, et s'il n'y a pas de convergence, au sein et entre les cultures, sur ce qui est moral ou éthique et ce qui ne l'est pas, nous ne pouvons pas avoir une société qui perdure.

En fait, dans la pratique, presque tout le monde agit comme si l'on croyait qu'un meilleur consensus était possible sur la vérité et la moralité. Il n'y a que les philosophes et les auteurs en sciences humaines en général qui, pour diverses raisons, veulent faire exploser ces concepts. Mais ils attendent toujours de leurs enfants de dire la vérité et de se comporter d'une certaine manière et pas d'une autre.

Propos recueillis par Jean-François Marmion

¹ Odile Jacob, 2013.

² *Les goûts ne se discutent pas.*

Connerie et post-vérité

Sebastian Dieguez

Neuropsychologue et chercheur
au Laboratory for Cognitive and Neurological Sciences
de l'Université de Fribourg.



Sombrons-nous de plus en plus dans la connerie ? À voir certains développements contemporains, on peut légitimement se poser la question. Des gens apparemment instruits et capables de s'informer librement rejettent aujourd'hui les recommandations scientifiques sur la vaccination et le climat, s'abreuvent de « théories du complot » farfelues, votent allègrement pour des abrutis et souscrivent à des projets stupides, s'indignent contre des bêtises sans intérêt, se passionnent pour des lubies sans lendemain, et certains ont même décidé que dorénavant, pour eux, la Terre serait plate quoi qu'on en dise. Sur fond de tensions diplomatiques, de terrorisme et de guerres sans fin, de destruction méthodique de notre environnement et d'une économie qui ne profite plus qu'à une poignée d'individus – dont rien n'indique d'ailleurs qu'ils soient particulièrement malins –, notre époque semble entièrement vouée au triomphe de la connerie¹. Participant de ce naufrage, des esprits qui se pensent éclairés y vont de leurs explications toutes prêtes : c'est la faute aux Américains, à la société, aux pesticides, aux glucides, au gluten, aux perturbateurs endocriniens, à la gauche, à la droite, aux élites, au bas peuple, aux étrangers et à leurs gènes défectueux, à ces flemmards de profs et aux pédagogues-idéologues, aux tablettes, aux écrans et aux ondes qui pourrissent le cerveau...

Et si, dans le fond, tout cela n'était que du *bullshit* ?

Bullshit et post-vérité

Non que la connerie n'existe pas et que l'état des lieux n'ait rien d'alarmant. J'avance plutôt que ce qui semble être une baisse globalisée de l'intelligence se comprend mieux si on l'interprète comme une augmentation du *bullshit*². De fait, la connerie n'est pas, ou pas seulement, le contraire de l'intelligence. On peut être très intelligent et très con : il suffit pour s'en convaincre de mettre n'importe quel intellectuel à un poste politique ou d'encourager tel expert à s'exprimer sur un sujet qu'il ne connaît pas. Ce qu'il produira alors se nomme du *bullshit*.

Selon la célèbre analyse qu'en fournit le philosophe Harry Frankfurt³, l'essence du *bullshit* est une indifférence à l'égard de la vérité. Contrairement au menteur, qui doit toujours garder un œil sur la vérité afin de la travestir ou de la dissimuler, le *bullshitteur* n'en a cure. Il déblatère tout ce qui lui passe par la tête, du moment que ça peut l'arranger, sans le moindre souci pour la véracité ou la fausseté de ce qu'il affirme. Il déconne joyeusement, et pour ce faire il dispose de multiples stratégies : noyage de poisson, enfumage, changement de

sujet, obscurantisme, lyrisme, solennité affectée, langue de bois, discours creux, foutage de gueule... Peu importe la manière ou le contexte, le *bullshitteur*, dit Frankfurt, cherche « à s'en tirer » à bon compte, en faisant comme s'il disait quelque chose, alors qu'il ne dit rien, dans le sens où il ne transmet aucune information pertinente. Le *bullshit* est donc une forme de camouflage épistémique : il se fait passer pour une contribution à la discussion, tout en faisant obstruction à son avancée. C'est le contraire du progrès discursif, en somme.

Pourquoi tolère-t-on un tel parasite intellectuel ? Après tout, le menteur, lorsqu'il est démasqué, se voit généralement réprouvé, méprisé et désavoué ; le *bullshitteur*, lui, semble sévir en toute impunité. Frankfurt laissait cette question ouverte, « à titre d'exercice pour le lecteur », mais il semble que certaines dispositions psychologiques, couplées à des facteurs sociaux et culturels particuliers, permettent d'expliquer ce curieux phénomène. D'une part, nous semblons excessivement charitables envers le *bullshit* : si quelqu'un dit n'importe quoi, notre premier réflexe est de tenter de trouver un sens à son discours, d'inférer en quoi il est pertinent dans la situation donnée, et au besoin d'y fournir une interprétation qui satisfasse à ce besoin. Bien souvent, les *bullshittés* font ainsi une grande partie du travail des *bullshitteurs*. D'autre part, le *bullshit* peut également profiter d'une certaine culture ambiante : si l'aplomb, la certitude de soi, l'authenticité et la sincérité sont davantage valorisés que le simple fait de dire quelque chose de clair et de correct, alors le *bullshit* non seulement passera inaperçu, mais pourra prospérer. Frankfurt concluait d'ailleurs son analyse sur ces mots : « la sincérité elle-même est du *bullshit* ». Parler « avec son cœur », s'exprimer « avec fougue et passion », dire « le fond de sa pensée », causer « d'homme à homme », être « cash » et « franc du collier », à ce titre, seraient des valeurs contemporaines beaucoup plus valorisées que la rigueur, la prudence, la précision et l'exactitude, et les remplaceraient même.

Avec des locuteurs « sincères et authentiques » et des récepteurs « charitables », dont les rôles respectifs peuvent aisément et régulièrement s'échanger, qui à chaque propos renforcent et propagent la structure ambiante qui se prête à ce type d'interaction, les conditions semblent réunies pour qu'une masse critique de *bullshit* dans le discours public soit atteinte. Si cette analyse est correcte, il semble qu'on dispose d'une explication pour l'avènement de la « post-vérité », définie par les dictionnaires Oxford, qui en ont fait leur « mot de l'année » 2016, comme un adjectif désignant des « circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour former l'opinion publique que l'appel à l'émotion et aux croyances personnelles⁴ ». Le corollaire immédiat d'une telle situation serait que

quiconque ne partage pas notre opinion a *de facto* tort, cherche à nous manipuler, est profondément immoral et ne respecte pas nos croyances, qui sont notre vérité. D'où une polarisation du débat, chacun cherchant à défendre et imposer son point de vue, en discréditant à mesure celui des autres, de sorte à signaler le plus visiblement possible son intégrité, sa détermination et ses vertus morales, même au sein de son propre « camp ». Dans ce processus infernal, naturellement, la vérité, les faits, ce que sont réellement les choses, ce qui est véritablement le cas ou non, deviennent des concepts totalement subsidiaires, et même franchement suspects.

Un observateur impartial, voyant pareille dynamique à l'œuvre, n'aurait d'autre choix que de se demander si tout cela, dans le fond, n'est pas un peu stupide. *Bullshit*, post-vérité, faits alternatifs, *fake news*, et autres théories du complot sont-ils tout simplement les nouveaux noms que l'on donne à la sottise ?

Principes de connerie contemporaine

De fait, la traduction française du *bullshit* frankfurtien a opté pour le terme « connerie » ; *bullshitter* serait « l'art de dire des conneries ». Malheureusement, le terme « connerie » souffre ici d'une ambiguïté qui ne rend pas justice à la notion de *bullshit*, dans le sens philosophique qui lui est désormais accordé. Sans aller trop loin dans des considérations sémantiques, il semble que la « connerie » recouvre, selon les contextes, à la fois le mensonge, la bêtise, la foutaise, l'ignorance et l'ineptie. Le domaine est ainsi trop vaste pour espérer en tirer une compréhension fine des problématiques en jeu dans la post-vérité. D'un autre côté, le terme « connerie » a aussi l'avantage d'attirer l'attention sur le rôle de la bêtise dans notre rapport actuel à la question de la vérité. Pour ce qui nous occupe ici, on pourra considérer comme largement équivalents les termes stupidité, bêtise, sottise, imbécillité et connerie, mais comme il est dit plus haut, on prendra soin de les distinguer du simple défaut d'intelligence. Il semble effectivement qu'un certain degré d'intelligence soit nécessaire pour produire le type de connerie qui caractérise la post-vérité : inventer, défendre et propager des conneries demande en réalité des ressources cognitives considérables, et même des dispositifs mentaux fort coûteux en énergie cérébrale.

On peut donc être très intelligent, disposer d'une grande somme de connaissances, lutter féroce contre l'erreur et le faux (chez autrui, bien entendu), tout en restant très con. Pourquoi ? Parce qu'un tel individu peut agir sans but précis, sans savoir quelle est au juste la valeur de la vérité et de la connaissance, sans véritablement comprendre ce qu'implique de connaître quelque chose, sans savoir utiliser ses connaissances à bon escient, sans être soucieux des normes

et méthodes qui permettent au mieux d'être dans le vrai, sans se préoccuper des raisons qui font que ces normes et méthodes sont les bonnes, et sans savoir comment transmettre correctement ses connaissances, ni même pourquoi il faudrait les transmettre correctement⁵. Ce type de crétin fait preuve de ce que Robert Musil appelait la « bêtise intelligente », et que Kant considérait comme un défaut de jugement, défaut selon lui malheureusement incurable. Structurellement, cette forme de connerie intelligente n'a d'autre issue que de produire du *bullshit*, puisque la conception de la vérité et de la connaissance qui la motive est intrinsèquement défailante.

D'une certaine manière, c'est comme si la post-vérité consistait à recruter et exploiter l'intelligence humaine dans le but de lui faire produire et accepter des formes optimales de connerie. Je propose dans ce qui suit trois facteurs propres à la connerie contemporaine, qui ensemble sont susceptibles d'expliquer l'émergence du *bullshit* à large échelle, stabilisant à terme le système d'imbécillité généralisée qu'on appelle « post-vérité ». Pour aller vite, on pourrait désigner ces facteurs sous les termes de narcissisme, d'auto-aveuglement et de prétention, dont on voit déjà bien comment leurs interactions peuvent les renforcer mutuellement. Je dirai ensuite quelques mots sur les conséquences éthiques de la connerie qui en résultent, avant de conclure, hélas trop sommairement, sur l'évolution possible de la post-vérité et les moyens d'y faire face.

La passion pour le même

Dans son analyse pénétrante de la bêtise, Alain Roger aboutit à la conclusion qu'il s'agit non pas d'un déficit de rationalité, mais au contraire d'un excès de logique⁶. La bêtise serait la passion tautologique pour le même : « un sou est un sou », « on a beau dire, la religion c'est la religion », « je ne suis pas plus bête qu'un autre »... Voici la connerie mise à nu, dans son grotesque principe d'identité « $A = A$ », qui ne dit rien d'autre que ce qui est déjà dit et déjà pensé. La suffisance à l'état pur, en somme : je dis ce que je pense et je pense ce que je dis, pour la seule raison que je le dis et que je le pense. Et si je ne suis pas d'accord avec quelque chose, c'est bien la preuve que c'est faux, ou que ça ne me regarde pas. Seul est appréhendable ce qui « me parle », ce qui relève déjà de mes goûts et inclinations. Les remettre en question est *de facto* une offense, car seul un ennemi pourrait ne pas abonder dans mon sens.

« C'est mon opinion, et je la partage », paradigme ridicule de la bêtise, qui serait plutôt amusant n'était le fait que le terme « partage » prend aujourd'hui une connotation littérale et désespérante, dans la mesure où effectivement, la connerie se « partage » et se « follow » désormais plus facilement et rapidement que jamais.

Dans la bêtise tautologique, la raison est comme prise au piège et n'est plus que répétition et satisfaction de soi, une subjectivité triomphante et productrice de lieux communs, d'idées reçues, et de poncifs. Allons plus loin : un énoncé tautologique, basé sur le principe d'identité « $A = A$ », est certes vide de toute substance, mais il a cette propriété de devenir instantanément performatif. « On a beau dire, un Juif sera toujours un Juif » : c'est vraiment très con, cela ne repose sur aucune argumentation, mais, précisément, « c'est comme ça », « et puis c'est tout ». « Nous sommes à l'écoute de nos clients » est également une connerie d'une bêtise abyssale qui fonctionne sur le même registre, du *bullshit* presque à l'état pur donc⁷, mais qui n'est pas sans effet : une telle phrase produit l'illusion que, de fait, telle entreprise est effectivement « à l'écoute de ses clients », qu'elle prend donc très au sérieux leur bien-être et s'engage à ce qu'ils soient entièrement satisfaits. Il suffit, à la lettre, de le dire, et le *bullshit* devient donc effectif par la seule force de son caractère assertif. Rien n'est accompli dans les faits, bien entendu, mais c'est précisément ce qu'il s'agissait d'accomplir.

La connerie est ainsi une constante réduction au même et à soi-même⁸, d'où son recours permanent à des exemples personnels, au « témoignage », au « terrain », au « vécu », au « ressenti ». L'authenticité, la subjectivité et la sincérité non seulement suffisent, mais permettent au crétin de se gonfler d'orgueil et de satisfaction : il croit savoir de quoi il parle, alors qu'en réalité c'est cette seule et unique croyance qui porte l'entier de son propos, sans qu'il puisse même concevoir que des appuis externes à sa seule conviction pourraient éventuellement l'orienter, le corriger ou, rêvons un peu, le faire changer d'avis. Non que le con soit incapable d'apporter de l'eau à son moulin si c'est nécessaire : pour ce faire, il bénéficie du biais de confirmation – cette force magnétique qui permet de conforter ses opinions en toutes circonstances –, qui l'aidera à trouver les pièces qui conviennent à son dossier, tout en négligeant ou réinterprétant soigneusement toutes celles qui le contredisent⁹.



Connerie, paresse intellectuelle, autocomplaisance et narcissisme semblent ainsi consubstantiels, et convergent sur le triomphe de l'intuition. Mon opinion et ma réaction sont les bonnes, puisque ce sont les miennes. Celui qui ne fait pas suffisamment preuve de « sincérité », d'« authenticité », d'aplomb et de conviction se discréditera d'emblée. Il pourra bien être soucieux de la vérité, chercher la précision, faire preuve de rigueur, on ne peut tout simplement pas faire confiance à quelqu'un qui ne semble pas parler « du fond de son cœur », mais qui expose laborieusement des faits et s'interroge sur leur enchaînement logique. C'est là bien sûr un des ressorts principaux du populisme, ce qui explique qu'on peut très bien soutenir et élire un menteur patenté, du moment qu'il est « des nôtres », toujours ce stupide principe d'identité, mais porté à échelle globale¹⁰.

Encore une fois, ces mécanismes de la connerie ont peu à voir avec l'intelligence¹¹. Il est tout à fait envisageable que les gens deviennent collectivement de plus en plus cons, sans pour autant que le niveau d'intelligence générale baisse d'un iota. Au contraire, l'intelligence est grandement sollicitée pour soutenir un système aussi bête, en particulier par l'établissement d'une épistémologie personnelle¹² qui n'est ni plus ni moins que la croyance, savamment entretenue, que la connaissance est une affaire d'intuition, qu'une chose est vraie, et qu'on sait qu'elle est vraie dès l'instant où on l'a simplement décrétée comme telle, qu'on en est « intimement convaincu », et mieux encore si on en a fait une « valeur » qui nous définit.

Mais suis-je bête !

Pour autant, la connerie ne serait pas la connerie si elle pouvait s'auto-désigner comme telle. Hélas, l'imbécile, du fait qu'il est un imbécile, ne dispose pas des ressources mentales qui lui permettraient de s'apercevoir de son imbécillité. C'est là un angle mort épistémique qui confine au tragique : la connerie est ainsi loin d'être conne, en ce qu'elle connaît ses intérêts et sait comment se protéger des agressions de la rationalité.

Enfermé qu'il est dans son principe d'identité, le con se prive *de facto* de la capacité de voir les choses autrement, c'est-à-dire du point de vue d'un individu qui ne serait pas lui, y compris, et en particulier, quelqu'un qui en saurait davantage que lui¹³. C'est ce que les psychologues appellent l'effet Dunning-Kruger, du nom des auteurs qui l'ont documenté¹⁴ : une personne incompétente dans un domaine donné présentera bien évidemment des performances désastreuses dans ce domaine, mais en plus, laissée à sa libre appréciation, elle ne s'apercevra pas de sa propre nullité, et surestimera ses performances. L'expertise, en toute chose, s'accompagne en effet d'une connaissance fine de ce qui constitue cette expertise, conquise de haute lutte, sous le joug pénible du travail assidu et de la constante remise en question. Le véritable expert a conscience d'être un expert, et connaissant bien son sujet, il sera aussi au fait de ce qu'il ignore et ce qui lui reste encore à apprendre : il connaît donc ses limites, et la recherche montre même que les personnes véritablement compétentes sous-estiment légèrement leurs compétences. Le con, en revanche, n'a pas le moindre début d'idée concernant ce qui lui permettrait d'être moins con. Il ne sait d'ailleurs pas qu'il est con, puisqu'il n'y a évidemment rien à savoir pour être con. On aimerait dire que c'est bien là son problème, mais en réalité ce problème devient *de facto* celui des autres, dans la mesure où le con, ignorant qu'il est con, n'est pas autrement perturbé par sa connerie, et ne se prive donc certainement pas de l'imposer à son entourage, et parfois bien au-delà.

Ainsi, ce n'est pas (uniquement) par pure malfaisance qu'on opte pour une épistémologie calibrée sur la subjectivité, l'intuition, l'« authenticité » et la « sincérité ». C'est aussi un moyen très sûr de ne jamais être pris en défaut, et même de se dissimuler à soi-même sa propre connerie. Stupidement engoncé dans son moi inviolable, immunisé contre la moindre découverte qui viendrait altérer sa connerie, l'imbécile en vient non seulement très rapidement à ne plus être capable de détecter, de reconnaître et d'identifier sa propre connerie, mais, ce qui est pire, il y mettra même toute son intelligence, celle-ci ne servant plus à évaluer la qualité des informations et la validité de ses croyances, mais uniquement à déterminer si celles-ci s'alignent ou non avec ses préférences

antérieures et à discréditer tout ce qui n'a pas l'heur de lui convenir. L'esprit de la connerie œuvre infatigablement à sa propre défense, et à rien d'autre.

Cette particularité pernicieuse de la connerie a des conséquences. Comme on l'a vu, non seulement la connerie se rend invisible à elle-même, puisque l'imbécile est incapable de réaliser qu'il est un imbécile, et ce faisant il en vient à surévaluer ses compétences, mais cela le conduit nécessairement à dénigrer la véritable intelligence (qu'il serait bien en mal de reconnaître comme telle) et donc à constamment renforcer sa connerie. Celui qui dispose de croyances vraies et d'informations correctes n'a dans le fond qu'une seule chose à dire, la vérité. L'imbécile, en revanche, dispose d'un stock infini de conneries, puisqu'il n'y a pas qu'une seule manière d'être dans l'erreur. À mesure que les crétins se sentent habilités à donner leur avis sur tout et n'importe quoi, et disposent de moyens économiques et efficaces de le faire, il est clair que le temps disponible pour corriger toutes ces conneries va cruellement manquer à ceux qui disposent de méthodes fiables pour accéder à la vérité. C'est ce qu'on appelle le « principe d'asymétrie du *bullshit* »¹⁵ : le *bullshit* est productible à grande échelle par n'importe qui et à peu de frais, tandis que les personnes aptes et déterminées à le déboulonner sont peu nombreuses et doivent y consacrer un grand effort.

La connerie se déguise

La connerie se caractérise donc par des formes de narcissisme et d'auto-aveuglement qui se renforcent mutuellement et contribuent ainsi à en faciliter la propagation dans la population. Elle bénéficie toujours de l'aplomb qui signale l'excès de confiance en soi du crétin, qui l'emportera nécessairement sur toute manifestation de prudence et de rigueur dans un environnement où il est largement acquis que la connaissance est surtout une question d'intuition et de « sincérité ». En somme, celui qui parlera le plus fort et avec le plus de « conviction » et de « passion » passera pour celui qui a le plus de choses à dire, et n'en sera que plus écouté.

Cependant, toutes les conneries ne sont pas égales. La compétition est rude dans ce domaine, et même les imbéciles doivent trouver le moyen de se démarquer par rapport aux autres imbéciles. Et c'est ainsi qu'émerge le phénomène le plus troublant avec la connerie : elle cherche à se faire passer pour de l'intelligence. Sûr de son fait, le con présente ses conneries comme des perles de sagesse, des observations inédites d'une profondeur incroyable, le fruit d'une réflexion intense, et tient évidemment à être pris avec le plus grand sérieux. L'une de ses trouvailles est le raisonnement fantôme : plutôt que de raisonner véritablement pour aboutir à une conclusion, il s'agit de partir, à

rebours, de la conclusion afin de bricoler le « raisonnement » qui permettra infailliblement d'y conduire. « La bêtise consiste à vouloir conclure », disait Flaubert. Certes, mais elle consiste aussi, comme chez ses compères Bouvard et Pécuchet, à se figurer être parvenu à la conclusion par des moyens appropriés¹⁶. Étrangement, cela fonctionne assez souvent, et le dernier des imposteurs peut ainsi se faire passer pour un petit génie, un géant de la philosophie ou une pointure des neurosciences.

De même que les pseudo-sciences endossent les habits de la science tout en la méprisant, de même que les *fake news* se présentent comme des informations fiables et vérifiées tout en conspuant la presse « officielle », et de même que les « théories du complot » cherchent à se faire passer pour des investigations rigoureuses et soucieuses de faire éclater la vérité mais sans jamais fournir le moindre effort en ce sens, la connerie ne peut survivre et prospérer que si elle prend l'apparence de ses plus grandes ennemies : à savoir la raison, la connaissance et la vérité¹⁷. Ceci demande un certain talent d'imitation, c'est-à-dire qu'il faut que le « raisonnement » produit par le con ressemble tout de même à un véritable exercice de la pensée, et surtout, c'est le but, qu'il permette de préserver et de faire rayonner l'idée qu'il se fait de lui, que ce soit celle d'une personne à la moralité irréprochable, celle d'un provocateur qui n'a pas peur de dire ce qu'il pense, celle d'un intellectuel à qui « on ne la fait pas », ou le plus souvent les trois à la fois. Mis à nu, ce comportement n'est rien d'autre que de la prétention et du snobisme.

La connerie opère donc par parasitisme mimétique : elle exploite les vertus et les attentes liées aux produits authentiques de la raison humaine, elle procède par pseudo-rationalité¹⁸. Voilà qui demande une certaine forme d'intelligence, comme le remarquait Robert Musil, pour qui la bêtise était « moins un manque d'intelligence qu'une abdication de celle-ci devant les tâches qu'elle prétend accomplir », et « une dysharmonie entre les partis pris du sentiment et un entendement incapable de les modérer¹⁹ ». Quand on n'a rien d'intéressant à dire, il reste malheureusement la possibilité d'imiter l'apparence superficielle d'une chose intéressante à dire. Et si cette démarche devient la norme dans une société donnée, on peut effectivement parler de « post-vérité ».

Bête et méchant (et connecté)

La post-vérité se nourrit donc d'agents individuels dont les croyances et le comportement sont largement mus par un rapport à la connaissance qui repose sur le recours à l'intuition et au ressenti, une forme de connerie qui se caractérise par un auto-aveuglement rendant impossible sa propre remise en question, mais qui s'efforce de

ressembler à un souci rationnel, honnête et pertinent pour la vérité. De ce point de vue très général, il ressort que le *bullshit*, les *fake news*, les théories du complot, les « faits alternatifs », ainsi que leur « partage » intempestif, sont des manifestations contemporaines et exacerbées de la bonne vieille bêtise éternelle. Ce n'est pas une grande surprise : chacun aura pu constater – sauf les cons évidemment – que la « post-vérité » recouvre en définitive un sacré paquet de conneries.

Il nous reste à en examiner quelques-unes des manifestations et des conséquences. On a vu que la connerie implique une usurpation du domaine intellectuel, mais cela ne serait pas bien grave dans le fond si la connerie ne débordait pas également sur le domaine de l'éthique. « Le sot, dit le philosophe Pascal Engel, se rend coupable de ne pas respecter la vérité. » Sa carence en vertus intellectuelles se traduit en un vice moral. Pire encore, le « bel esprit », le *bullshitteur* en somme, est celui qui prétend respecter les valeurs de l'esprit, qui semble se soucier de la vérité et faire preuve de raison, mais qui en réalité ne fait que singer ces qualités pour se fondre dans un milieu, se faire passer pour un intellectuel, ou simplement briller en société à peu de frais. Une personne simplement peu intelligente, pour ainsi dire, peut très bien respecter la vérité et le type d'intelligence qui permet d'y conduire. Le *bullshitteur*, le snob, le vaniteux et le con la méprisent et l'exploitent, non par souci de la vérité en tant que telle, mais par souci d'eux-mêmes. Les nuisances que produit ainsi la connerie sont infinies, du simple épate-couillon qui consiste à faire comme si on exprimait du neuf et de l'intéressant, ou même une pensée radicale et prodigieusement audacieuse, au pharisanisme, cette façon de pratiquer la vertu dans le seul but d'être vertueux et surtout de le faire savoir, dont le corollaire est l'indignation démonstrative, qui revient à s'indigner contre quelque chose dans le seul but de s'indigner et de montrer qu'on s'indigne, un phénomène très contemporain qu'on a qualifié de grandiloquence morale²⁰.

Étant donné le caractère de tel ou tel assertion ou événement, le con s'arrange immédiatement pour ressentir et manifester sa désapprobation, son rejet, son indignation, sa colère... simplement parce qu'il a décidé que c'est là ce qu'il faut faire, et qu'il est utile de le faire et de le faire savoir au plus grand nombre possible, dans la mesure où cela l'aide à se définir en tant qu'individu. Cette attitude induit un mécanisme d'auto-polarisation, puisque le nombre et les motifs d'une telle indignation exigent une vigilance de tous les instants et favorisent une escalade outrancière visant à se distinguer dans un environnement de plus en plus compétitif dans la connerie. D'où les trolls, les cabales, les rumeurs, les « clashes » et les « buzz » imbéciles qui doivent désormais lutter les uns contre les autres afin d'obtenir les faveurs du « clic » d'un public propulsé dans une course

toujours plus absurde visant simplement à promouvoir l'ânerie du jour.

Outre les nuisances spécifiques que chaque cycle de connerie est susceptible d'infliger à leurs cibles, il faut surtout relever que l'effet général du *bullshit*, des *fake news*, des « faits alternatifs » et de la post-vérité qui les encadre ne consiste pas, à proprement parler, à induire des fausses croyances. C'était là le résultat, escompté ou pas, des rumeurs et de la propagande « à l'ancienne ». Aujourd'hui, il s'agit plutôt de déstabiliser complètement notre rapport à la vérité et de corrompre les rapports de confiance nécessaires au projet démocratique. Ne plus croire en rien, ne même plus envisager qu'il soit possible d'aboutir à des connaissances au moins proches d'une vérité qui soit commune à tous, est probablement plus pernicieux que de simplement croire des choses fausses, qui au moins conservent l'espoir d'être corrigées un jour.

Les nuisances que produit la connerie sont infinies

Tout cela est d'une connerie renversante et n'offre quasiment aucun motif d'optimisme. Pour autant, il faut noter que l'existence même de la post-vérité suppose un arrière-fond de vérité au sein duquel elle peut prospérer, ne serait-ce qu'en cherchant à l'imiter. La fausse-monnaie ne peut faire de dégâts que jusqu'à un certain point, mais passé un certain seuil, s'il n'y a quasiment plus que de la fausse-monnaie en circulation, elle ne sert plus à rien ni à personne. La question qui se pose à nous est donc de savoir jusqu'où peut aller notre connerie, et à jusqu'à quel point elle peut proliférer sous l'impulsion de plateformes technologiques qui semblent avoir été conçues pour l'exploiter, l'augmenter et la faire rayonner aussi loin et aussi vite que possible.

Est-ce suffisant d'encourager les jeunes générations à développer leur « esprit critique » ou leur apprendre à « décrypter l'information », sachant que les problèmes qui seront les leurs dans quelques années ne seront plus les mêmes qu'aujourd'hui, et que la connerie, comme on l'a vu, a déjà muté pour ressembler à de l'« esprit critique » et ne se prive pas non plus de proposer des « solutions » aux problèmes qu'elle cause, sans savoir bien sûr que c'est elle qui les cause ? Les autorités épistémiques que sont la science, la presse et la justice peuvent-elles jouer leur rôle dans ce combat, par exemple en proposant des données plus transparentes, une communication plus claire, un « *fact checking* » assidu et des lois dissuasives et contraignantes contre les colporteurs de conneries manipulatrices et malfaisantes ? Probablement, mais en gardant à l'esprit que la post-vérité ne fera qu'une bouchée de chacune

de ces avancées, en les recyclant immédiatement dans son système imbécile d'érosion de la confiance, de soupçon généralisé, et d'indifférence à l'égard des faits.

Reste une troisième approche, qui consisterait à prendre le *bullshit*, et la connerie qui le sous-tend, à son propre jeu, c'est-à-dire en faisant preuve d'invention dans le faux et le bête. C'est le travail de la satire et de la fiction, puisqu'après tout la post-vérité implique une post-fiction. Ne pas se soucier de la vérité, c'est aussi ne pas apprécier le faux. Peut-être a-t-on simplement besoin, pour être un peu moins cons, de reprendre goût aux créations de l'esprit humain, et de faire preuve de davantage de modestie intellectuelle, comme lorsque l'intelligence se met au service de l'intelligence, et pas de la connerie.

1 A. Farrachi, *Le Triomphe de la bêtise*, Actes Sud, 2018.

2 S. Dieguez, *Total Bullshit ! Au cœur de la post-vérité*, Puf, 2018.

3 H. Frankfurt, *On Bullshit*, Princeton UP, 2005.

4 <https://en.oxforddictionaries.com/word-of-the-year/word-of-the-year-2016>

5 P. Engel, « The epistemology of stupidity », in M. A. Fernández Vargas (ed.), *Performance Epistemology : Foundations and Applications*, Oxford UP, pp. 196-223, 2016.

6 A. Roger, *Bréviaire de la bêtise*, Gallimard, 2008 ; voir aussi M. Adam, *Essai sur la bêtise*, La Table Ronde, 2004.

7 L. Penny, *Your Call is Important to Us : the Truth About Bullshit*, Three Rivers Press, 2005.

8 B. Cannone, *La Bêtise s'améliore*, Pocket, 2016.

9 R. Nickerson, « Confirmation bias : a ubiquitous phenomenon in many guises » in *Review of General Psychology*, 2, 175-220, 1998.

10 O. Hahl, M. Kim et E.W.Z. Sivan, « The authentic appeal of the lying demagogue : proclaiming the deeper truth about political illegitimacy. » in *American Sociological Review*, 83, 1-33, 2018.

11 K. Stanovitch, « Rationality, intelligence, and levels of analysis in cognitive science : is dysrationalia possible ? » in R. Sternberg (Ed.), *Why smart people can be so stupid*, Yale UP, pp. 124-158, 2002.

12 B. Hofer et P. Pintrich, (Eds.), *Personal Epistemology : the Psychology of Beliefs about Knowledge and Knowing*, Lawrence Erlbaum Associates, 2002.

13 Notons qu'il est également très difficile pour quelqu'un d'intelligent et de rationnel de s'imaginer ce que peut être l'univers mental d'un con, un phénomène parfois appelé « malédiction de la connaissance », S. Birch et P. Bloom, « The curse of knowledge in reasoning about false beliefs » in *Psychological Science*, 18, 382-386, 2007.

14 D. Dunning, « The Dunning-Kruger effect : on being ignorant of one's own ignorance » in *Advances in Experimental Social Psychology*, 44, 247-296, 2011.

15 <http://ordrespontane.blogspot.ch/2014/07/brandolinis-law.html>

16 S. Dieguez, « Qu'est-ce que la bêtise ? » in *Cerveau & Psycho*, 70, 84-90, 2015.

17 S. Blancke, M. Boudry, M. Pigliucci, « Why do irrational beliefs mimic science ? The cultural evolution of pseudoscience » in *Theoria*, 83, 78-97, 2017.

18 A. Piper, « Pseudorationality », in B. McLaughlin et A. Rorty (Eds.), *Perspectives on Self-Deception*, University of California Press, pp. 173-197, 1988.

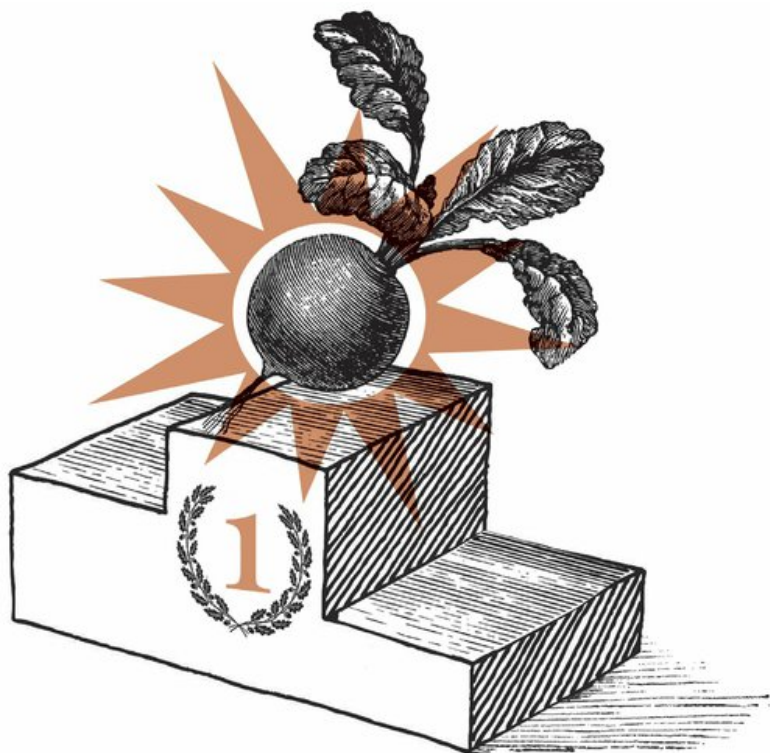
19 R. Musil, *De la bêtise*, Allia, 1937.

²⁰ J. Tosi et B. Warmke, « Moral grandstanding » in *Philosophy and Public Affairs*, 44, 197-217, 2016 ; Crockett, M., « Moral outrage in the digital age » in *Nature Human Behaviour*, 1, 769-771, 2017.

Les métamorphoses des sottises nationalistes

Pierre de Senarclens

Professeur honoraire de relations internationales
à l'Université de Lausanne,
ancien haut fonctionnaire de l'UNESCO
et de la fédération internationale
de la Croix-Rouge.



Les sociétés ont besoin de mythes. Le philosophe Ernst Cassirer attribuait l'absurdité et les contradictions de ces constructions imaginaires à la « stupidité primitive » de l'être humain. Il se ralliait à l'hypothèse des anthropologues, Bronislaw Malinowski en particulier, qui interprétaient ces croyances comme des tentatives de réponse à la question insoluble de la mort. Il y voyait également l'expression de désirs collectifs, et il ne pensait pas que les sociétés puissent s'en débarrasser. Il s'en inquiétait toutefois : « Il est probable que l'aspect le plus important et le plus inquiétant de la pensée politique moderne est l'apparition d'une nouvelle puissance : la puissance de la pensée mythique », écrivait-il en 1945, vers la fin de sa vie aux États-Unis¹. Le nationalisme faisait partie de cette pensée mythique, d'autant plus qu'il avait connu des métamorphoses funestes avec l'émergence des régimes fascistes.

Sous bien des aspects, cette idéologie ressemblait à ces récits empreints de magie que les Grecs assimilaient à des contes « que débitent les nourrices pour distraire ou effrayer les enfants². »

Démocratie : de la raison aux passions

Héritage des Lumières, l'idéal démocratique impliquait les progrès de la raison. Dans cette perspective, les superstitions et les scories d'animisme étaient censées disparaître grâce au développement de l'éducation et l'avancée de la science. Les citoyens finiraient par apprendre de l'expérience. Les délibérations de leurs instances seraient ainsi fondées sur des démarches empiriques et permettraient un choix entre les meilleures options politiques. Ils éliraient à cette fin des dirigeants éclairés. Leurs conditions matérielles et leurs connaissances s'améliorant, ils se verraient en mesure de conquérir leur liberté et de construire en pleine intelligence le cours de leur histoire.

Cette conviction s'est avérée en partie illusoire. Les sociétés ont besoin de sacré. La raison s'avère d'un faible secours pour endiguer les conflits d'intérêts, pour arbitrer les divergences de valeur et atténuer les rapports de pouvoir qui constituent la trame de la vie politique. Les individus s'engagent dans la vie publique avec leur raison, mais aussi avec tout ce qui relève de leur réalité psychique : leurs fantasmes, leurs envies, leurs pulsions inconscientes, et même leurs instincts. L'emprise des idéologies tient autant aux finalités historiques qu'elles annoncent, qu'aux émotions qu'elles mobilisent et aux débordements de violence qu'elles justifient.

L'exigence de souveraineté nationale, elle aussi, s'est imposée originellement comme un projet rationnel, associé aux aspirations

citoyennes d'autonomie, de dignité et d'égalité. Or cet idéal était particulièrement chargé du point de vue émotionnel : il a été mis en scène dans le cadre de cérémonies sacrées analogues à celles des cultes religieux. On peut mentionner dans ce contexte la fête de la Liberté organisée par la Convention le 10 novembre 1793 sur les parvis de Notre-Dame et plus tard les grandes manifestations organisées par Mussolini et Hitler et vouées au culte de ces dirigeants. Avec l'avancée de la démocratie vers la fin du XIX^e siècle, la politique est devenue l'affaire de tout le monde, le grand théâtre des passions individuelles et collectives, celles des intellectuels, des militants politiques et des masses qui envahissent l'espace public avec leurs revendications matérielles, leurs désirs et leurs fantasmagories.

Les individus qui investissent l'imaginaire d'une communauté – qu'elle soit ethnique, religieuse ou nationale – éprouvent toutes sortes d'émotions, mais, avant tout, celles mobilisant des sentiments d'attachement identitaire. En épousant les convictions nationalistes, ils s'approprient un idéal collectif édifiant. Cette inclination n'est pas un problème en soi, mais le narcissisme qui l'anime peut devenir une source d'illusions néfastes. Elle comprend l'idée que leur nation est issue d'une grande histoire, promise à une destinée d'exception. Cette revendication de supériorité va de pair avec le rabaissement de ce qui est étranger. Elle est d'autant plus agressive qu'elle s'affirme toujours en groupes, plus ou moins structurés, ceux des foules, des armées ou de mouvements politiques qui avancent sous l'égide de chefs incontestables. En fait, le nationalisme confère une explication rationnelle et tolérable aux besoins de dignité individuelle, mais également à tout ce qui relève de besoins et de désirs plus ou moins avouables : l'envie sociale, l'orgueil, l'agressivité et la volonté de dominer. En exaltant les besoins de gloire, d'honneur, de force physique et de virilité, le nationalisme s'est approprié les conceptions nobiliaires de l'Ancien régime. Il a offert aux individus, notamment les moins solides d'entre eux, des ressources pour apaiser leurs sentiments d'incomplétude et d'impuissance³.

L'idéal de groupe et son négatif

Tout ce qui relève du narcissisme est d'essence fragile. C'est pourquoi la valorisation excessive de la nation est fondée sur l'insécurité, qu'elle soit déterminée par la vulnérabilité socio-économique ou par des causes d'ordre plutôt psychologique. Elle implique une défense ombrageuse de frontières culturelles et politiques. Le nationalisme entretient une relation intime avec la xénophobie et le racisme. Le fantasme d'harmonie fusionnelle étant au cœur de sa revendication, l'étranger symbolise ce qui entrave ce désir. Les nationalistes s'arrogent le droit de parler au nom de la

communauté nationale et veulent en exclure ceux qui sont soupçonnés d'en contrarier la cohésion. Ils utilisent l'idéal national pour dénigrer tout ce qui contredit leurs conceptions politiques. Ils projettent sur des chefs providentiels, ou sur des images mystiques de nature maternelle et apaisante, leurs besoins et désirs de protection. Alors que l'image idéalisée de la nation renvoie inconsciemment à l'univers maternel de la petite enfance, il faut en exclure ceux qui sont perçus comme des séditeux. Ce fut particulièrement le cas du Juif à l'apogée du nationalisme. Avec l'exaltation des nationalismes en France et en Allemagne, il fut perçu comme un « intrus » minant l'harmonie de la communauté nationale. « Toute société, rappelait George Devereux, se crée un idéal de groupe » qui exige son négatif. Le Juif permettait à la communauté nationale d'établir fantasmatiquement ses propres frontières. Il était le « contre-idéal de groupe », celui dont la fonction essentielle était de « servir de repoussoir à l'idée de groupe en incarnant – comme exemple à éviter – tout ce que l'idée de groupe n'est pas, et doit, à tout prix, éviter d'être⁴. »

Après la Seconde Guerre mondiale, le nationalisme a perduré aux États-Unis. Il a inspiré surtout les revendications de souveraineté étatique portées par les mouvements combattant l'impérialisme colonial. En revanche, il a perdu de son influence dans la plupart des pays européens. Les tragédies engendrées par les régimes fascistes l'avaient en partie déconsidéré, alors que les systèmes idéologiques des grandes puissances dominaient les débats politiques. En outre, les protections de l'État social et de la société de consommation offraient d'autres sources de gratifications narcissiques que celles associées à la grandeur et à l'honneur de la nation, et à la défense armée de ses intérêts.

Le retour des magiciens

Le « souverainisme » que les mouvements populistes opposent aujourd'hui à la mondialisation entretient à nouveau certaines illusions nationalistes, en particulier celle d'une communauté nationale homogène. Il renoue aussi avec ses rituels aliénants, notamment ses protestations de masse, ses hymnes et ses étendards. Ce nationalisme excite également les sentiments identitaires et le besoin de magiciens en chef. Dans ce contexte, le migrant est incriminé pour l'abaissement des salaires, la montée du chômage et la vulnérabilité sociale, mais aussi parce qu'il est associé à l'irruption de gens de « races » différentes, porteurs de conceptions culturelles étrangères, ainsi qu'au délitement des rapports de solidarité traditionnelle. Il est également le symbole d'un temps qui change. Son rejet est vraisemblablement d'autant plus fort qu'il est aussi une source de malaise et de culpabilité. Par ailleurs les sectarismes

religieux nés de l'échec des processus d'intégration nationale perpétuent un peu partout des visions délirantes, exclusives, ou haineuses et des mécanismes de projections qui se sont exprimés dans le nationalisme.

L'aspiration des citoyens à renouer avec le contrat social de la souveraineté nationale procède d'une demande rationnelle. Elle s'impose comme une réponse aux défis et contraintes d'une mondialisation faiblement régulée qui provoque beaucoup d'insécurité, des mouvements migratoires de grande ampleur, de nouvelles polarisations sociales et du chômage. Confrontés à ces réalités économiques et sociales, à l'essor des nouveaux modes de production et aux interdépendances qui en résultent, les gouvernements assument mal leurs fonctions d'intégration politique et peinent à sortir des chemins tracés par le réformisme et les solutions technocratiques. Ces défaillances, qui vont de pair avec l'érosion des grands systèmes idéologiques et de leur utopie directrice, mais également avec l'affaiblissement des instances de socialisation traditionnelles, contribuent à l'appauvrissement des délibérations démocratiques. Elles incitent certains individus à poursuivre leur quête de communautés imaginaires, celles qui peuvent être associées à des représentations extraordinaires de la nation ou de l'ethnie et de la religion, des illusions qui sont des sources d'aliénation politique et sociale. Elles les engagent à rechercher le secours d'une instance tutélaire, d'une autorité douée de pouvoirs fantastiques, capable de leur apporter la protection à laquelle ils aspirent.

Le populisme recrute dans tous les milieux

La détresse économique n'explique pas entièrement le populisme, car ceux qui le soutiennent n'appartiennent pas tous à des milieux matériellement défavorisés, surtout aux États-Unis. Leur vulnérabilité peut être aussi d'ordre psychologique. En soutenant des leaders populistes, dont la rhétorique se nourrit de violence et d'incantations, les électeurs font un choix identitaire. Rappelons le cas de Donald Trump. Au cours de sa campagne électorale, son manque de civilité fut un aspect important de son succès politique. Il n'a rien caché de ses failles intimes. Il a étalé son immaturité, sa fragilité narcissique, s'imposant comme s'il n'avait jamais grandi, comme s'il n'avait pas pu acquérir une véritable conscience morale. Ses mensonges, son exhibitionnisme, ses incohérences et son côté grand voyou ont séduit. Un grand nombre d'Américains, quel qu'ait été leur statut social, se sont reconnus dans son incivilité, ses haines, son comportement extravagant, ses idées simplistes, ses positions manichéennes, ses théories du complot, son racisme et son exaltation de la grandeur des États-Unis.

Les partis populistes recrutent prioritairement parmi les individus manquant de bagage académique et de formation professionnelle, des atouts qui pourraient leur permettre d'évaluer pleinement les conséquences des options qu'ils assument. Les discours de ces partis entretiennent un langage de polémiques, de peu de mots et souvent grossier. Ils flattent des gens qui ont de la peine à symboliser, à reconnaître les aspects équivoques de la réalité, à faire face à des enjeux complexes et chargés de contradictions. Ces électeurs n'ont guère de patience à l'égard de questions économiques souvent complexes, ni le goût de la délibération politique. Emportés par leur rage à l'encontre d'élites dirigeantes défailantes, ils soutiennent des programmes qui vont à l'encontre de leurs propres intérêts : on le constate dans leur position sur la libéralisation des échanges, l'emploi, l'endettement et la monnaie. En abusant des procédures de délibérations démocratiques, ils minent paradoxalement la légitimité du projet national.

Rappelons le cas de Donald Trump

Stupides, alors ? Cette notion n'appartient pas au langage des sciences sociales. Si la sottise politique était seulement une affaire d'éducation, on le saurait... Le populisme mobilise des individus dont le jugement est brouillé par les émotions et dont les passions, parfois les failles intimes, obscurcissent les capacités cognitives. Ses recettes magiques séduisent, et cet état d'esprit contamine tous les milieux. En fait, les opinions politiques de l'intelligentsia ne sont pas infaillibles. En France, comme ailleurs en Europe, les fanatismes politiques, ceux du nationalisme, des fascismes, du stalinisme au maoïsme, en passant par le trotskisme et d'autres itinéraires bizarres, ont été soutenus par des gens dont le raffinement culturel était incontestable⁵. En outre, l'avis des experts, ceux sur lesquels s'appuient aujourd'hui les gouvernements européens et les institutions internationales pour légitimer des politiques sociales souvent néfastes, ne découlent pas toujours d'une rationalité démocratique incontestable.



On incrimine volontiers l'évolution des sociétés libérales, la dépossession des individus sous l'emprise du marché et de la « culture du narcissisme » dont il favorise l'épanouissement. Si tous n'en profitent pas, tant s'en faut, il est difficile d'être à l'abri des illusions engendrées par le consumérisme.

Ce n'est pas un hasard si Donald Trump, Silvio Berlusconi et Beppe Grillo ont joué un rôle important dans la télé-réalité et le monde du spectacle, un bouillon de culture de mythes et de formules magiques. Leur monde factice se présente comme réel, alors qu'il mobilise la sphère des fantasmagories individuelles et collectives. Il attise aussi toutes sortes de pulsions asociales, mais suscite également des frustrations face aux désirs hédonistes qu'il excite. L'hétérogénéité croissante des processus de socialisation, notamment liée à la complexité grandissante des structures familiales, le délitement des cadres institutionnels et normatifs traditionnels comme des solidarités civiques qu'ils soutenaient, ne sont vraisemblablement pas sans rapport avec la montée en puissance d'une incivilité qui favorise le populisme. Face à ces débordements, la protection de la démocratie, tout comme la lutte contre l'encanaillement des citoyens, passe par la défense des principes, des cadres et des équilibres institutionnels qui sont nécessaires à la protection de l'État de droit. Elle exige également la poursuite de politiques ayant pour finalité la justice sociale.

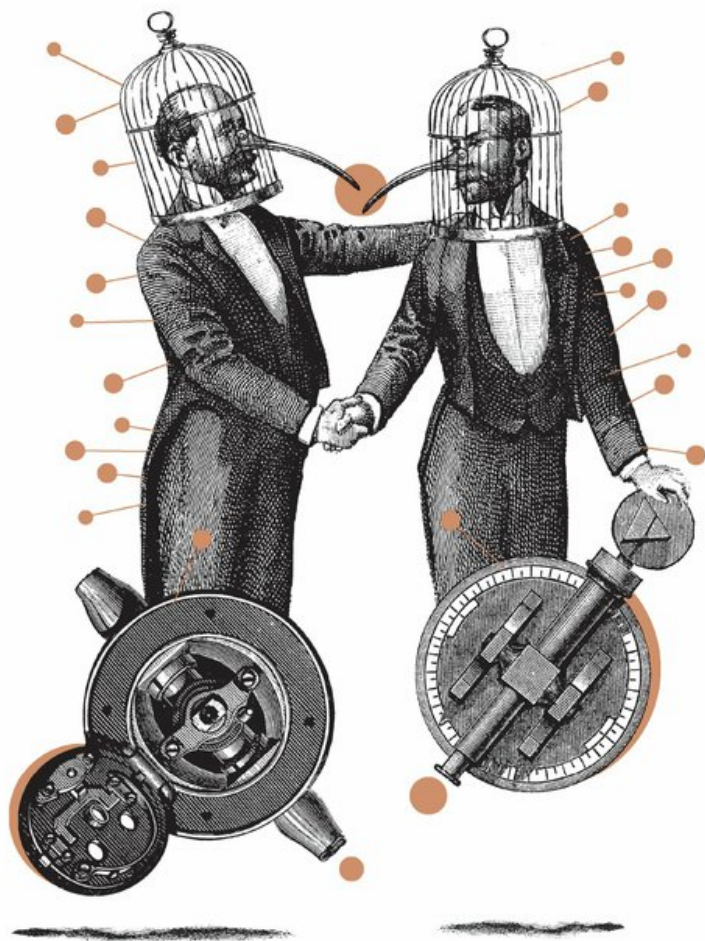


- 1 *The Myth of the State*, Yale UP, 1966, p. 3.
- 2 J.-P. Vernant, *Mythe & Société en Grèce ancienne*, La Découverte, p. 201.
- 3 P. de Senarclens, *Nations et nationalismes*, Sciences Humaines, 2018.
- 4 G. Devereux, « La psychanalyse appliquée à l'histoire de Sparte », in *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 20^e Année, N°1 (Jan.-Févr., 1965), p. 31-32.
- 5 F. Hourmant, *Le Désenchantement des clercs*, PUR, 1997 ; T. Wolton, *Histoire mondiale du communisme*, vol. 3 Les complices, Grasset, 2017.

Comment lutter contre les erreurs collectives ?

Claudie Bert

Journaliste scientifique spécialisée
en sciences humaines.



Dans un premier livre publié en 2002, Christian Morel, ancien cadre en ressources humaines devenu sociologue, donne plusieurs exemples de ce qu'il qualifie de « décisions absurdes » : deux pétroliers suivent des routes presque parallèles, mais l'un d'eux change de direction et vient barrer la route à l'autre, qui ne peut alors éviter de lui rentrer dedans ; ou encore, un avion s'apprête à atterrir quand le pilote, ayant l'impression que le train d'atterrissage n'est pas descendu, continue à tourner autour de la piste pour laisser le temps au personnel de préparer les passagers à un atterrissage difficile – et l'avion s'écrase au sol faute de carburant.

Trop de hiérarchie tue...

L'auteur recense par ailleurs les « métarègles », destinées à augmenter la fiabilité des décisions, qui se sont progressivement imposées, ou sont en passe de l'être, dans ces différents milieux à risques.

L'aspect le plus intéressant de ces métarègles, c'est qu'elles sont souvent contre-intuitives. Ainsi, nous avons tous une vision du commandant – ou du pilote – « seul maître à bord » ; et, si l'on nous demandait : « Et en cas de danger ? », nous répondrions sans doute spontanément : « *A fortiori* en cas de danger doit-il être obéi sans discussion ! » Eh bien non ! Le respect strict de la hiérarchie est un facteur de risque, comme l'établit le cas de la compagnie Korean Air. Celle-ci a été victime, au cours des années 1990, d'une série d'accidents meurtriers, que toutes les enquêtes ont attribués principalement à un facteur, l'excès de la hiérarchie dans le cockpit : le pilote avait écrasé de son mépris ses subordonnés ; ni le copilote ni le mécanicien n'avaient osé corriger une erreur du pilote, etc.

À l'aube des années 2000, le nouveau dirigeant de la compagnie tire la leçon de ces enquêtes, en imposant une série de pratiques totalement contraires aux pratiques antérieures ainsi qu'aux traditions culturelles du pays : la communication doit l'emporter sur la hiérarchie, la promotion se faire au mérite et non à l'ancienneté, tous reçoivent une formation aux facteurs humains, et l'on adopte le principe de la non-sanction des erreurs. Résultat : la compagnie figure aujourd'hui parmi les plus sûres au monde. Ce principe de non-sanction des erreurs, lui aussi, va à l'encontre de l'opinion commune. Dès que se produit un accident, un même cri s'élève de partout : « Qui est le coupable ? ». Or la Federal Aviation Administration, qui contrôle l'aviation aux États-Unis, tout comme la Korean Air et Air France, incite son personnel navigant à rapporter toute erreur en détail – et

anonymement. Divers systèmes de santé ont adopté la même disposition concernant les erreurs commises dans les hôpitaux. Celles-ci sont ainsi mieux connues, et plus aisément évitées.

L'unanimité ? Méfiance !

Une autre constatation qui heurte le sens commun concerne les décisions au sein d'un groupe. Si la décision est prise à l'unanimité, sûrement, c'est la bonne ? Eh bien non : dans les milieux à risque, l'expérience a appris à craindre les « faux consensus » : des membres du groupe se sont tus parce qu'ils craignaient de contredire leur chef, parce qu'ils se croyaient minoritaires, etc.

D'où l'adoption de procédures pour mettre à l'épreuve le prétendu consensus : l'obligation d'inviter chaque membre du groupe à exprimer son opinion personnelle, l'inclusion systématique d'un « avocat du diable » qui sera chargé de défendre l'opinion minoritaire... Les métarègles citées ci-dessus concernent tous les comportements humains. Il n'est donc pas étonnant de constater la tendance à créer des formations aux facteurs humains, en sus des enseignements techniques, dans la formation professionnelle des pilotes, des chirurgiens ou des guides de haute montagne : étude théorique et pratique des interactions au sein d'un groupe, facteurs qui influencent la prise de décision. Une étude récente, encore citée par Christian Morel, illustre l'intérêt d'une telle formation : dans les 74 centres de chirurgie dépendant de la Veterans Health Administration, aux États-Unis, qui avaient suivi cette formation, la mortalité chirurgicale a baissé de 18 % au cours des années suivantes, contre 7 % dans les 34 centres témoins qui ne l'avaient pas encore suivie.

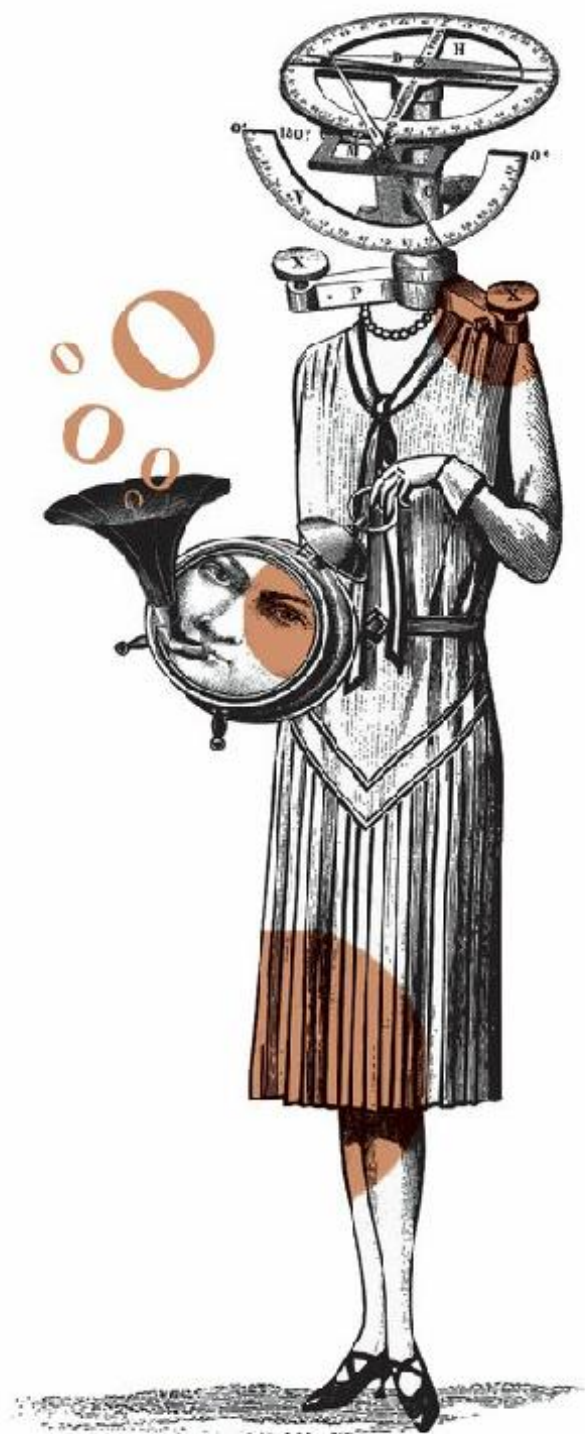
Parenthèse à l'intention des lecteurs qui, ne vivant pas dans un milieu à risque, ne se sentent pas concernés : voici un exemple tiré du quotidien, narré par l'auteur dans son premier livre. Un couple reçoit ses enfants mariés dans sa résidence du Texas. Il fait 40 °C à l'ombre. Tous sirotent une boisson fraîche sur la terrasse, quand le maître de maison s'écrie : « Et si on allait manger quelque chose à Abilene ? » (la ville « voisine » d'après les critères américains : 170 kilomètres aller-retour...). Tous acceptent. Quatre heures plus tard, ils reviennent s'effondrer sur leur terrasse, épuisés par la chaleur et déprimés par un mauvais déjeuner – et ils découvrent qu'aucun d'eux n'avait eu envie d'aller à Abilene, mais que chacun a cru que les trois autres le souhaitaient ! S'ils avaient appliqué la métarègle de méfiance à l'égard des consensus apparents...

Comment les éviter, Gallimard, 2012, et *Les Décisions absurdes III. L'enfer des règles, les pièges relationnels*, Gallimard, 2018.

Pourquoi nous consommons comme des cons

Rencontre avec Dan Ariely

Titulaire de la chaire d'économie
comportementale au MIT.



• *Comment définiriez-vous l'économie comportementale ?*

Avant de répondre à cette question, il faut expliquer ce qu'est « l'économie standard » par rapport à laquelle l'économie comportementale s'est définie. L'économie standard s'est construite autour de questions simples. Par exemple, comment les gens devraient se comporter en matière de choix de consommation ou d'investissement afin de maximiser au mieux leurs décisions. Cette approche a conduit à formuler une théorie de l'acteur rationnel, qu'il soit consommateur ou producteur, et à partir de là, elle en a déduit des conclusions politiques sur la façon dont doit être gérée l'économie : quelles sont les meilleures institutions et les meilleures décisions en matière d'allocation des ressources.

L'économie comportementale ne part pas de ce point de vue. Elle cherche à décrire comment les gens se comportent en situation réelle. Son but n'est pas de définir un idéal de rationalité, mais d'analyser comment les gens agissent effectivement. Pour cela, cette discipline a mis au point des expériences sur la façon dont ils arbitrent entre plusieurs choix quand ils sont confrontés à une décision économique.

Par exemple, partons d'une question simple : pourquoi y a-t-il des gens obèses ? La perspective de l'économie standard conduit à dire que les gens sont des consommateurs avertis, donc ils mangent ce qu'ils ont envie de manger, après avoir fait le calcul des avantages et des coûts. Et s'ils mangent trop et deviennent obèses, c'est par choix.

Pour l'économie comportementale, les gens deviennent obèses pour de tout autres raisons. Beaucoup souhaiteraient manger moins, mieux contrôler leur poids, mais quand ils sont devant leur assiette, ils ont du mal à résister. Beaucoup cherchent à maigrir mais craquent souvent. Ils sont soumis à des tentations qu'ils ont du mal à contrôler ; ils font de fausses évaluations sur leur engagement à venir, comme tenir un régime. Voilà donc la différence fondamentale entre l'économie standard et la politique économique.

• *Quels sont les principaux types d'influence étudiés par l'économie comportementale ?*

Les émotions jouent d'abord un rôle essentiel dans nos conduites d'achat. La plupart de nos actions sont guidées par l'émotion plutôt que la raison. Si vous vivez la désagréable expérience de vous trouver face à un tigre, votre première réaction sera de fuir et non de délibérer pour savoir quelle est la meilleure attitude à adopter. Dans la vie quotidienne, on procède la plupart du temps ainsi.

Une émotion comme la peur est bonne conseillère : elle nous pousse à fuir face au danger. Mais les émotions nous poussent à céder devant des stimuli qui nous sont présentés. La plupart des produits de consommation sont conçus pour susciter en nous des réactions émotionnelles : par exemple les Dunkin' Donuts (des gâteaux américains que l'on trouve dans toutes les boutiques d'alimentation) sont façonnés et présentés de façon à susciter l'envie des gourmands qui aiment le sucre et la crème. Les vitrines de magasins présentent des produits de sorte à les rendre les plus attractifs possibles et provoquer la tentation du consommateur. Voilà pourquoi, dans un supermarché, nous achetons souvent plus de choses que ce que nous avions prévu au départ : nos envies ont été stimulées par la présentation de produits attrayants, mis sous nos yeux et à portée de main.

Face à ces tentations, nous disposons bien sûr d'une capacité de *self-control*. Mais le *self-control* est lui-même limité car soumis à des mécanismes psychologiques bien

étudiés par l'économie comportementale.

Imaginez que l'on mette un amateur de chocolat devant cette alternative : préférez-vous que l'on vous offre une demi-boîte de chocolats maintenant ou une boîte complète la semaine prochaine ? Dans la mesure où il s'agit d'un cadeau sans contrepartie, la personne a intérêt à attendre la semaine prochaine. En fait, la plupart du temps, attirée par les chocolats, elle préférera sacrifier son intérêt à long terme au profit de son envie immédiate.

Nous sommes ainsi soumis en permanence à des dilemmes de cette nature dans la vie quotidienne. Prenez l'étudiant qui délaisse ses révisions pour aller au cinéma car tenté par un film : son choix entre rester pour travailler ou céder à sa tentation est déséquilibré. S'il choisit de rester à la maison, le coût est immédiat et le bénéfice escompté (meilleure chance de réussite de ses examens) hypothétique et à long terme. À l'inverse, en allant au cinéma, le bénéfice est immédiat et le coût de sa décision repoussé dans un avenir lointain.

Voilà pourquoi nous faisons souvent des choix immédiats qui vont à l'inverse de ce que nous voudrions faire sur le long terme. Les procrastinateurs, qui remettent toujours à plus tard ce qu'ils devraient faire tout de suite, connaissent bien ce problème.

•Est-ce qu'il y a un moyen pour dominer ses émotions et mieux maîtriser sa consommation ?

Il n'y a pas une solution unique et simple pour aider les gens à « contrôler » leur consommation. Mais on peut tout d'abord trouver des astuces personnelles pour faire de meilleurs choix. Il y a quelques années, j'ai contracté une très grave maladie qui mettait en péril ma vie. Les médecins m'ont donné un traitement, très dur à supporter : les médicaments me donnaient des nausées insupportables pendant des heures. Beaucoup de malades préféraient sauter certaines prises ou même abandonner le traitement malgré le danger. Alors j'ai inventé un truc pour m'aider à surmonter l'épreuve. À chaque fois que je devais faire ma terrible injection, je m'autorisais à voir un film en vidéo (ce que j'adore). De la sorte, non seulement le malaise était moins violent à supporter, mais surtout j'avais associé mentalement le médicament à une récompense plutôt qu'à une souffrance. Quand je savais que j'allais devoir prendre le médicament, au lieu des douleurs pénibles, je pensais à ma récompense. Et cela a marché ! Quand j'ai eu terminé mon traitement, le médecin a été surpris : j'étais le seul de ses patients à être allé au bout du traitement.

Voilà une façon de ruser avec soi et ses propres faiblesses. Quand on cherche à contrôler ses comportements de consommation, il peut être utile de s'inventer des techniques de ce genre. Mais on peut aussi avoir recours à des technologies qui incitent les consommateurs à contrôler leur consommation. Ainsi il a été montré que les Américains baissent significativement leur consommation d'électricité dans leur maison si la compagnie d'électricité leur fournit une petite boule lumineuse d'ambiance qui passe au rouge quand trop d'appareils électriques sont en marche et que la consommation dépasse un certain seuil.

Enfin, il existe également des mesures politiques d'incitation qui encouragent ou dissuadent les consommateurs ou les producteurs à consommer ou fabriquer certains produits plutôt que d'autres, à pénaliser les produits polluants, à favoriser les produits éthiquement responsables, à inciter à l'épargne ou à limiter l'endettement des ménages. Choix personnels contrôlés et incitations publiques, voilà les moyens que cherche à promouvoir l'économie comportementale à partir de l'observation des comportements de consommation.

Les paradoxes de l'abondance

Voici une expérience de marketing étonnante. Sur un étalage, on présente aux consommateurs six sortes de confiture. Le soir venu, on compte le nombre de pots vendus. Le lendemain, on étale cette fois vingt-quatre sortes de confitures. On compare ensuite les chiffres de ventes et... surprise, les ventes sont supérieures avec six sortes de confitures plutôt que vingt-quatre ! Moralité : l'abondance de choix freine l'acte d'achat !

L'expérience a été menée avec tous les contrôles d'usage par Sheena Lyengar, professeure à l'université de Columbia, auteure de *The Art of Choosing* (Twelve, 2010). Le livre met en avant un paradoxe de notre société de consommation : le malaise provoqué par l'abondance des choix.

Devant trop de possibilités, le consommateur est comme paralysé. C'est une expérience que chacun a pu ressentir. À l'époque de la télévision publique, quand il n'y avait que trois chaînes disponibles, le téléspectateur avait tôt fait de fixer son programme. Aujourd'hui, télécommande en main, il peut zapper pendant quinze minutes devant les centaines de chaînes qui lui sont proposées. La trop grande diversité de l'offre renforce l'indécision et provoque même une certaine insatisfaction : celle de ne pas trouver le programme idéal.

Trop de choix nuit au choix

On dit souvent que trop d'information tue l'information. Les usagers d'Internet savent aussi que l'immensité des ressources disponibles sur le Web désoriente parfois l'explorateur à la recherche d'une information simple et claire. Plus on approfondit une question, plus de nouvelles pistes s'ouvrent ; les notions que l'on croyait comprendre deviennent plus complexes, les données s'accumulent et l'on court le risque de se faire engloutir sous l'avalanche des faits. C'est le paradoxe de la société d'abondance.

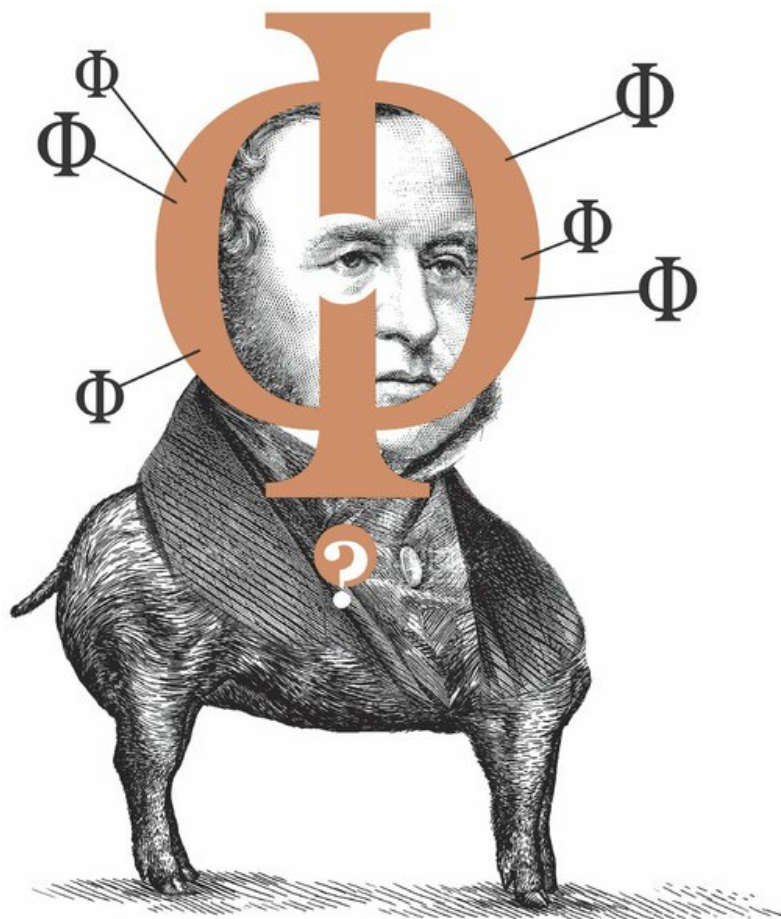
Autrefois, la nourriture était un bien rare et beaucoup de gens souffraient de la faim. Aujourd'hui, nous devons apprendre à nous restreindre devant l'abondance et les multiples tentations alimentaires qui s'offrent à nous. Il en va de même de l'information : des millions de sites à portée de clics, des centaines de chaînes de télévision à portée de « zappette », des milliers de livres présents dans les bibliothèques et librairies.

Dans le domaine du marketing, l'abondance nuitrait aussi à la décision. Dans *Le Paradoxe du choix. Comment la culture de l'abondance éloigne du bonheur* (Michel Lafon, 2006), le sociologue Barry Schwartz avait déjà repéré le phénomène de surcharge mentale. Dans des sociétés d'abondance – de nourriture, d'information, de divertissement –, notre problème n'est pas de trouver des ressources, mais d'en éliminer.

L'humain : l'espèce animale qui ose tout

Laurent Bègue

Membre de l'Institut universitaire de France
et directeur de la Maison des Sciences
de l'Homme - Alpes.



« Les vaches qu'on aime, on les mange quand même »
Alain Souchon, « Sans queue ni tête » (1993).

Salves de canons royales dans l'avant-cour bondée du château de Versailles. Il est exactement 13 heures, et ce 19 septembre 1783, face à Louis XVI et sa famille, un canard, un coq et un mouton entrent placidement dans l'histoire de l'aérospatiale. Ayant pris ses quartiers dans le panier d'osier attaché au ballon à air chaud des frères Montgolfier, l'équipée s'élève bientôt à 600 mètres de hauteur, puis parcourt plusieurs kilomètres, sous les vivats du public stupéfait. Malgré l'infortune d'une déchirure du ballon qui abrègera leur vol historique, les trois héros à l'étoffe de laine et de plume atterrissent dans le bois de Vaucresson. Ils seront royalement récompensés par le dauphin, qui leur ouvrira les portes de sa ménagerie. Quelques semaines seulement après l'exploit de nos involontaires aéronautes, des humains prendront les airs à leur tour, à moindres risques.

Depuis cette date, des animaux aquatiques ou terrestres (cailles, méduses, chats, chiens, singes, salamandres...) ont été propulsés par dizaines vers la stratosphère, sans avoir eu toujours la bonne étoile de leurs trois ancêtres. Au début du ^{xxi}e siècle encore, pour mener des expériences scientifiques, mais aussi pour assurer sa production industrielle ou satisfaire son alimentation, l'humanité décime d'innombrables animaux. Dans le monde, près de 100 millions d'entre eux sont utilisés annuellement dans des laboratoires¹, 70 milliards d'oiseaux et mammifères sont abattus pour l'alimentation, et mille milliards de poissons sont pêchés. Pour rendre possible un tel productivisme, non seulement avons-nous conçu des protocoles scientifiques et zootechniques sophistiqués, mais nous avons également mis en place des mécanismes psychologiques nous permettant d'ignorer ou de légitimer les dommages qui résultent de cette exploitation.

Si les nuisances infligées par l'Homo sapiens aux autres espèces n'avaient pas aussi des conséquences très défavorables pour l'existence humaine elle-même, l'on pourrait ne parler que d'insensibilité ou de cruauté, et non de ce que le titre facétieux de ce livre désigne. Hélas, par son exploitation généralisée des animaux, l'humanité prend le risque de poursuivre son voyage comme la montgolfière endommagée : dans des conditions périlleuses. Certains auteurs publient aujourd'hui des ouvrages destinés au grand public aux titres

stridents sur les ravages écologiques et la barbarie des fermes industrielles (*Farmageddon*), ou dénoncent la pêche intensive (*Aquacalyptse*), mais en dépit de ces alertes, nous dormons sur nos deux oreilles. Car l'espèce à laquelle nous appartenons dispose du dangereux privilège d'être dotée des ressorts psychologiques qui permettent à sa spectaculaire sottise de prospérer dans un rapport insensé avec les autres animaux.

Henri IV, le roi de « la poule au pot tous les dimanches », s'était doté d'un ministre des finances fameux, Sully, qui aimait à proclamer que « pâturage et labourage sont les deux mamelles de la France ». En écho à cette image champêtre, on proposera ici que les mamelles de la sottise humaine dans son rapport aux animaux sont triples : incohérence, ignorance, et rationalisation.

La mamelle de l'incohérence logique

Dans son livre carnassier, *L'Imposture intellectuelle des carnivores*², Thomas Lepeltier nous fait part de sa perplexité faussement candide face à nos incohérences : « Si vous vous amusez à broyer des chatons dans un mixeur, à castrer un chien sans anesthésie, à enfermer un cheval toute sa vie dans un enclos minuscule où la lumière du jour ne pénètre pas, vous serez poursuivi par la justice pour mauvais traitement envers un animal. Vous risquez deux ans de prison. Pourquoi les pouvoirs publics approuvent-ils que l'on broie vivants des poussins mâles, que l'on enferme toute leur vie des poules dans des cages minuscules et que chaque année, l'on tranche la gorge à des millions de lapins, agneaux, cochons (...) » Le droit hérite de cette incohérence et la pérennise, puisqu'il considère que « les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité » tout en précisant que « sous réserve des lois qui les protègent, les animaux sont soumis au régime des biens » (Article 515-15 du Code civil). Prenons le cas du lapin : il représente aujourd'hui l'un des animaux de compagnie les plus fréquents en France, mais aussi le mammifère le plus consommé. Si l'on ne s'acquitte pas de nos obligations envers lui en négligeant de le nourrir, de le soigner et de lui garantir des conditions d'existence conformes à ses besoins, on risque fort d'être hors-la-loi puisque « le fait, publiquement ou non, d'exercer des sévices graves, ou de nature sexuelle, ou de commettre un acte de cruauté envers un animal domestique, ou apprivoisé, ou tenu en captivité, est puni de deux ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende » (Article 521-1 du Code pénal). Et pourtant, la loi autorise l'élevage des lapins en batterie dans des conditions de confinement inqualifiables.

Derrière cette incohérence se cache toutefois une rationalité d'un autre ordre. En effet, la valeur de l'animal est indexée sur l'utilisation instrumentale ou affective qui en est faite, ou sur les représentations

justificatrices que les humains entretiennent concernant l'espèce concernée. C'est d'ailleurs aussi le cas chez les défenseurs des animaux : selon les observations d'un vétérinaire, les activistes qui luttent contre l'expérimentation animale agissent davantage contre des laboratoires ou des chercheurs qui utilisent des primates ou des chiens que des souris ou des rats. Près des deux tiers des personnes qui considèrent que l'une des priorités des mouvements de lutte pour les animaux réside dans l'abolition de l'utilisation vestimentaire de leur peau, admettent porter des vêtements ou des chaussures en cuir. Cet anthropocentrisme, qui organise la valeur animale en fonction des intérêts humains, est la clé de la hiérarchie que nous opérons entre les animaux.

La mamelle de l'ignorance

Pour toute personne qui utilise les animaux, l'ignorance est le plus caressant des réconforts. Récemment, le circassien André-Joseph Bouglione, s'étant résolu à exclure désormais les animaux de ses spectacles, confessait que « le léger balancement que font les éléphants quand ils sont à l'arrêt, pour moi, cela voulait dire qu'ils étaient détendus. (...) Ce que je croyais être un signe de détente était en fait un trouble lié à l'enfermement³. » La méconnaissance des capacités cognitives, perceptives et sensorielles des animaux aura autorisé leur sujétion pendant des siècles, comme l'exprimait Descartes, peut-être pour justifier les vivisections qu'en scientifique il a lui-même pratiquées, dans ses écrits sur les animaux-machine du *Discours de la Méthode*. « Ça crie, mais ça ne sent pas », jurait quant à lui Malebranche en battant son chien. Mais ne raillons pas nos vieux philosophes, car l'ânerie n'a pas d'époque. En juin 2017, le *Washington Post* publiait une enquête réalisée en ligne auprès d'un échantillon représentatif d'Américains : 7 % des répondants (plus de 16 millions de personnes) affirmaient que le lait au cacao provenait de vaches marron. De mal en pis, une enquête du département américain de l'agriculture révélait qu'un adulte sur cinq ignorait de quel animal était issue la viande des burgers. Deux chercheurs de l'université Davis en Californie, Alexander Hess et Cary Trexler, ont interrogé des enfants de 11-12 ans et constaté que 40 % ne savaient pas que la viande des burgers provenait des vaches, et 30 % que le fromage était fabriqué avec du lait. L'ignorance alimentaire brille également de ce côté de l'Atlantique : une enquête française sur les 8-12 ans indiquait que 40 % ne savaient pas d'où viennent des produits comme le jambon, et deux tiers ne pouvaient se prononcer sur l'origine du steak. En outre, une proportion élevée d'enfants déclarait que le poisson était dépourvu d'arêtes. Quelle serait la proportion des têtes blondes qui estiment que les glandes mammaires des vaches secrètent

spontanément du lait sans veau à allaiter ? Les parcs sont ouverts.

L'ignorance multiséculaire des humains concernant la cognition animale a favorisé des rapports de domination que les progrès de l'éthologie cognitive et des neurosciences ne permettent encore que de corriger difficilement. Pourtant, les experts considèrent aujourd'hui que « les animaux non humains possèdent les substrats neuroanatomiques, neurochimiques et neurophysiologiques des états conscients, ainsi que la capacité de se livrer à des comportements intentionnels » (déclaration de Cambridge, 2012), et l'on ne manque pas d'ouvrages permettant de démontrer que les animaux ne sont pas si bêtes^{4, 5}. Mais la simple diffusion de connaissances est bien insuffisante pour soigner les extravagances de la raison. D'autant plus que les consortiums humains dont la profession est d'élever des animaux et de vendre leur production s'ingénient à propager une iconographie agreste et idyllique de vaches souriantes et de poules impatientes de passer à table. Comme l'observe la philosophe Florence Burgat⁶, l'effacement de l'animal et la désincarnation de la viande participent à une minutieuse euphémisation des réalités de l'élevage et de l'abattage qui transparaissent dans les consignes de l'industrie. Le philosophe Martin Gibert⁷ indique qu'en 2013, le magazine *Paysan breton hebdo* informait pertinemment les éleveurs : « Il faut "déanimaliser" le produit, c'est-à-dire casser le lien affectif qu'il peut y avoir avec l'animal en mettant bien en avant le produit fini ». Dans la même optique dissimulatrice, une revue des professionnels de la viande citée par Scott Plous, de l'université Wesleyand, rappelait que « faire savoir à un consommateur que la côte d'agneau qu'il vient d'acheter est une partie de l'anatomie de l'une de ces mignonnes petites créatures que l'on voit gambader dans les champs au printemps est probablement la manière la plus sûre de le transformer en végétarien. »



Une autre forme d'ignorance mérite également d'être mentionnée. Elle concerne la minimisation systématique par les consommateurs de la quantité de viande qu'ils ingèrent. Par exemple, les résultats de plusieurs enquêtes indiquent qu'entre 60 % et 90 % des personnes qui se définissent comme végétariennes ont néanmoins consommé de la viande dans les jours précédant l'enquête. La majorité des études sur le végétarisme révèlent que pas moins des deux tiers des personnes qui se disent végétariennes consomment occasionnellement du poulet et 80 % du poisson ! Enfin, il suffit que l'on informe des participants qu'ils vont visionner un reportage sur la souffrance animale pour qu'ils minorent inconsciemment la quantité de viande qu'ils rapportent consommer. Parfois, afin de diminuer la souffrance animale, certains consommateurs arrêtent d'acheter des barquettes de viande rouge... mais augmentent leur consommation de volaille, ce qui amplifie le nombre d'animaux consommés et donc d'animaux ayant vraisemblablement souffert (pour obtenir l'équivalent de la viande fournie par une seule vache, il faut disposer de 221 poulets).

Pour ceux ayant finalement opté pour une alimentation sans viande, cela ne s'arrête pas là ! Bien que les saucisses dites « sans viande » ne soient pas jugées moins bonnes que les saucisses contenant de la chair animale, les personnes dont les réponses à un questionnaire permettent de diagnostiquer qu'elles valorisent le pouvoir, et à qui l'on fait consommer une saucisse végétarienne, la trouvent plus goûteuse si on leur fait croire qu'elle contient de la viande. Une autre étude indique que des personnes auxquelles on fait déguster une barre

nutritive la trouvent moins savoureuse si on les incite à croire qu'elle contient du soja !

La mamelle de la rationalisation

S'ajoute à l'ignorance ordinaire ce que l'on pourrait appeler une ignorance motivée. Pour conjurer le désagrément d'une prise de conscience de l'incohérence entre des comportements de consommation et des représentations relatives aux animaux consommés (qui justifieraient de s'en abstenir), une solution commode consiste à modifier ces représentations, comme le suggère la théorie de la dissonance cognitive. Par exemple, une enquête a montré que les capacités mentales attribuées à une série d'animaux étaient tout simplement corrélées à leur comestibilité : les vaches ou les cochons étaient perçus comme dotés d'une vie mentale plus limitée que les chats, les lions ou les antilopes. Dans une autre étude, des participants devaient jauger les capacités mentales d'un mouton après avoir été informés que l'ovin allait changer de pré, ou au contraire qu'il serait au menu d'un repas à venir. Dans ce dernier cas, ses capacités mentales étaient minorées. Dans une troisième étude (dans laquelle il saute aux yeux que les humains pensent avec leurs papilles), on présentait brièvement à des participants un mammifère que l'on rencontre en Nouvelle Guinée, le kangourou arboricole de Bennett. Puis, on introduisait diverses informations. Par exemple, il était indiqué que la viande de l'animal était consommée par les habitants de Nouvelle-Guinée, ou au contraire, aucune référence à sa consommation n'était mentionnée. Les participants indiquaient ensuite dans quelle mesure ils estimaient que ce type de kangourou souffrait s'il était blessé, et s'il méritait d'être traité selon des critères moraux. Les résultats ont indiqué que la simple affectation de cet animal dans la catégorie de viande consommable suffisait à modifier les capacités sensorielles qui lui étaient imputées. Ces capacités perçues déterminaient à leur tour les préoccupations morales entretenues par les participants à l'égard de l'animal.

On pourrait décliner à l'envi d'autres tours de magie intellectuels qui permettent de justifier la consommation de viande comme les justifications finalistes (« Les plantes existent pour le bien des animaux, et les bêtes sauvages pour le bien de l'homme » (Aristote⁸)), la coupure empathique (« Nous voyons (...) que la mort est douloureuse pour les animaux. Mais cela, l'homme le méprise dans la bête » (Saint Augustin)), la mythologie euphémisante du consentement animal (qui nous offrirait sa viande en échange de nos "bons" soins), le déni de la souffrance animale (« les animaux souffrent moins lorsqu'ils sont égorgés conscients que lorsqu'ils sont égorgés étourdis »), l'invocation de buts supérieurs (comme « nourrir

l'humanité » ou l'« argument de l'enfant cancéreux » pour défendre la recherche), voire de survie (« si l'Homme est condamné au végétarisme, il ne survivra pas »), l'invocation d'une aporie alimentaire (argument du « cri de la carotte »), la diabolisation du végétarisme (suspicion de misanthropie, assimilation du végétarisme au nazisme)... etc.

Les humains ont tout osé avec les animaux. C'est même à cela qu'on les reconnaît, ajouterait Michel Audiard. Mais nulle fatalité. L'un des membres de notre espèce, loin d'être sot, philosophe de son état, prétendait récemment : « Si je pense, je deviens végétarien ». Cet aveu de Michel Onfray n'est pas démenti par la science : ceux qui consomment des légumineuses n'ont pas un pois chiche dans la tête. Mieux : selon une publication du *British Medical Journal*, les enfants dont le quotient intellectuel est supérieur à la moyenne à l'âge de dix ans opéreraient plus fréquemment à l'âge adulte pour un régime sans viande, et ce indépendamment de leur classe sociale, de leur niveau d'éducation et de leurs revenus. L'intelligence émotionnelle semble également ne pas faire défaut chez les personnes qui s'abstiennent de planter leur fourchette dans les autres animaux, bien au contraire si l'on en croit certaines recherches. En conclusion, si pour d'aucuns la viande aura contribué au développement du cerveau chez nos ancêtres, il se pourrait bien qu'elle ait désormais changé de camp.

Dans la nacelle suspendue dans l'espace, que l'on appelle Terre, quelque chose ne tourne pas rond avec les autres animaux. La connaissance croissante de notre part commune, le poids des risques sanitaires et le présage d'un krach écologique sont autant d'appels à être un tantinet plus malins.

1 A. Jouglà, *Profession : Animal de laboratoire*, Autrement, 2015.

2 Max Milo, 2017.

3 A.J. Bouglione, *Contre l'exploitation animale*, Tchou, 2018.

4 M. Bekoff, *Les Émotions des animaux*, Payot, 2009.

5 Y. Christen, *L'animal est-il une personne ?*, Flammarion, 2009.

6 F. Burgat, *L'Animal dans les pratiques de consommation*, Puf, 1998.

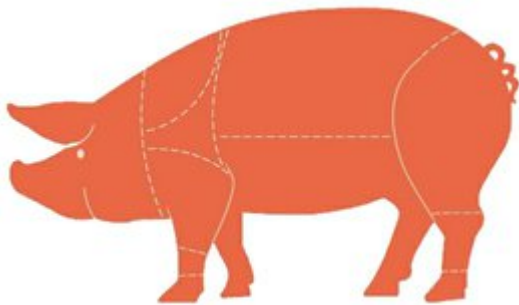
7 M. Gibert, *Voir son steak comme un animal mort*, Lux, 2015.

8 R. Larue, *Le Végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débats*, Puf, 2015.

Plus de viande que de raison

En France, 99 % des lapins, 95 % des cochons, 82 % des poulets de chair et 70 % des poules pondeuses sont élevés de manière industrielle. Dans de nombreux cas, les conditions de vie et d'abattage sont inacceptables (par exemple, selon l'œuvre d'assistance aux bêtes d'abattoirs (OABA), plus de la moitié des animaux sont encore conscients lorsqu'ils sont saignés). Cependant, sans même parler du broyage des poussins, du gavage des oies, des mutilations systématiques des porcelets et des vaches, les raisons de mettre en cause l'élevage intensif ne font pas défaut. Sur un versant sanitaire, l'implication de la viande dans les maladies cardiovasculaires et l'obésité est établie, et son statut de « cancérigène probable pour l'homme » (et de cancérigène avéré pour la viande transformée) est certifié par l'Organisation mondiale de la santé. Dans une publication des comptes rendus de l'académie nationale des sciences (PNAS), des chercheurs de l'université d'Oxford ont calculé que si l'humanité optait pour une alimentation à base de végétaux, le taux de mortalité chuterait dans une fourchette comprise entre 6 % et 10 %.

Autre irrationalité, la production de viande est une source de gaspillage des ressources à grande échelle : pour produire un seul kilo de bœuf, 25 kg de végétaux sont nécessaires (4,4 kg pour le poulet et 9,4 kg pour le porc). La FAO (Organisation pour l'alimentation et l'agriculture, des Nations Unies) estime quant à elle qu'il faut de 4 à 11 calories végétales pour produire une seule calorie de viande. Cette utilisation non durable des ressources agricoles au service de la viande, véritable « usine à protéines à l'envers », a été récemment mise en lumière dans une autre publication des comptes rendus de l'académie nationale des sciences (PNAS). Celle-ci démontre qu'une substitution des végétaux servant à produire le bœuf, le porc, les produits laitiers, les volailles et les œufs par une production végétale destinée aux humains permettrait de dégager de deux à 20 fois plus de protéines par hectare. En se fondant sur les seules données agricoles américaines, les auteurs estiment qu'il serait possible de nourrir 350 millions de personnes supplémentaires.



Par ailleurs, l'élevage pèse lourdement sur l'environnement : il représente une cause principale de déforestation, contribue plus que toute autre activité humaine à l'émission de gaz à effet de serre (14,5 % des émissions totales, contre 13 % pour le transport, selon la FAO). Selon David Robinson, auteur du livre *Meatonomics*, « produire des protéines animales nécessite cent fois plus d'eau, onze fois plus d'énergie fossile et cinq fois plus de terre » (voir aussi F. Nicolino, *Bidoche. L'industrie de la viande menace le monde*, Les liens qui libèrent, 2009.) Enfin, l'élevage

concentrationnaire est considéré comme un facteur pouvant favoriser le développement et la transmission d'épidémies, et dans certains pays, il fragilise la sécurité sanitaire de la population qui, en consommant des animaux dont l'alimentation contient des médicaments pour prévenir les infections favorisées par le confinement de l'élevage intensif, contribue notamment à l'effondrement de l'efficacité des antibiotiques.

L.B.

Que faire contre les connards

Emmanuelle Piquet

Psychopraticienne,
fondatrice des centres Chagrin Scolaire.



« Connard » est un terme qu'il convient de définir avant toute chose, car on ne saurait résister à un ennemi inqualifiable.

On sent bien dans l'apostrophe « espèce de connard ! » la colère épidermique que ce substantif génère, contrairement à son cousin présent dans « espèce de con ! » qui sonne plus affectueusement, même s'il s'inscrit aussi dans le registre de l'insulte. Il en va de même pour « connasse » et « conne » : en dehors d'épisodes dépressifs très mélancoliques, on se traitera par exemple plus volontiers de gros-se con-ne devant sa glace que de gros-se connard ou connasse¹.

Car le connard suscite très fréquemment une haine immédiate et violente. C'est qu'il a ceci de spécifique de se croire au-dessus des règles, des codes et des autres. Souvent à tort, objectivement. Mais l'espèce de violence qui est la sienne lorsqu'il proclame (explicitement ou implicitement) son immense sentiment de supériorité à la face du monde crée chez ses interlocuteurs soit une rage véhémente et incontrôlée, soit une hébétude paralysée. Dans les deux cas, le connard est conforté : car connard il reste, tandis que sa victime s'étouffe à moitié à vouloir l'incendier sans y parvenir ; mais connard il demeure aussi, si celle-ci observe un mutisme terrifié. Devant plus connard que lui, il s'efface hypocritement, mais continuera néanmoins ses agissements avec ceux qu'ils considèrent comme plus faibles. Il a donc toutes les raisons du monde de continuer à rester un connard. Dans la mesure où il est en effet souvent le vainqueur, nous ne pouvons pas compter sur le fait qu'il s'arrête de lui-même.

C'est donc bien à ceux qui souffrent de sa connarderie qu'il revient de faire le travail.

Car malheureusement, les agissements du connard peuvent laisser des traces indélébiles dans la psyché de certains moins connards qu'eux, surtout si ces derniers ne parviennent pas à modifier les interactions qu'ils subissent. Mais s'ils y parviennent, et c'est la bonne nouvelle, le connard peut brutalement arrêter de se comporter comme tel, s'il n'y trouve plus d'avantages : c'est-à-dire si les conséquences, notamment sur sa popularité, son pouvoir ou son sentiment de toute-puissance deviennent négatives, alors même qu'auparavant, elles étaient plus que positives.

**Le connard suscite très
fréquemment une haine
immédiate et violente**

Prenons quelques exemples dans le monde pré-adulte, puisqu'il est primordial d'arrêter les connards dès leur plus jeune âge.

Le connard brutal

Populaire par la crainte qu'il suscite chez ses pairs, et toujours plus avide, donc, de ce pouvoir grisant, le connard à l'école, au collège ou au lycée n'hésite pas à se choisir un bouc émissaire apeuré par sa violence et la position haute qu'il arbore en toutes circonstances. Dans une spirale amplificatrice assez vertigineuse et cruelle, le connard pourra ainsi se moquer de sa victime (injure d'ailleurs particulièrement aimée par lui² tant elle souligne parfaitement bien l'interaction qu'il entend maintenir avec l'interlocuteur ainsi qualifié), puis l'insulter, puis la bousculer, puis les trois en même temps, avant, pourquoi pas, de la pousser au suicide. Et ce, toujours en public (réel ou digital) pour être certain de bien asseoir cette fameuse popularité, assise sur la terreur.

Sa connarderie sera exacerbée par le peu de conséquences négatives qu'il percevra de la part de son malheureux interlocuteur. De même que le sentiment de puissance qu'il en retirera devant ses pairs, confondant admiration et crainte, ou considérant que l'une ne va pas sans l'autre.

Ainsi Mohamed, 8 ans, est en CE2 et adore le foot. Il a une bande de copains dans sa classe, mais il est très fréquemment embêté par un grand CM2, Égard (le connard), qui est très costaud et qui adore faire des croche-pattes pendant les matchs de foot, à tous les enfants de CE2 jouant au football et surtout à Mohamed, qui est (selon ses propres dires) le moins costaud des CE2 et peut-être même des CE1.

Égard a une technique éprouvée : il se place derrière Mohamed sans que ce dernier l'entende approcher, le prend sous les aisselles et, par un jeu de jambes assez complexe, le fait tomber rudement sur le sol de la cour de récréation où se déroulent les matchs. Mohamed indique qu'il est victime de ces chutes approximativement trois fois par interclasse, soit plus de dix fois par jour et qu'il n'en peut plus, mais qu'il ne voit pas vraiment comment faire pour qu'Égard arrête. Il n'a pas envie non plus de renoncer au foot, sa grande passion, pour éviter ces chutes douloureuses.

Lorsqu'il lui est demandé ce qu'il fait ou dit au moment où il se retrouve par terre, il répond qu'il ne fait ni ne dit rien. Qu'il se relève et qu'il continue à jouer comme si de rien n'était. Tout en sachant que son calvaire va recommencer quelques minutes ou quelques heures plus tard. Mohamed explique qu'il n'en a pas parlé au maître parce qu'il a peur qu'Égard lui fasse encore plus mal. Il n'en a pas parlé à ses parents pour la même raison : s'il le fait, pense-t-il, ils vont immédiatement en informer le maître. Il espère simplement qu'Égard

ne redoublera pas son CM2 (il a été ravi d'apprendre que le législateur l'interdisait dorénavant) et que, lorsque Mohamed sera assez grand pour aller au collège, son bourreau aura changé de passe-temps ou de cible.

Mais, malgré le foot, les récréations sont bien longues pour le jeune Mohamed et il nous demande si nous n'aurions pas l'une ou l'autre stratégie possible à lui proposer pour dissuader le « croche-patteur » de se comporter ainsi avec lui. On lui conseille de modifier son attitude de la façon suivante : une fois ses amis footballeurs de CE2 informés au préalable, il doit, au moment où Égard le fait tomber, rester quelques secondes à terre, le temps de chanter assez fort, selon un rythme scandé sur le mode du rap : « Égard le courageux, qui s'attaque aux CE2 ! » Puis, en tapant dans ses mains, inviter ses amis à reprendre avec lui le refrain terrassant.

Ainsi fut fait. Égard rougit devant la dizaine d'enfants qui reprit la comptine à son compte et il ne joua pas au foot ce jour-là. Et ne s'attaqua plus à Mohamed.

La connasse raciste

Le papa d'Hikima, 7 ans, est atterré. C'est bientôt Carnaval et il a commencé à parler avec Hikima du déguisement de princesse ghanéenne qu'elle pourrait mettre à cette occasion. Sa tante, qui est couturière, a commencé à confectionner la tenue qui, selon les dires de son papa, est vraiment magnifique. « Ce serait vraiment bien pour nous de la voir porter cette tenue. Nous voulons vraiment que nos enfants soient fiers d'être ghanéens », me dit ce papa.

Or, il y a dix jours, la petite fille a annoncé qu'elle ne voulait pas ce déguisement-là, plutôt une tenue de pirate, mais pas de princesse ghanéenne. Qu'elle ne l'aimait pas, finalement. Qu'elle le trouvait moche. Son papa a insisté, doucement d'abord, en lui demandant ses raisons, ou s'il y a des choses qu'elle veut modifier sur la tenue pour qu'elle lui plaise plus. Mais Hikima reste mutique sur les raisons de son changement d'avis et pleure quand ses parents insistent.

Alors, il lui dit qu'elle n'a pas le choix, parce que sa tante a passé du temps à confectionner la magnifique robe et que ce n'est vraiment pas gentil pour elle. Mais Hikima refuse et pleure derechef. Le papa parle de caprice, d'ingratitude et reste inflexible : Hikima ira avec sa robe de princesse ghanéenne au carnaval de l'école, par respect pour le travail de sa tante et par respect pour ses origines, aussi. Plus la date du carnaval approche, plus Hikima se pétrifie, et plus son papa est en colère.

Un soir, quelques jours avant la journée déguisée, la maman d'Hikima apprend à son mari que leur fille lui a parlé. Il paraît qu'à l'école une des élèves de sa classe, Grace (la connasse), va

régulièrement toucher les avant-bras d'Hikima, puis renifle ses doigts en disant : « C'est bien ce qu'on pensait, tu te mets du caca partout, tous les matins ? Vous êtes dégueulasses, vous, les Noirs. » Et tous les copains qui l'entourent prennent un air dégoûté et s'éloignent d'elle comme si elle était un tas d'ordures.

Hikima fait comme si elle n'entendait pas, mais elle a dit à sa maman que ce n'était pas une bonne idée d'être noir, qu'elle, ce qu'elle voudrait, c'est avoir la peau beige, et que si elle met sa robe ghanéenne pour Carnaval, tout le monde va encore plus se moquer d'elle et ça, ça lui fait trop de peine. Elle dit aussi qu'elle n'en avait pas parlé à la maison parce qu'elle savait que ça allait faire énormément de peine à ses parents, surtout à son papa.

Le papa d'Hikima me dit :

– Vous prétendez qu'en parler à la maîtresse ne servira à rien. Mais moi, j'ai vraiment envie d'aller la voir et de lui demander d'envoyer un courrier à tous les parents d'élèves pour leur expliquer ce qui se passe et leur dire de sermonner, voire de sanctionner leurs enfants. C'est vraiment inadmissible, des propos pareils.

– En effet, Monsieur, c'est inadmissible et cela doit s'arrêter. Pour ce faire, soit, en effet, nous comptons sur la bonne volonté des parents et des enfants en espérant que votre courrier soit suffisamment responsabilisant pour les faire changer complètement de comportement. Soit nous pensons qu'il y a un risque que cela continue quand même de façon subreptice, et il sera utile d'outiller Hikima pour qu'elle sache se défendre. Vous pourriez dans ce cas lui dire de notre part que, si elle ne met pas sa robe, c'est comme si elle posait une couronne sur la tête de Grace. Comme si elle lui disait qu'elle a raison de débiter des choses aussi débiles et méchantes, et que ça, ça vous fait vraiment de la peine. Parce qu'une princesse comme elle ne doit pas s'agenouiller devant une hyène comme Grace, sinon le monde ne tourne pas rond. Elle pourrait donc faire en sorte de faire tomber Grace de son piédestal, en disant, par exemple, la prochaine fois qu'elle lui parle de sa peau : « Oui, c'est vrai, c'est pour ça qu'on attire les mouches à caca. Viens, Grace, viens, je sais que tu ne peux pas t'en empêcher ».

Évidemment, cette riposte aurait beaucoup plus d'allure si Hikima portait une robe de princesse. Mais ce n'est pas obligé.

Les connards homophobes

Elouan est en 1^{re} dans un lycée professionnel, et sa vie n'est pas facile. Toute la classe se moque de lui et fait en permanence des allusions à son homosexualité en l'appelant par exemple « petite chatte », ou en mimant des scènes pornographiques quand les profs ne voient pas. Il y a même des graffitis à son sujet sur plusieurs murs du

lycée.

Parmi les pires réactions :

– Moktar (le connard), qui fait mine de le coincer dans les couloirs et menace de le tuer « parce que les pédés, ça devrait pas exister ». Il fait peur à Elouan tant il a l'air de le penser sincèrement.

– Dylan, qui accourt et ricane nerveusement dès qu'il voit Elouan se faire maltraiter, et en rajoute, tout en ayant l'air étrangement mal à l'aise.

– Océane, gigantesque, qui bouscule et insulte tout le monde en ricanant ; Elouan est une de ses cibles préférées. Elle l'appelle « ma palombe » et le presse contre sa poitrine (qu'elle a fort opulente) en disant qu'elle a les moyens de le faire changer d'avis. Toute la classe est écroulée de rire.

Un jour, alors que toute la semaine a été particulièrement difficile, la prof de français d'Elouan demande à lui parler.

– J'ai bien l'impression que ce n'est pas facile pour toi en ce moment, Elouan. Est-ce que tu crois que je peux faire quelque chose ?

– Je ne crois pas, Madame, répond Elouan qui éclate en sanglots et tente de se cacher maladroitement, paniqué à l'idée qu'un élève de la classe le voie en larmes.

– Je ne ferai rien si tu n'es pas strictement d'accord, mais je pense qu'il y a des solutions quand même pour leur faire mordre la poussière.

– Ah oui ? On voit que vous ne les connaissez pas vraiment, Madame. Ils en ont rien à foutre de rien. Ils rêvent même d'aller en conseil de discipline, vous imaginez ? Donc, c'est pas une remarque ou une sanction qui peut leur faire peur. Et même si vous en virez un, il y en a dix derrière.

– Je sais bien, Elouan, je sais bien, c'est pour ça qu'il faut taper plus fort. Mais il faut que ce soit toi qui tapes. J'ai une idée.

Une semaine plus tard, la prof de français commence le cours :

« Pour continuer notre parcours d'exposés, c'est Elouan qui va passer devant vous aujourd'hui pour parler d'un sujet qui, je le sais, vous passionne tous : l'homosexualité. »

Toute la classe commence à s'agiter et à grommeler des obscénités.

Elouan déroule la définition, les chiffres et l'histoire rapidement. Il marque une courte pause et s'élance : « Je voudrais parler maintenant d'une maladie assez grave qui s'appelle l'homophobie. La question qu'on peut se poser, c'est : quelles en sont les causes profondes ? »

La classe est subitement silencieuse.

Il poursuit : « D'abord, le manque d'intelligence. Certains homophobes ont un cerveau tellement petit que l'idée même que des gens ayant une sexualité différente puissent exister n'a pas la place d'y tenir. »

Elouan regarde Moktar dans les yeux et lui sourit. La classe commence à ricaner et Moktar serre les dents.

La prof intervient :

– C'est vrai, maintenant que tu le dis, le peu d'homophobes que je connais ont ce problème de rétrécissement cérébral. En même temps, les pauvres, ce n'est pas leur faute. (Elle regarde fixement Moktar qui se tortille sur son siège.) Y a-t-il des traitements possibles, Elouan, pour ces malades mentaux ?

– Malheureusement pour certains, leur cerveau reste ratatiné jusqu'à la fin de leur vie. Mais parfois certains changent. Pour les plus sociables d'entre eux... Deuxième facteur possible, le fait d'être soi-même attiré par quelqu'un du même sexe et la peur panique que les autres s'en aperçoivent.

Elouan fixe intensément Dylan et lui envoie un baiser discret. Dylan se fige et baisse les yeux tandis que tous le regardent, un peu effarés, parce qu'à cet instant chacun se demande lequel sera le prochain sur la liste.

« Quelqu'un d'autre veut commenter les deux premières causes de cette maladie ? » demande l'enseignante.

Silence de mort dans la classe.

« Troisième cause avancée par les scientifiques : un énorme manque de confiance en soi, à cause d'un complexe. L'homophobe se dit : il faut que je détourne l'attention de mon complexe vers quelqu'un qui ne se défendra pas, et pour ça les homosexuels sont bien pratiques. »

Elouan se tourne vers Océane qui se tortille sous son regard et dit : « Ça va, si on peut plus rigoler... »

L'enseignante conclut : « C'était vraiment passionnant, Elouan, merci. On comprend mieux maintenant les raisons de cette maladie qui ronge la classe. »

Les penseurs de l'École de Palo Alto (sur les prémisses desquels s'appuient les trois interventions qui précèdent) posèrent puis étayèrent l'hypothèse suivante : c'est souvent précisément ce que nous mettons en place pour résoudre un problème qui, non seulement ne le résout pas, mais l'aggrave. Ils en conclurent qu'il convenait donc le cas échéant de faire précisément l'inverse de ce qui avait déjà été tenté de façon inopérante, pour que le problème se résolve et que l'apaisement advienne.

Cette hypothèse est parfaitement viable pour faire cesser les agissements des connards : chacun de ces trois enfants a pris un courageux virage à 180° pour reprendre le contrôle du cercle vicieux en cessant de se recroqueviller, de ne rien dire, d'espérer que cela passe. En ripostant, répliquant, en se déployant au lieu de subir ces comportements qui les faisaient infiniment souffrir.

C'est en effet ainsi qu'on arrête le plus efficacement les connards.

1 Au sein de cet article, le mot *connard*, employé de façon générique, recouvre évidemment son homologue féminine.

2 Cette inclination particulière envers ce substantif l'amène d'ailleurs à le décliner à l'envi : « comment il fait trop sa victime » ; « arrête de te victimiser » ; voire pour les plus élaborées : « grave la victimisation ».

La connerie vue par les enfants

Rencontre avec Alison Gopnik

Professeure de psychologie
et de philosophie à Berkley.



• Quelles sont les pires conneries que les adultes, y compris les psychologues, aient pensées à propos des enfants ?

C'est un peu gênant, mais à peu près tout ce que les adultes, et tout particulièrement les psychologues, ont longtemps dit à propos des enfants s'est avéré faux ! Et il est très difficile de savoir pourquoi. Par exemple, on pensait typiquement des enfants qu'ils étaient irrationnels, incapables de se mettre à la place d'autrui ou d'abstraction en général, cantonnés à l'ici et maintenant, mais également immoraux, égocentriques selon Sigmund Freud et même Jean Piaget, fondateur de la psychologie du développement ! William James évoquait chez les plus jeunes une « confusion bourgeonnante et bourdonnante » (*blooming, buzzing confusion*), et John Locke, une ardoise vierge.

Aujourd'hui encore, on trouve des gens persuadés que les enfants ne savent pas faire la différence entre l'imaginaire et la réalité. Bien sûr, on ne peut pas dire ce qui se passe dans la tête d'un enfant, mais il est curieux de constater que des psychologues scientifiques aient pu ainsi proclamer les pires choses à propos des enfants sans preuves réelles. Ils auraient très bien pu dire : « On ne sait pas trop si les enfants sont égocentriques ou pas, ou s'ils savent se livrer à des abstractions. Il faut que nous tirions cela au clair. » Mais non, les enfants étaient considérés comme des déficients, des adultes en moins bien, auxquels il manquait des capacités fondamentales. Récemment encore, un neuroscientifique a comparé les enfants à des animaux ou à des patients cérébro-lésés. Pourtant, si on réfléchit un peu plus de deux minutes, on voit que ça n'a pas de sens, qu'il n'y a aucun argument valable. Mais les scientifiques hommes européens de 35 ans se voyaient comme le summum de l'intelligence humaine...

• C'est comme si les psychologues avaient oublié qu'eux-mêmes avaient été des enfants ?

C'est pour cela que, pendant si longtemps, nous avons tous été stupides. En tout cas nous ne pouvons pas nous souvenir de ce que ça fait d'avoir moins de cinq ans. Les bébés ne parlent pas, et plus tard il faut un certain temps aux enfants pour parvenir à articuler correctement. Si vous demandez à un enfant de trois ans ce qu'il veut pour son anniversaire, sa réponse ne sera donc pas forcément cohérente. C'est une des raisons qui rendent difficile de comprendre ce qui se passe dans leur tête. D'autre part, n'oublions pas que, pendant très longtemps, les personnes qui connaissaient le mieux les bébés, qui veillaient sur eux jour après jour, c'étaient les femmes, les mères. Elles pensaient sans doute, intuitivement, qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, mais leur opinion était considérée comme moins importante, moins rationnelle, trop émotionnelle. Les auteurs d'ouvrages de philosophie et de psychologie, eux, n'élevaient pas leurs enfants ! Certains poètes, qui se rappelaient leurs quatre ou cinq ans, ont eu un point de vue plus éclairé : par exemple, Woodsworth, d'autant qu'étant jeune il avait gagné sa vie en s'occupant des enfants d'un plus riche que lui. Et Darwin lui-même, à force d'observer ses propres enfants, avait dit des choses intéressantes. Mais il s'agit là d'exceptions.

• C'était encore pire pour les bébés, considérés par de grands psychologues comme de simples tubes digestifs, et opérés sans anesthésie jusqu'à la fin du xx^e siècle sous

prétexte qu'ils ne pouvaient pas souffrir...

C'est exact. Et j'entends aujourd'hui encore des philosophes affirmer que les bébés n'ont pas de conscience. Quand j'étais étudiante, un neuroscientifique m'a expliqué que puisqu'ils n'avaient pas de cortex, ils n'avaient que des réflexes. C'était il n'y a pas si longtemps !

• Les enfants sont-ils sensibles à la stupidité des adultes ?

C'est difficile à dire. Si l'on raisonne en termes de système 1/système 2, ce qui paraît stupide est parfois très utile ! Par exemple, ne pas réfléchir, ou ne pas prendre en considération de nouvelles informations pour affiner votre pensée et accepter la preuve de votre erreur, peut constituer une définition de la stupidité. Pourtant, lorsqu'il faut prendre une décision très rapidement, on ne peut pas toujours se permettre de prendre le temps et l'énergie nécessaires pour se montrer intelligent. Suivre une certaine routine fonctionne très bien, la plupart du temps : c'est beaucoup mieux que de reprendre à chaque fois ses réflexions à zéro. Or les enfants se fient beaucoup plus à leurs apprentissages, et beaucoup moins à leurs automatismes. Par exemple, d'après mes recherches récentes, ils actualisent plus facilement leurs hypothèses ou leurs croyances que les adultes, qui se reposent davantage sur leurs acquis. Finalement, ce sont deux types d'intelligence très différents, mais complémentaires : s'assurer d'un savoir solide est une forme d'intelligence, mais parvenir à s'adapter très vite à un monde mouvant en est une autre ! Les neuroscientifiques parlent de dialectique explorer/ exploiter (*explore/ exploit trade-off*). Les enfants sont incroyablement doués pour apprendre, ne serait-ce que leur langue, même s'ils ont l'air beaucoup plus empotés que les adultes pour nouer leurs lacets et enfiler leur manteau avant d'aller à l'école.

• Admettent-ils, le cas échéant, que leurs parents sont stupides ?

Beaucoup d'études consacrées au jugement des enfants sur les adultes montrent que dès l'âge de trois ou quatre ans, ils accordent facilement le bénéfice du doute. Si un adulte dit quelque chose, ils partent du principe que c'est vrai. Cependant, s'il exprime régulièrement quelque chose qui s'avère faux, ils ne le croiront plus. Depuis peu, j'étudie également les adolescents, et je constate des choses très intéressantes : leur propension à rejeter ce que disent leurs parents, à évaluer les choses par eux-mêmes, semble sous-tendue par des changements cérébraux qui les aident à explorer, critiquer, et s'assumer.

• Le surinvestissement parental (parenting) peut-il mener à la connerie ?

Comme vous le savez peut-être d'après mes livres, pour moi, le surinvestissement parental est une connerie ! En vertu de la dialectique explorer/exploiter, c'est sur le long terme que la science peut se permettre d'explorer. Par exemple, c'est en observant le lent mouvement des étoiles que la démarche scientifique a connu une impulsion décisive. Dans d'autres domaines, comme en médecine où il est toujours urgent d'aider les malades à surmonter la maladie, on a souvent tout intérêt à exploiter les routines. C'est paradoxal, mais l'urgence compromet donc l'exploitation de données qu'autorise le recul. Avec le surinvestissement parental, les parents cherchent des recettes toutes faites pour agir dans l'urgence, ici et maintenant, avec

leur enfant... et s'engouffrent dans l'absurdité au lieu de laisser s'installer naturellement une relation au long cours.

• *Les écrans rendent-ils les enfants stupides ?*

C'est une excellente question dont nous ne connaissons pas la réponse avant des années. À mon avis, ils vont aider les enfants à développer leur intelligence autrement. On observe une certaine panique morale à propos des écrans, mais disproportionnée par rapport à nos connaissances réelles sur le sujet. C'est toujours ce qui se produit après les avancées technologiques, régulièrement accusées d'affecter l'intelligence des gens. Un exemple célèbre est Socrate condamnant la lecture parce qu'elle dispense de développer sa mémoire. Il avait raison, on ne connaît plus Homère par cœur ! Mais nous avons tiré d'autres avantages de la lecture... Il est tout à fait possible qu'aujourd'hui les enfants soient en train de s'adapter aux nouvelles technologies pour développer de nouvelles formes d'intelligence, au prix peut-être de la capacité de mémorisation, par exemple. Si vous pouvez avoir la réponse immédiate à une question, pourquoi mémoriser *a priori* les informations ? Et si vous disposez de toutes les informations du monde au bout de vos doigts, il est difficile d'imaginer que ça va vous abêtir...

• *Finalement, vous recommandez de faire confiance aux enfants ?*

Du point de vue de l'évolution, on peut se demander pourquoi les enfants existent ! Nous, humains, passons par une période d'imaturité bien plus grande que n'importe quelle autre espèce. Or plus une espèce compte sur l'apprentissage plutôt que sur son instinct, et plus elle est intelligente. C'est vrai pour les papillons, les corbeaux... Les enfants sont faits pour devenir intelligents, en tout cas pour apprendre : ils bénéficient d'une période précoce où ils n'ont rien d'autre à faire qu'apprendre ce qui leur sera utile en tant qu'adultes, ce qui les rendra intelligents, sans avoir à se demander comment manger, comment survivre l'instant d'après. De ce point de vue, on peut faire confiance aux enfants dans le sens où leur raison d'être est précisément d'explorer pour apprendre à se débrouiller.

• *À votre avis, un adulte est-il un connard parce qu'il refuse sa part d'enfance ?*

Je pense qu'il existe de bons arguments en faveur de cette hypothèse. Vous avez peut-être lu un article du *New York Times* reprochant à Donald Trump de se comporter en gamin de quatre ans. C'est très désobligeant pour les enfants de quatre ans ! Durant l'enfance, on a l'esprit extrêmement ouvert à toutes sortes de possibilités, de nouveautés. En grandissant, l'horizon devient beaucoup plus étroit, avec bien moins de latitude dans notre vision du monde. Pensez à la tradition bouddhiste qui remarque combien on se sent parfois piégé dans son propre esprit, par ses désirs immédiats, ses ruminations, sans possibilité d'embrasser le monde extérieur : « Il me faut ceci, je veux cela, qu'est-ce que je peux faire pour l'obtenir tout de suite ? » Exactement ce que les adultes ont longtemps reproché aux enfants ! Alors que ce sont eux qui sont comme ça... Et particulièrement les connards, tellement obnubilés par leur propre personne et leurs propres objectifs. Tout l'inverse des enfants. Alors oui, leur ressembler davantage peut être un bon remède contre la connerie.

•Beaucoup de gens, en entendant parler de ce projet de livre sur la connerie, ont estimé spontanément qu'il serait question de Donald Trump. Or vous êtes la première à en parler !

Il domine pourtant toutes les conversations ! Mais il montre combien les adultes peuvent devenir égocentriques, et bien davantage que les enfants.

•En tant qu'adulte, résumerait-il toutes les conneries que les psychologues ont toujours pensées à propos des enfants ?

Exactement...

Propos recueillis par Jean-François Marmion

Rêvons-nous des conneries ?

Delphine Oudiette

Chercheuse à l'Institut du Cerveau
et de la Moelle épinière dans l'équipe
« Motivation, cerveau et comportement ».



Souvent, on pense aux rêves comme à des aventures grandioses. Quand on dort, on devient soudain aussi cool que Superman, survolant les toits d'une ville imaginaire et combattant héroïquement des monstres redoutables. L'espoir soulevé est donc grand : et si le rêve nous permettait d'échapper à la connerie de notre quotidien ?

Beaucoup de rêves à la con

Plusieurs groupes de scientifiques ont méticuleusement entrepris de torturer réveiller des dormeurs innocents toutes les heures pour leur demander ce qu'ils avaient dans la tête au moment du réveil. Et là, horreur ! Les récits rapportés étaient si ordinaires et banals que celui qui aurait l'audace de les raconter lors des dîners mondains risquerait de faire mourir d'ennui son auditoire. Par exemple, l'un prépare des cœurs d'artichaut, un second est bloqué dans un couloir et un autre parle de dopage à la femme d'un cycliste. Les banques de rêves, qui contiennent des milliers de rêves d'hommes et de femmes de tout âge, confirment ce constat accablant : 90 % des rêves sont hautement cohérents, très crédibles et réalistes, d'une qualité dramatique pauvre (peu d'éléments sortant de l'ordinaire). En somme, pas de quoi écrire un bon scénario de film. L'imaginaire collectif qui voit le monde onirique comme extraordinaire est donc infondé. Notre mémoire serait sélective : nous ne nous souviendrions majoritairement que des rêves les plus étranges, intenses et émotionnellement saillants. Les autres, moins rocambolesques, sombreraient dans l'oubli.

Con un jour, con toujours ?

Si peu de nos rêves sont une réplique exacte de nos aventures éveillées, 84 % de nos récits de rêves contiennent des éléments autobiographiques : la majorité comprend des éléments de nos expériences récentes, souvent emboîtés avec des événements plus anciens. Notre vie éveillée nourrit notre vie onirique. *A priori* donc, si on est con la journée, il y a peu de chances que cela change la nuit...

Mais pas si vite ! Les récits de rêves sont biaisés : on peut censurer les contenus croustillants, avoir du mal à retranscrire verbalement des aventures extraordinaires ou tout simplement oublier tout ou partie de nos exploits nocturnes. Peut-être que des pépites d'intelligence sont enfouies dans nos rêves et disparaissent au réveil comme des étoiles filantes ? Certaines pathologies du sommeil peuvent nous apporter des éléments de réponse. Lorsque nous dormons, nous nous trouvons soit en sommeil lent, soit en sommeil paradoxal. Ce dernier est caractérisé

par une activité cérébrale intense, des mouvements oculaires rapides et une paralysie musculaire. Le sommeil paradoxal est aussi un stade associé avec une plus grande fréquence de rêves et des contenus oniriques plus élaborés et intenses.

Chez les patients atteints de trouble comportemental en sommeil paradoxal, le verrou cérébral qui paralyse les muscles ne fonctionne plus. Ils se mettent alors à « vivre » une partie de leurs rêves, leurs gestes et paroles rêvés devenant ainsi accessibles à l'observation vidéo *via* la pose d'une caméra infrarouge. Grâce à l'aide de ces patients agités, nous avons pu lever un peu le voile sur le contenu onirique, délivré des biais inhérents aux récits de rêves. Beaucoup de nos patients se bagarraient contre des ennemis invisibles la nuit, tantôt échappant à un lion agressif, tantôt éloignant des caïmans avec une rame fictive, tantôt combattant fièrement des Sarrasins. La bravoure était donc au rendez-vous ! À côté des rêves de bataille, les patients avec trouble comportemental en sommeil paradoxal exhibaient également des comportements plus ordinaires : un ex-fumeur endormi se laissait tenter par son addiction passée en fumant une cigarette invisible, un ancien militaire donnait des ordres et passait en revue ses troupes, et un menuisier retraité donnait des coups de marteau pour construire un escalier. Il semblerait que nos habitudes et compétences acquises pendant des années d'éveil envahissent nos scénarios oniriques. Difficile de s'échapper de notre quotidien, même quand nous dormons !

Le rêve, ou la libération du gros con qui sommeille en nous ?

Il y a différents types de cons. Parmi eux se trouve le con social, le vulgaire, le lourd, le frontal. Et il semblerait que ce con-là se lâche dans nos rêves ! Une large étude s'est intéressée aux paroles nocturnes émises par 232 somniloques, ces personnes qui parlent en dormant. Et le résultat est étonnant. Les rêveurs ne sont pas des plus conciliants : sur 361 paroles prononcées en dormant, 21 % contenaient le mot « non ». Ce fameux « non » représentait 5 % de tous les mots émis pendant le sommeil, alors que pendant l'éveil, le « non » ne correspond qu'à 0,4 % de l'ensemble des mots utilisés. Mais ce n'est pas tout. Les paroles nocturnes comprenaient aussi une bonne dose de grossièretés et autres jurons (9,7 % des phrases prononcées). Voici un florilège de ce langage fleuri : les incontournables « Aïe aïe aïe aïe putain, putain, putain, putain, oh putain ! » et « Oui ou merde ? », le toujours efficace « Ta gueule ! », le régressif « Casse toi, tu pues », le à-court d'arguments « T'es une salope ! », le menaçant « Oh, mais je vais lui casser la gueule », ou encore le très classieux « Splash, dans ton

cul ». De temps en temps, un petit moment de douceur venait mettre du baume au cœur. Un somniloque romantique s'adresse à une femme dans son rêve : « Personne ne vous a dit que vous étiez charmante ? Quoi ? Aucun beau jeune homme ne vous a dit que vous étiez charmante ? ». La cour du somniloque s'achève par un pur moment de poésie : « Mais ils n'ont pas de couilles, ces gars ? Ils sont tous pédés ou quoi ? » Malheureusement, l'histoire ne nous dit pas si notre somniloque dragueur a conclu avec la fille de son rêve. Une chose est sûre : entre vulgarité, violence verbale, gestes accusateurs et ton sarcastique, les paroles nocturnes sont souvent ordurières et contrastent bruyamment avec la personnalité diurne plaisante des somniloques.

Les paroles nocturnes comprennent une bonne dose de grossièretés et autres jurons

Le rêveur, un con incompetent et crédule ?

La connerie en rêve ne se limite pas aux grossièretés. Le rêveur est un incompetent notoire, très souvent en situation d'échec. Une large étude des rêves d'environ 700 étudiants en médecine, survenus la veille du prestigieux concours d'entrée et lors du trimestre précédent, a montré que 60 % des participants avaient rêvé du concours. Et dans 78 % des cas, les rêves du concours étaient de véritables scénarios catastrophe : problème de réveil, retard, accusation de triche, sujet incompréhensible, manque de temps, toutes les raisons d'échouer y sont passées. Et ce n'est pas une spécificité des étudiants en médecine. Les émotions négatives (la peur surtout, la tristesse et la colère aussi) sont sur-représentées dans les rêves, correspondant à environ 80 % des émotions rapportées. Les rêves de malchance (accident, maladie, obstacles) sont sept fois plus fréquents que les rêves où un événement chanceux se produit. De toutes les interactions sociales, l'agression est la plus fréquemment rapportée, bien plus que les relations amicales ou sexuelles. Le rêveur broie donc du noir, se fourrant régulièrement dans des situations déplaisantes, voire dangereuses. Autant dire qu'il n'est pas un exemple de réussite sociale !

Pour ne rien arranger, dans les rares rêves qui ne sont pas réalistes et impliquent des éléments bizarres, peu vraisemblables, voire impossibles dans la réalité, le rêveur perd tout sens critique. Il gobe tout ce qu'il voit ou entend, sans se poser de questions. Ainsi les

rêveurs ne sont pas choqués qu'un collègue ait l'apparence d'un camarade de classe de 6^e ou que leur petit salon soit soudainement une salle de bal. La perte de pensée dirigée, de contrôle volontaire, d'orientation, de sens critique en rêve est sans doute due aux différences d'activations cérébrales en sommeil paradoxal par rapport à l'éveil, et notamment à la désactivation du cortex préfrontal dorsolatéral, une zone très importante pour le raisonnement logique à l'éveil. De plus, certaines incongruités caractéristiques du rêve, comme l'identification erronée de visages familiers, ressemblent à des symptômes neurologiques connus et provoqués par certaines lésions cérébrales (comme le syndrome de Frégoli, un trouble de l'identification des personnes causé par des lésions situées dans le lobe frontal droit ou le lobe temporal gauche). De telles ressemblances entre rêves et manifestations pathologiques suggèrent l'implication, pendant le sommeil, de désactivations transitoires dans certaines régions visuelles spécifiques, et/ou des déconnexions fonctionnelles entre ces régions visuelles et d'autres réseaux cérébraux chez des personnes neurologiquement saines.

La connerie en rêve : une expérience salutaire ?

Rappelez-vous les étudiants en médecine qui se rêvaient majoritairement en échec dans leurs rêves avant le grand examen. Eh bien, au vu de leurs notes audit examen, ces expériences négatives semblent avoir été salutaires. Plus ils avaient rêvé du concours et mieux ils l'avaient réussi ! Ce résultat corrobore d'anciennes études sur les femmes en procédure de divorce. Celles qui incorporaient davantage d'éléments liés au divorce dans leurs rêves s'adaptaient mieux à leur nouvelle vie et développaient moins de dépression que les autres. Une théorie postule d'ailleurs que les rêves pourraient agir comme une simulation de menaces ou de situations qui nous préoccupent, et ce pour mieux s'y préparer dans la vie réelle, un peu à la manière d'un vaccin qui déclenche la production d'anticorps adaptés pour se protéger contre de futurs virus éventuels.

En plus de la dimension « réalité virtuelle » comme préparation à l'action, les rêves pourraient nous permettre de mieux digérer nos émotions, en enlevant le « manteau émotionnel » de nos souvenirs et en ne gardant que l'information importante (le souvenir en lui-même libéré de son émotion associée). Un psychiatre canadien, Tore Nielsen, propose que les rêves permettent d'amoindrir la dimension négative d'expériences anxiogènes ou traumatisantes, en les réactivant conjointement avec des éléments neutres lors du scénario onirique. Ce processus mettrait en jeu deux régions cérébrales : l'amygdale, située dans les profondeurs du cerveau, et le cortex préfrontal médian, localisé en avant. La réactivation de l'élément anxiogène activerait

l'amygdale, déclenchant le sentiment de peur, bien présent dans le rêve. Le cortex préfrontal médian permettrait une analyse émotionnelle de la situation (l'élément anxiogène réactivé dans un autre contexte, plus neutre, n'est plus si inquiétant), et l'inhibition de la peur. Selon ce modèle, si l'émotion est trop intense ou que le terrain psychologique est fragile, les émotions négatives réveilleront le dormeur : le rêve devient un cauchemar. Les cauchemars seraient alors une faillite du processus de traitement des émotions pendant le sommeil.

La connerie des rêves, une intelligence dormante ?

Tentons de résoudre une énigme. Imaginez deux hommes, à quelques mètres l'un de l'autre. Ils observent trois vaches accolées à une clôture, laquelle soudainement s'électrifie, faisant sursauter les vaches. L'un voit les trois vaches bondir exactement au même moment. L'autre affirme qu'elles ont bondi l'une après l'autre. Les esprits s'échauffent, ils en viennent aux mains. Qui a raison, qui a tort ?

Cette dispute absurde, Albert Einstein l'a vécue en rêve, puis s'en est vu obsédé à l'éveil à tel point qu'elle sera une source d'inspiration pour développer, des années plus tard, sa théorie de la relativité qui montre que l'espace et le temps ne sont pas absolus et peuvent se déformer. Les deux hommes avaient donc raison. Pas si folle cette histoire de vaches ! Et Einstein n'est pas le seul à avoir rapporté un rêve comme muse créatrice. Des œuvres d'art (le roman *Frankenstein*, la mythique chanson *Yesterday* des Beatles), des inventions (la machine à coudre) et de grandes avancées scientifiques (la structure chimique du benzène, l'importance des neurotransmetteurs dans la communication neuronale) auraient toutes été permises grâce à la survenue d'un rêve inspirateur.

De nombreuses études ont montré que nos expériences d'éveil (nos souvenirs), sont réactivées lors du sommeil lent, permettant leur consolidation, un peu comme un acteur qui répéterait son texte pour mieux le mémoriser. Notre hypothèse est que dans le sommeil paradoxal qui suit (et possiblement lors des rêves qui l'accompagnent), le cerveau acteur deviendrait improvisateur, rebondissant d'une association à l'autre, permettant la réorganisation de nos expériences et l'émergence de nouvelles idées susceptibles d'être exploitées à l'éveil. Cette hypothèse est supportée par les témoignages de plusieurs rêveurs lucides, ces personnes qui savent qu'elles rêvent au moment où elles rêvent et peuvent, pour certaines d'entre elles, modifier une partie du scénario onirique en cours. Ces véritables onironautes rapportent fréquemment utiliser la liberté unique offerte par l'état de rêves pour chercher des solutions créatives à leurs défis personnels

(par exemple résoudre un problème de mathématiques complexe ou inventer une maquette).

Nous l'avons vu, les rêves sont fortement liés à nos expériences éveillées. Cela implique : 1) qu'il est décidément difficile d'échapper à la connerie environnante et 2) qu'un con de jour aura tendance à rester con la nuit. Mais qui sait ? Grâce au pouvoir créateur des rêves, peut-être que même le con pourra s'offrir des éclairs de génie ?

À lire

I. Arnulf, *Une fenêtre sur les rêves*, Odile Jacob, 2014.

M. Jouvet, *Le Sommeil, la conscience et l'éveil*, Odile Jacob, 2016.

S. Schwartz, *La Fabrique des rêves*, Le Pommier, 2006.

I. Arnulf, *Comment rêvons-nous ?*, Le Pommier 2004.

M. Walker, *Pourquoi nous dormons*, La Découverte, 2018.

La pire bêtise, c'est de se croire intelligent.

Rencontre avec Jean-Claude Carrière

Écrivain et scénariste.



•*Vous m'avez dit un jour que vous distinguiez la bêtise de la connerie. Quelle est la nuance pour vous ?*

J'ai dit ça ?

•*Ah oui ! Pourquoi, c'était une connerie ?*

C'est possible ! Disons que la bêtise est toujours arrogante, péremptoire : on affirme quelque chose de complètement idiot, mais avec assurance, et toute l'autorité nécessaire. Si la bêtise est toujours très sûre d'elle-même, la connerie, en revanche, peut quelquefois hésiter. Ainsi moi-même il m'arrive de dire des conneries tous les jours, comme tout le monde, mais je m'efforce de ne pas dire trop de bêtises, d'autant que certaines d'entre elles font beaucoup de mal. Encore aujourd'hui, quand on dit que certaines catégories d'êtres humains ne sont pas semblables aux autres, c'est à la fois de la bêtise et de la connerie, mais surtout de la bêtise, parce qu'on sait que ce n'est pas vrai. Quelqu'un qui prétend que le soleil est le plus gros astre de l'univers, c'est une connerie, c'est tout, si c'est fondé sur de l'ignorance. Quelqu'un qui va la maintenir contre toute évidence, alors là c'est de la vraie bêtise, qui tend à de la connerie substantielle. Mais ce qui est très surprenant chez un con, c'est quand il dit une chose intelligente. Ce qui peut arriver...

•*La bêtise est une croyance qui se prend pour un savoir ?*

Par moments, oui. Je ne peux pas dire que tous les gens qui ont participé aux conciles religieux pour établir des « vérités » étaient idiots : ils avaient l'intelligence de leur temps et raisonnaient en leurs termes. Ils ont néanmoins abouti à des expressions comme « trinité unitaire », ce qui est quand même assez proche de la connerie... La phrase qui a donné la clé de mon *Dictionnaire de la bêtise* fut prononcée par Monseigneur de Quélen, au début du XIX^e siècle, après la défaite de Napoléon. Il prêcha à tous les anciens émigrés, revenus avec les Bourbon et réunis dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, que « non seulement Jésus-Christ était fils de Dieu, mais il était d'excellente famille du côté de sa mère ». C'est une phrase on ne peut plus bête ! Selon Flaubert, « la bêtise, c'est de vouloir conclure ». De dire une chose définitive qui ne bougera plus jamais. Nous vivons dans un mouvement perpétuel des connaissances, des idées, des sentiments, de notre perception du monde et de nous-mêmes, de nos sensations... alors vouloir fixer les choses une fois comme toutes, « c'est comme ça », de quoi qu'il soit question, c'est une bêtise. Forcément. Parce que tout change sans cesse.

•*Le doute serait-il alors l'antidote à la bêtise ou à la connerie ?*

Il est absolument indispensable. La science doute sans cesse : quand je travaille avec des scientifiques, ce qui m'arrive assez souvent, ils me disent qu'une vérité scientifique bénéficie d'une espérance de vie d'une dizaine d'années. Tandis que la foi, elle, ne doute jamais. C'est même ce qui la caractérise : le doute de saint Thomas est un péché majeur ! « Tu as adhéré à ce groupe qui croit en cette vérité-là. Si tu as le malheur d'en douter, tu vas être éjecté. » Et, dans pas mal de cas, mis à mort.

•*C'est le Credo quia absurdum, « je crois parce que c'est*

absurde » ?

C'est autre chose. Les vérités théologiques, par exemple la Trinité unitaire (il faut admettre que Dieu est « un » ET « trois »), c'est le mystère, c'est l'absurdité. Aucun esprit humain n'aurait pu inventer une chose pareille : puisque c'est vrai et que c'est absurde à nos yeux, c'est divin. Mais on oublie que c'est nous qui avons décidé que c'était vrai... C'est difficile à admettre aujourd'hui mais j'ai connu, dans ma génération, des communistes convaincus qui n'étaient pas loin de cet état d'esprit. On leur citait des phrases de Karl Marx, d'Engels ou de Lénine, et la vérité était dite. Se voir exclu d'une cellule communiste parce qu'on doutait, dans les années 1950, c'était très grave ! Certains en ont beaucoup souffert, d'autres en sont morts de chagrin ou se sont suicidés. J'en ai connu... C'était comme de se retrouver exclu d'une secte gnostique ou hérétique telles qu'il y en a eu des centaines tout au long de l'histoire.

•La connerie a-t-elle un dénominateur commun au fil des siècles et des cultures, ou ses représentations sont-elles variables ?

Il y a un tronc commun, mais il faut toujours se méfier quand on parle de la connerie ou de la bêtise, puisqu'on parle toujours de celle des autres... Or nous sommes susceptibles, vous, moi, et tout le monde, à chaque instant, de dire une bêtise ou une connerie. Je dirais que c'est à notre portée ! Ce n'est pas quelque chose que certains ont et que d'autres n'ont pas : certains l'ont plus marquée que d'autres. Nous sommes tous susceptibles d'être bêtes. Mais certains se laissent aller à leur caractère, leur tempérament, aux circonstances, qui leur font faire des énormités, quand d'autres se méfient davantage. Il m'est arrivé de dire des conneries, sûrement (peut-être même aujourd'hui en vous parlant !), mais la pire des bêtises, c'est de se croire intelligent. De penser qu'on a une vue d'ensemble du monde, des hommes et des femmes, claire, distincte et bien organisée. « J'analyse la situation de façon tout à fait convaincante » : ça, c'est la vraie connerie. D'un autre côté, un esprit qui s'avouerait constamment qu'il est dans le flou, dans le doute, qu'il ne sait pas, qu'il ne voit pas, verserait dans un autre extrême presque aussi bête que le premier. Mais pas tout à fait...



•Admettre sa propre connerie reviendrait donc à la limiter, voire à la faire disparaître ?

On peut l'espérer, mais ce serait très prétentieux ! Il faut reconnaître sa connerie malgré tout, c'est la moindre des choses. S'entêter, c'est se montrer encore plus sot que ce qu'on vient de dire. La distance, l'esprit critique, le regard sur soi, tout ce que nous espérons conserver le plus longtemps possible, procure un calme intérieur qui permet de mieux juger les choses.

Par exemple, la télévision étant fauchée, il n'y a plus que des débats, y compris sur ce qui s'est passé le jour même. J'ai toujours trouvé ça très audacieux, très téméraire ! Le 1^{er} mai 2018, on a assisté à des manifestations avec des cagouleurs. Eh bien, le jour même, des spécialistes venaient expliquer de quoi il s'agissait. Moi, j'en aurais été incapable : certains ont prétendu que c'étaient des groupes d'extrême

gauche, d'autres, des groupes d'extrême droite, d'autres encore, des groupes ni de droite ni de gauche, mais des casseurs et des anarchistes professionnels. Voilà, débrouillez-vous avec ça ! Il est très difficile d'avoir ce recul, particulièrement lorsque vous êtes un homme ou une femme politique et que vous devez prendre une décision dans l'instant. Est-ce que j'appuie sur le bouton, ou pas ?

Il y a toujours des arguments pour et contre. Les grands politiques sont ceux qui voient les choses à distance et qui choisissent le bon moment, comme quand le général de Gaulle, à propos de l'Algérie, a prononcé le terme « autodétermination », ce qui voulait dire « indépendance », grosso modo. Il avait ce mot sur le bout des lèvres depuis plusieurs mois et il ne l'a pas dit par hasard, ni n'importe où : c'était le fruit d'une longue réflexion et d'une décision dont il savait d'avance, mais peut-être pas dans quelles proportions, ce que ça entraînerait entre partisans et adversaires de l'Algérie française, comme on disait à l'époque.

• *Qu'est-ce qui a le plus changé dans la bêtise depuis votre Dictionnaire de 1965 ?*

L'information, sûrement. Je suis comme tout le monde, de temps en temps je plonge dans YouTube et j'y vois une série de news : sont-elles *fake* ou sont-elles *real* ? Je n'en sais rien. On vient vous expliquer que tel mystère est résolu, qu'il y a bien des extraterrestres en Amérique, que le gouvernement américain a ordonné la destruction des tours de Manhattan... vous pensez ! Ce qui a manqué le plus pendant des siècles, l'information, nous en sommes aujourd'hui submergés. Sans remonter plus loin, mon grand-père, dans mon village, ne savait pas ce qui se passait en Italie, et n'avait quasiment jamais entendu parler de Mussolini. Aujourd'hui, on sait tout immédiatement, sans vérification ni attestation. C'est ça qui me frappe le plus. Et ça peut entraîner des bêtises gigantesques. Ça n'a jamais été aussi difficile pour les politiques : vous remarquerez que très souvent, ils répondent oui-non.

• *Parce qu'en plus on leur demande de répondre très vite !*

Le véritable homme politique est celui qui dirait : « Laissez-moi le temps de consulter et de réfléchir. »

• *Qui oserait dire « je ne sais pas », « je ne sais pas encore » ?*

Certains le disent, de temps en temps. En tout cas on se retrouve noyés dans une masse d'informations dont on ne sait plus du tout comment faire le tri. Avec les fameux *Big Data*, elles sont pourtant réunies et traitées pour donner à d'autres des informations sur nous-mêmes que nous-mêmes nous ne connaissons pas ! La publicité, l'argent se faufile partout, il faut faire de plus en plus attention. Cela dit, quand on me lance : « Il paraît que vous avez dit ça, que vous avez fait ça », et que ce n'est pas vrai, je réponds : « Mais vous êtes loin du compte ! C'est bien pire ! » J'en rajoute de telle sorte que ça devienne invraisemblable.

• *Cette profusion de conneries dues à l'information ne pourrait-elle pas en fin de compte nous rendre plus intelligents, en nous incitant justement à douter*

davantage ? À force de se faire avoir par des fake news, on va peut-être apprendre la prudence ?

Quand vous dites « on », ça couvre quelle partie de la population ? Une toute petite. De plus, une population se renouvelle sans cesse. J'ai deux filles, une de 55 ans et l'autre de 15 ans. C'est deux mondes ! Elles n'ont pas du tout les mêmes habitudes de pensée. Ce que je dis à l'une, je ne le dis pas forcément à l'autre. D'ailleurs, aucune ne m'écoute !

•Elles pensent que vous racontez des conneries...

Oui, ou que ça ne présente pas d'intérêt. C'est possible. Quand j'écris une scène dialoguée, j'ai absolument besoin de procéder à la main, avec des flèches, des mots qui partent dans tous les sens, qui s'inscrivent à l'envers, qui sont barrés... Mais je constate que l'écriture manuelle disparaît. On ne peut plus suivre le chemin qui a mené un écrivain de telle formulation à telle autre. Pour l'auteur comme je le suis quelquefois, ce que l'ordinateur ne pourra jamais me donner, c'est le brouillon, le premier jet, tellement précieux parce qu'il vient de l'inconscient. Même si ce brouillon peut être stupide, naturellement : l'inconscient n'est pas forcément intelligent.

•Vit-on l'âge d'or de la connerie, ou bien est-elle égale à elle-même ?

Elle a encore de beaux jours devant elle, rassurez-vous ! Si l'on admet comme Luis Buñuel qu'il y a 60 % de mauvais et 40 % de bon dans la personne humaine, la connerie est en progrès, et la violence aussi. Mais si l'on admet qu'on est plus ou moins équilibré à 50-50, alors, pour limiter la connerie, c'est une affaire de lois, de réglementation, de mode de vie, d'organisation de l'État, d'une société. De telles questions se posent tous les jours, et on ne peut jamais les résoudre d'un mot ou d'un trait de plume. J'ai entendu comme slogan « le capitalisme, dehors » : ça ne veut rien dire ! Strictement rien. Il faut d'abord définir les mots, ce qui est très compliqué, parce que personne n'a la même définition du mot « capitalisme ». On peut citer mille exemples de ce genre, et ça ne date pas d'aujourd'hui. Mais ces mots d'ordre sont transmis à une telle vitesse, avec tous les petits appareils qui nous garnissent les poches, que oui, ça, ça a changé. Il faut toujours réfléchir à ce qu'il y a derrière les mots que nous entendons, derrière les choses que nous voyons.

Est-ce que le mal et la connerie sont cousins ?

Sûrement. Mais des cons peuvent être très bons et très gentils. Le mal hitlérien, systématique, est forcément bête. Il est limité, il sait qu'un jour il sera détruit par un mal peut-être plus grave que le sien. Prétendre dominer le monde, exclure et exterminer une partie de la population pour imposer un troisième Reich de 3 000 ans, c'est complètement idiot ! C'est vraiment de la bêtise en action. Le drame, c'est que le peuple le plus civilisé la terre se soit laissé intoxiquer par cette énorme connerie. Il faut toujours être sur ses gardes, c'est tout. Ne pas se laisser aller, par exemple, quand on répond à des questions au téléphone...

Vivre en paix avec ses conneries

Stacey Callahan

Professeure de psychologie clinique et psychopathologie
à l'Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès,
chercheuse au Centre d'études et de recherches
en psychopathologie et psychologie de la santé (CERPPS).

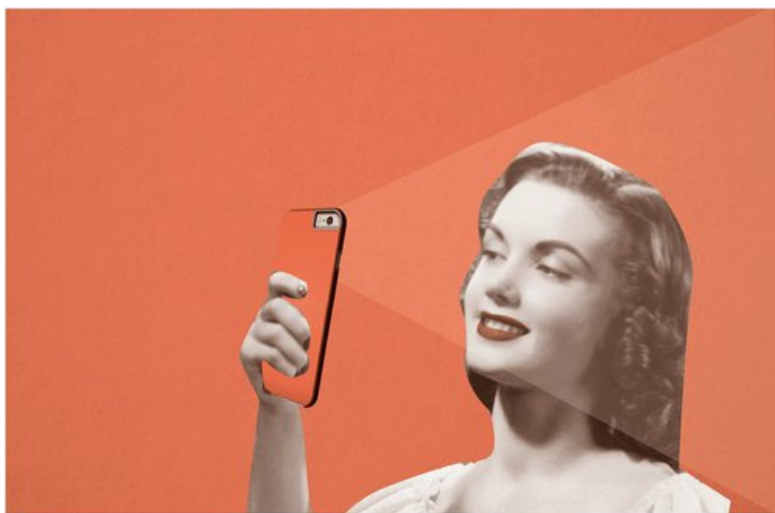


« Contre la stupidité, les dieux eux-mêmes luttent en vain. »

Friedrich von Schiller

La connerie est inévitable, car nous sommes tous des êtres humains. Nos conneries sont nos propres produits – et nos réactions à ces dernières le sont aussi.

Les synonymes du mot « connerie » sont nombreux : bêtise, sottise, idiotie, maladresse, stupidité... Cependant, leur dénominateur commun est l'élément inhérent d'erreur. Même la sottise la plus absurde (une farce, par exemple) pratiquée sur autrui, et qui n'est pas bien vécue par ce dernier, est reconnue comme une erreur. Si l'effet humoristique attendu n'est pas atteint, c'est bien dommage, et finalement l'acte s'avère plutôt stupide. Il semble donc évident que rares sont les conneries réalisées en toute connaissance de cause.



À la recherche de l'acceptation inconditionnelle de soi

« Il n'existe que deux choses infinies : l'univers et la bêtise humaine... mais pour l'univers je n'ai pas de certitude absolue. »

Albert Einstein

Comment s'accepter malgré nos imperfections, nos limites et, bien évidemment, nos conneries ? En psychologie, l'acceptation est un concept très à la mode. Par exemple dans la méditation de pleine conscience où l'individu est invité à considérer, tout simplement, son vécu, sans jugement. Ou encore dans l'approche thérapeutique d'« acceptation et engagement » (thérapie ACT) : le thérapeute guide le patient sur un chemin d'acceptation d'éléments qui lui posent problème (chez lui, chez les autres, dans son environnement), et l'aide, par le biais de différentes stratégies, à acquérir une souplesse psychologique optimale.

En psychologie, l'acceptation inconditionnelle de soi fut surtout mise en avant par l'Américain Albert Ellis dans l'élaboration de sa psychothérapie cognitive-émotionnelle-rationnelle (PCER), précurseuse des thérapies cognitives¹. Il a été inspiré par les philosophes stoïciens (Epictète, Sénèque), qui ont promu une attitude d'acceptation générale afin de conduire vers le bonheur. Ses observations cliniques lui ont montré que l'être humain possède une tendance, à la fois innée et soutenue par l'éducation (parentale et autre), à s'accepter... pour peu qu'il remplisse certaines conditions, qui s'articulent le plus souvent autour de la performance ou des actions menées par l'individu. Mais à force de s'accepter seulement si l'on remplit certaines conditions, notre identité se forge uniquement autour de nos actions. Or, un être humain est bien plus que la somme de ses actions : « faire » n'équivaut en aucun cas à « être ». Albert Ellis démontre ainsi que tout être humain possède des qualités et des défauts (que, parfois, il est difficile de différencier), mais que les actions et les traits d'un individu ne peuvent pas rendre compte de manière satisfaisante de son « être ». L'être n'est ni « bon » ni « mauvais » ; il est, tout simplement².

Partant de ce principe, Albert Ellis avance la possibilité de s'accepter de manière inconditionnelle et de séparer l'être de ses actions. Les actions de l'individu peuvent faire l'objet d'une valorisation, certes, mais qui ne devrait pas s'étendre à la valeur de l'individu lui-même. Albert Ellis définit cette notion comme l'acceptation inconditionnelle de soi (AIS).

Vers l'auto-compassion

« Le génie pourrait se confronter à des limites, mais la stupidité ne connaît pas un tel handicap. »
Albert Einstein

L'AIS se base ainsi clairement sur la valeur que la personne ressent pour son être, sans considérer ses actions comme définissant son identité. Dans ces conditions, faire une connerie n'équivaut donc pas à être un « con ». Cela relève de notre vécu, en aucun cas de notre identité. Même si nous pouvons accepter l'idée que nos actions ne nous définissent pas en tant que personne, vivre l'expérience d'avoir fait une « connerie » n'est pas confortable. Toutefois les conneries les plus bénignes s'estompent rapidement et, au pire, nous éprouverons une gêne légère au bout d'un certain temps. Au mieux, nous pourrions en rire *a posteriori*...

Afin d'optimiser ce processus, il convient d'adopter une attitude de compassion envers nous-mêmes, ou auto-compassion³. Alors que nous sommes plutôt disposés à exprimer de la compassion envers autrui, l'auto-compassion, tout comme l'AIS, s'avère un peu plus difficile, par manque de véritable modèle dans notre éducation.

Kristin Neff, qui enseigne la psychologie de l'éducation à l'université du Texas à Austin, a identifié trois composantes importantes de l'auto-compassion⁴. D'abord la pleine conscience, qui connaît un grand succès en psychologie actuellement : cette capacité de prendre conscience de son expérience, au moment venu, sans juger, s'avère très utile pour pallier les états anxieux. Elle nous permet de prendre connaissance de notre souffrance, tout en nous rendant compte qu'elle sera provisoire. La deuxième composante nous invite à reconnaître notre humanité, ainsi que la connexion que nous avons avec tant d'autres personnes qui en sont sûrement passées par là. Tout cela nous invite à exprimer de la gentillesse envers nous-mêmes, tout comme nous le ferions pour un ami ou pour un proche qui vivrait des circonstances difficiles.

En liant l'AIS et l'auto-compassion, nous avons donc deux éléments qui consolident notre résilience face à la connerie. En nous acceptant sans réserve, et sans condition, l'auto-compassion devient d'autant plus facile à mettre en œuvre dans notre vie quotidienne.

Des vertus de l'excuse

« Les excuses sont comme un parfum exquis ; elles
peuvent transformer le moment le plus maladroit en un
cadeau merveilleux »
Margaret Lee Runbeck

Il est connu que le fait de s'excuser peut apaiser une situation tendue lorsque nous avons fait une connerie. Nous versons du vin rouge sur la moquette blanche de notre hôte : voilà une véritable

connerie pour laquelle nous pouvons ressentir un regret profond, allant de la gêne à la culpabilité. Mais des excuses immédiates peuvent déjà mettre tout le monde plus à l'aise. Toute action qui relève de la bêtise humaine trouve un soulagement par le biais des excuses.

Pourtant, s'excuser n'est pas une tâche facile, comme nous l'explique la psychologue américaine Harriet Goldhor Lerner⁵. Elle met en avant que présenter nos excuses s'avère adapté quand nous regrettons nos actes, et que nous souhaitons l'exprimer de manière sincère envers autrui. À un niveau relativement facile à vivre, nous pouvons ainsi nous excuser quand nous avons commis une bêtise envers autrui (le bousculer, lui parler de manière légèrement maladroite ou encore commettre des dégâts matériels comme casser un verre, renverser un plat...). Dans ce cas, les excuses allègent la situation : elles nous permettent non seulement de vivre notre acceptation de manière authentique, mais aussi de montrer à autrui notre regret.

Mais les excuses pour des torts plus graves sont plus délicates à formuler. Parfois, nous nous sentons inaptes à présenter nos excuses. Ou encore, celles-ci semblent présenter des risques pour la relation. Cependant, ne pas les présenter peut se révéler tout aussi dangereux ! Dans tous les cas, s'excuser nous met sur un chemin le plus souvent inconnu et difficilement navigable. Mais en restant authentique vis-à-vis de nous-mêmes, nous arrivons à trouver notre chemin.

Quand les excuses font du tort

« Présenter ses excuses est la “super colle” de la vie. Cela peut réparer carrément tout. »
Lynn Johnston

Il est possible enfin que nos excuses n'atteignent pas leur cible : nous pouvons les avoir maladroitement formulées, ou notre interlocuteur peut les refuser. Dans ce dernier cas, l'acceptation doit être à nouveau mise en œuvre pour prendre acte que, même si c'est une réalité difficile à vivre, nos excuses ne seront pas toujours acceptées.

Cependant, afin que nos excuses aient toutes leurs chances d'arriver à leur but, nous devons éviter de tomber dans de nombreux pièges cités par Harriet Goldhor Lerner.

Par exemple, en utilisant un mot qualifiant (« mais », « cependant », etc.), il est fort possible que nos excuses manquent leur but (« Je regrette d'avoir versé du vin rouge sur la moquette mais c'est vrai que

la moquette blanche n'est pas adaptée pour une fête. ») Une telle excuse n'est autre, finalement, qu'un blâme déguisé en « excuses », tout comme la formulation « Je suis désolé(e) que le fait d'être maladroit(e) en versant du vin soit si difficile à accepter ». Voilà qui accuse l'autre personne d'avoir mal vécu notre connerie !

Nous pouvons aussi rendre nos excuses inutiles si l'interlocuteur hésite à les accepter, et que nous éprouvons ainsi de la frustration envers lui (« J'ai dit que j'étais désolé(e) d'avoir versé du vin ! Que puis-je faire d'autre ? »). C'est vrai que nous ne pouvons pas faire beaucoup plus dans ce cas, si ce n'est laisser le temps à l'individu de vivre sa déception. Harriet Goldhor Lerner explore d'autres manières maladroites de présenter ses excuses, mais elle souligne le plus important à retenir : les excuses bien présentées sont destinées à autrui. Si elles se terminent se focalisant sur notre malêtre propre, elles ont manqué leur objectif.

Accepter nos conneries nous permet non seulement de les dépasser mais d'apprendre auprès d'elles : apprendre à nous accepter, apprendre à nous accorder de l'auto-compassion pendant ces moments douloureux, apprendre comment afficher notre authenticité par des excuses sincères et considérées envers autrui. Qui aurait pu imaginer de tels avantages liés aux conneries ?

1 A. Ellis, *Reason and Emotion in Psychotherapy*, Citadel, 1994.

2 A. Ellis, R. A. Harper, *A Guide to Rational Living*, Wilshire Book Company, 1975.

3 C. Germer, *L'Autocompassion*, Odile Jacob, 2013.

4 K. Neff, *S'Aimer*, Belfond, 2013.

5 H. G. Lerner, *Why Won't You Apologize ? : Healing Betrayals and Everyday Hurts*, Touchstone, 2017.

Au-delà de la honte

« La stupidité fait partie des dons de Dieu, mais il ne faut pas en abuser. »
Pape Jean-Paul II

Dans ses travaux sur le pouvoir de la vulnérabilité¹, Brené Brown, de l'université de Houston, aborde la différence entre gêne, culpabilité et honte, réactions typiques face à nos propres conneries. En évoquant la gêne, nous avons déjà remarqué qu'elle est souvent d'un vécu court et transitoire. Une fois passée, elle se transforme en souvenir qui, le plus souvent, nous incite à rire de notre propre connerie.

La culpabilité relève d'un vécu un peu plus difficile, car elle implique qu'un tort a été fait à autrui. Nous ne souhaitons pas faire mal aux autres, mais nos conneries peuvent produire cet effet : la culpabilité nous permet de reconnaître que nous avons fait du mal, et nous pousse à ne pas le refaire. La gêne et la culpabilité sont donc des réactions relativement adaptées.

La honte, en revanche, relève d'un vécu difficile, toxique et difficilement surmontable, voire traumatique. La honte n'est pas seulement très difficile à vivre (au niveau émotionnel, cognitif et physiologique), elle peut aussi causer de vrais dégâts à notre amour-propre. Par ses traces négatives, elle se perpétue. Brené Brown a toutefois remarqué que les individus les plus adaptés font preuve de « résilience » face à la honte. Cette résilience se décline en plusieurs éléments, dont le plus important serait de se connaître assez bien pour prévenir la honte dans certaines situations (en repérant ses déclencheurs personnels de la honte). Cette lucidité rejoint la capacité de l'acceptation : en faisant face à notre vulnérabilité pour la honte, nous sommes déjà sur le chemin de l'acceptation de nos faiblesses et de nos erreurs.

S.C.

¹ B. Brown, *Le Pouvoir de la vulnérabilité*, Guy Trédaniel, 2015.

L'acceptation inconditionnelle de soi

L'idée de s'accepter de manière inconditionnelle peut se heurter à nos croyances profondes, tant nous avons tendance à assimiler la valeur de nos performances et notre valeur en tant qu'être humain. D'ailleurs l'acceptation inconditionnelle de soi (AIS) est parfois confondue, à tort là encore, avec l'estime de soi qui, dans sa définition originale, s'appuie fortement sur la notion de performance, et qui s'avère très instable avec le temps¹. Or malgré tous nos efforts, notre performance ne peut que s'avérer, un jour ou l'autre, insuffisante...

Par ailleurs, l'AIS peut de même se voir confondue avec une attitude de résignation, de passivité, de complaisance, d'égoïsme pur, ou encore de lassitude devant nos objectifs importants. Pourtant, l'AIS ne propose pas de nier nos déficiences mais, au contraire, de simplement les accepter, d'apprendre par leur vécu et de se résoudre à progresser – tout en gardant une attitude bienveillante d'acceptation inconditionnelle de son *être*.

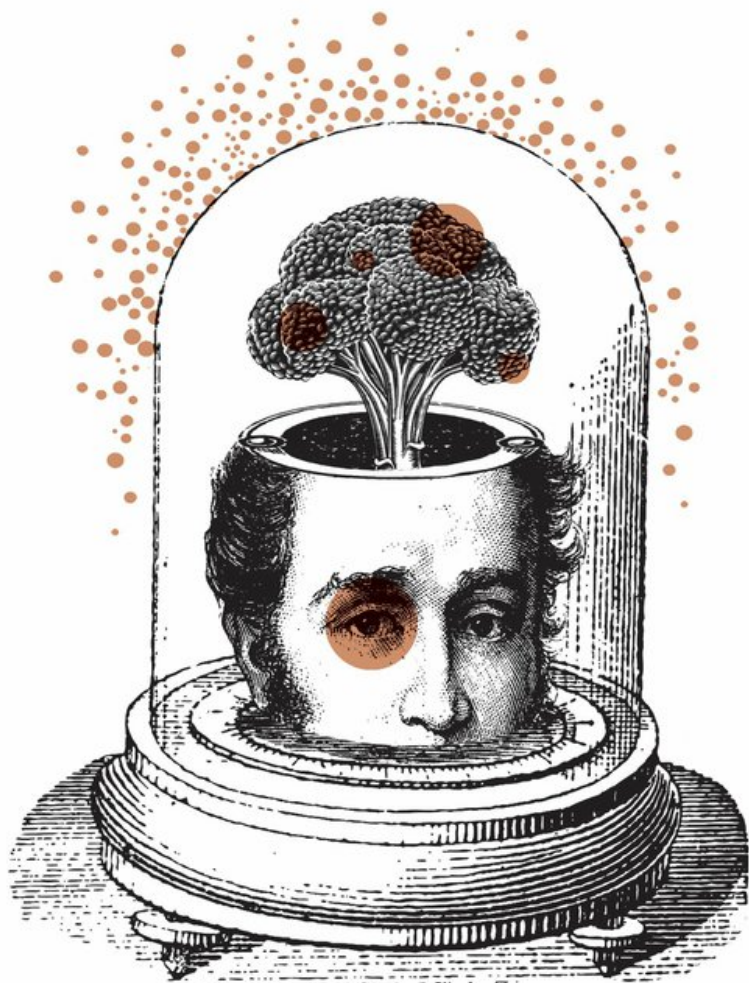
S.C.

¹ H. Chabrol, A. Rousseau, S. Callahan, *Preliminary results of a scale assessing instability of self-esteem*. Canadian Journal of Behavioural Science/Revue canadienne des sciences du comportement, 38 (2), 136-141, 2006.

La connerie est le bruit de fond de la sagesse

Entretien avec Tobie Nathan

Professeur émérite de psychologie
à l'Université Paris VIII Vincennes - Saint-Denis,
écrivain et diplomate.



•La connerie varie-t-elle selon les cultures ?

La culture sert justement à préserver de la connerie, en donnant des idées complexes au plus grand nombre, dans une sorte de philosophie partagée. Plus vous êtes cultivé, plus vous avez accès à des idées complexes, même si vous êtes con : vous vous protégez vous-même de votre propre connerie.

•Mais on peut passer pour un con dans une culture et pas dans une autre ?

Ça, je n'en suis pas sûr. La connerie se voit, soit dans une discussion, soit dans la fabrication de quelque chose : un livre, un outil, de la musique... C'est dans l'action que se révèle l'insuffisance intellectuelle, et plus les actions sont organisées culturellement, moins vous avez de chances de montrer votre connerie. Par exemple, à l'université, la plupart des philosophes ne font jamais de philosophie, mais uniquement de l'histoire de la philosophie : « Platon a dit ceci, Descartes a dit cela... » Ils ne disent jamais : « Moi, je dis ça. » Sinon, ils révéleraient leur connerie. L'histoire de la philosophie leur sert à dissimuler leur inaptitude intellectuelle.

•Un con peut avancer masqué en se cachant derrière la culture des autres ?

Il avance toujours masqué ! Plus on est con, plus on veut montrer qu'on ne l'est pas, c'est une question de fierté. Alors on cherche des outils ailleurs, partout. C'est redoutable. Lacan disait que lorsqu'on psychanalyse des cons, ils deviennent méchants, parce qu'ils prennent conscience de leurs insuffisances. C'est l'une des rares opinions de Lacan qui soient justes et intéressantes !

•Et les psychologues, leur arrive-t-il de dire des conneries ?

Beaucoup ! J'en ai vu passer, des vagues de psychologie... Quand j'étais étudiant, déjà, j'ai participé à une recherche où on nous injectait 5 ml d'alcool éthylique dans les veines. Une fois un peu pompette, on préférait les femmes aux gros seins. Voilà, l'hypothèse des chercheurs était démontrée. Je vous assure qu'il s'agissait d'une recherche universitaire publiée dans le *Bulletin de psychologie*. Telle est la connerie qui a occupé les psychologues pendant 50 ans et qui les obsède encore aujourd'hui : la passion pour la mesure. Comme il fallait bien mesurer quelque chose, on mesurait l'appétence des hommes pour les femmes en fonction de l'alcool absorbé. Pas besoin d'enquête pour dire ça ! J'ai l'impression qu'on sort un tout petit peu de cette connerie, mais à peine. Or si l'on ne mesure pas, la psychologie, c'est pour quoi faire ? Eh oui, c'est un problème... Parce qu'alors on est obligé d'avoir des idées, et ça devient compliqué parce que c'est là qu'on va voir que vous êtes con. Derrière la mesure, ça se voit moins. C'est une véritable malédiction pour la psychologie !

•Les neurosciences pérennisent-elles ce genre de connerie ?

Elles ont amené un peu d'intelligence et d'originalité dans la psychologie, au début, lorsque le matérialisme le plus absolu avait gain de cause, ce qui était surprenant. Il aurait fallu poursuivre, mais les scientifiques n'ont pas eu l'audace de le faire. Les neurosciences se sont délitées, et sont tombées dans le même travers de

l'objectivité. Mais c'est toujours comme ça dans les sciences : après une grosse découverte qui apporte une dynamique de 10 ou 20 ans, ça s'essouffle en faveur des patrons qui veulent avoir pignon sur rue : c'est terminé, Il n'y a plus de création. Alors que la non-connerie, c'est la création. À quand remonte la dernière création en matière de psychologie ? Il y a 70 ans peut-être.

•En règle générale, avez-vous l'impression que nous vivons l'âge d'or de la connerie ou qu'elle se maintient ?

Si vous faites disparaître la possibilité de l'érudition et des grandes pensées complexes comme les religions, les textes sacrés, les rituels des peuples traditionnels, alors la connerie ressort. À notre époque, en renonçant à des philosophies communes, on a contraint les gens à exposer davantage leurs conneries. Ils ne sont pas plus cons qu'avant, ils le sont même plutôt moins, mais ça se voit davantage.

•Sans l'érudition et le jargon, la connerie est nue ?

C'est exactement la bonne phrase. Je n'aurais pas su la trouver !

•Eh bien, on fait de la maïeutique, tous les deux ! Mais quel serait le meilleur moyen de combattre la connerie ?

Il n'y en a pas ! Pourquoi voulez-vous combattre la connerie ? Il faut se cacher des cons, c'est tout. Moi j'ai essayé, un peu, à l'université, où fleurit le jargon des cons. Je suis un naïf. C'est vrai ! D'ailleurs, ça se voit... J'ai cru que l'université était vraiment destinée à la recherche et à l'enseignement. C'est donc là que je me suis engagé. J'en ai vu les conséquences : une catastrophe. Si vous voulez avoir la moindre chance de continuer à exister à l'université, il faut se cacher. Sitôt que vous apparaissez, vous devenez une cible. Les cons n'aiment pas ceux qui ne le sont pas. Je le suis peut-être, mais s'ils me prennent pour quelqu'un qui ne l'est pas, ils ne vont pas me rater.

•Vous écrivez pourtant beaucoup de livres, ce qui n'est pas une très bonne façon de se dissimuler ?

Ce n'est tout de même pas pareil qu'assister à un conseil d'administration de l'université, ou un conseil scientifique. Parce que là, c'est terrifiant : un village de chasseurs, en beaucoup moins élaboré.

•Et vous-même, vous est-il arrivé de faire ou dire des conneries que vous avez longtemps regrettées ?

Des erreurs, oui. Mais est-ce que ce sont des conneries ? Faire une connerie, c'est persister dans son erreur. J'ai souvent été confronté à la critique de mes pairs. Dans ce cas-là, on peut faire amende honorable : « Je me suis trompé. La psychanalyse est la chose la plus géniale qu'on ait jamais inventée. *Mea culpa* pour ce que j'ai dit. » Mais c'est compliqué, parce qu'il faut quand même garder la face. Ou alors, on peut persister dans son erreur... et là, on passe pour un con. Quelques-uns de mes collègues les plus âgés ont tenté de mixer la psychanalyse et le marxisme. Si vous persistez aujourd'hui là-dedans alors qu'on vous a démontré que la psychanalyse est

morte et que le marxisme est une catastrophe sur le plan politique, là, on peut dire que vous êtes con. Moi, j'ai persisté dans mon être, j'ai continué à faire de l'ethnopsychiatrie. Je ne sais pas encore si c'était une erreur.

• Quelles sont les pires conneries qu'on vous ait reprochées à propos de l'ethnopsychiatrie ?

Ça a commencé par mon maître, Georges Devereux. Lui-même m'a reproché mon intérêt pour le chamanisme : « Les chamanes, c'est tous des psychotiques ! De grands malades ! Tu ne les connais pas ! » Moi, je trouvais leurs techniques très intéressantes, ainsi que la philosophie qu'elles véhiculaient. J'ai toujours considéré qu'on avait à apprendre des thérapeutes traditionnels à travers leurs techniques. Puisque ce sont de vraies techniques, pourquoi ne pas les emprunter, les adopter et les appliquer nous-mêmes ? À condition de les comprendre... On m'a beaucoup reproché ça. On ne m'a pas dit que j'étais con, mais que je faisais preuve de perversité pour maintenir les gens dans leur arriération, comme si c'était mon intérêt personnel ! Maintenant, plus personne ne me le reproche. On s'est rendu compte que ceux qui viennent d'ailleurs n'ont pas besoin de nous pour défendre leur pensée, ils le font très bien eux-mêmes. On est obligé de vivre dans un monde où d'autres cultures n'ont pas notre façon de penser. C'est difficile, mais il le faut.

• À notre époque, la connerie a-t-elle de nouveaux terrains de jeu ?

J'ai été l'un des combattants les plus enthousiastes en faveur de la démocratie réelle, directe. Enfin, elle existe ! Ce sont les réseaux sociaux. Le peuple y bénéficie d'une parole équivalente à celle de n'importe qui. Si vous êtes sur Twitter, vous avez exactement le même niveau d'intervention qu'Emmanuel Macron, même avec moins de followers. Vous pouvez vous adresser à lui, et lui à vous. Moi, il ne me parle jamais, mais en principe c'est possible. On n'avait pas imaginé qu'en mettant en œuvre cette démocratie directe, on allait faire apparaître la connerie des trois quarts de ses utilisateurs ! Il y a de quoi être consterné par le niveau.

• La démocratie directe ne révèle pas le potentiel d'intelligence des gens ?

Pas du tout. C'est un vrai problème. Alors il faut retourner sur le terrain, éduquer, instruire, entraîner à la créativité, faire découvrir des pensées compliquées, et donner envie de prendre le relais avec des idées nouvelles. C'est ce que fait un enseignant, normalement. Il ne faut pas baisser les bras à cause des réseaux sociaux, au contraire !

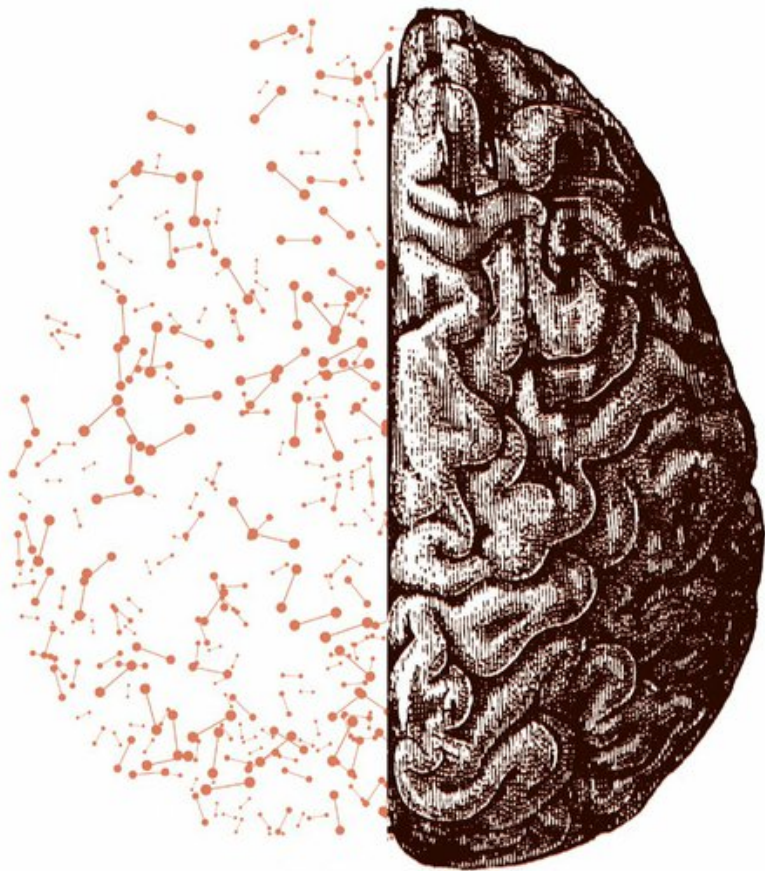
• Et si les gens n'ont pas envie de devenir intelligents, après tout ? S'ils ont envie de réagir très rapidement, émotionnellement, sur n'importe quoi, avant de passer à autre chose ?

Les psychologues cautionnent souvent la paresse selon laquelle il suffit de laisser s'exprimer l'émotion. Une émotion, c'est de l'intelligence compactée. Plus vous êtes

intelligent, plus vous êtes capable d'émotions complexes. Il faut arrêter d'opposer l'émotion et l'intelligence. Quelqu'un qui entraîne son intelligence éprouve des émotions plus compliquées que quelqu'un qui ne l'entraîne pas. Entraînez votre intelligence ! Je ne dis pas ça pour vous... C'est un mot d'ordre.

•*Vous avez une chance d'être entendu ?*

Aucune. C'est dommage, autrefois il existait un goût pour le jeu d'échecs, un vrai sport intellectuel, une discipline présente aux Jeux olympiques, ce qui atteste qu'on peut entraîner l'intelligence comme les autres muscles. C'est la confrontation à la mort : « mat », de « échec et mat », signifie « il est mort » en arabe. Seule la mort avait la connaissance totale de tous les possibles du jeu. Hélas, à présent les ordinateurs l'ont aussi. Si la mort n'est pas la seule à détenir la vérité, le jeu devient caduc. On a longtemps pensé qu'il était inépuisable, et on ne peut plus y jouer ! C'est une catastrophe léguée par le xx^e siècle. De toute façon ce n'est pas nous qui sommes intelligents, ce sont les outils que nous fabriquons. Ils nous obligent à penser des choses. On a fabriqué une langue, qui nous oblige à penser : la langue est plus intelligente que nous. Il n'y a pas d'intelligence abstraite malgré ce que vous racontent les cognitivistes. C'est faux, c'est du baratin ! D'ailleurs eux-mêmes sont tributaires des instruments qu'ils fabriquent. Pour mesurer... Il est normal, il est logique, qu'à un moment donné, nos outils deviennent plus intelligents que nous. Le tout est d'arriver à rester en compétition avec eux. C'est un parcours qui nous poursuit depuis l'aube de l'humanité. On tient encore, mais je ne sais pas pour combien de temps. Quand je dis « on », ce n'est pas nous, les Français, mais les êtres humains...



*•Peut-on retourner la connerie à notre avantage ?
Puisqu'on ne peut que se cacher des cons et pas les
changer, peut-on prendre acte de leur existence et les
remercier pour quelque chose ? Après tout, grâce à eux,
on peut apprendre la sagesse : celle de nous cacher, d'être
patient, indulgent, tolérant...*

Je suis assez d'accord avec vous. J'ai enseigné pendant 40 ans, jusqu'à ce qu'on me dise que j'étais trop vieux (en France, on n'a plus le droit d'enseigner passé un certain âge, alors que l'enseignement est le seul endroit où l'on pourrait utiliser les vieux). Au début, vous vous retrouvez confronté à des gens qui soit vous prennent pour un gourou (ce qui est une catastrophe, c'est une façon de vous enterrer), soit vous contestent. Quand on est jeune, on est plus dynamique mais on est impatient, on supporte mal que les gens ne comprennent pas. Vous êtes énervé, furieux, vous essayez de convaincre malgré tout. Au fil du temps, c'est vrai que j'ai acquis de la patience, et une sorte de sympathie pour la banalité du monde. Je me dis qu'en musique, il faut bien un fond pour que la mélodie apparaisse. De même, la connerie n'est plus qu'un bruit de fond permettant d'acquérir un peu de sagesse.

Ont contribué a cet ouvrage

Dan Ariely

Titulaire de la chaire Alfred P. Sloan d'économie comportementale au MIT (Cambridge, Massachusetts), Dan Ariely est l'auteur de *C'est (vraiment ?) moi qui décide* (Flammarion, 2008) et *Toute la vérité (ou presque) sur la malhonnêteté. Comment on ment à tout le monde, à commencer par soi-même* (Rue de l'Échiquier, 2017).

Brigitte Axelrad

Est professeure honoraire de philosophie et de psychosociologie. Elle est notamment l'auteure de *Les Ravages des faux souvenirs ou la mémoire manipulée* (Book-e-book, 2010) et *The ravages of False Memory* (British False Memory Society, avril 2011). Elle est membre de l'Observatoire zététique de Grenoble et du comité de rédaction de *Science et pseudosciences*, édité par l'Association française pour l'information scientifique (AFIS), et dans lequel elle écrit régulièrement.

Laurent Bègue

Membre senior de l'Institut universitaire de France et directeur de la Maison des Sciences de l'Homme - Alpes, il a publié notamment *Psychologie du bien et du mal* (Odile Jacob, 2011), *Traité de psychologie sociale* (De Boeck, 2013) et *L'Agression humaine* (Dunod, 2015).

Claudie Bert

Journaliste scientifique spécialisée en sciences humaines.

Stacey Callahan

Professeure de psychologie clinique et psychopathologie à l'Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès, chercheuse au Centre d'études et de recherches en psychopathologie et psychologie de la santé (CERPPS), elle a publié *Les Thérapies comportementales et cognitives. Fondements théoriques et applications cliniques* (Dunod, 2016), *Cessez de vous déprécier ! Se libérer du syndrome de l'imposteur* (avec K. Chassangre, Dunod, 2017) et *Mécanismes de défense et coping* (avec H. Chabrol, 3^e éd., Dunod, 2018).

Jean-Claude Carrière

Écrivain (*Le Retour de Martin Guerre*, *La Controverse de Valladolid*, *Le Cercle des menteurs*, *Croire...*), scénariste pour Pierre Etaix, Louis Malle, Luis Buñuel, Milos Forman..., il a publié avec Guy Bechtel un *Dictionnaire de la bêtise et des erreurs de jugement* (1^{ère} éd. Robert

Laffont, 1965).

Serge Ciccotti

Docteur en psychologie, psychologue et chercheur associé à l'Université de Bretagne-Sud. Il est l'auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation en psychologie, dont *Quand tu nages dans le bonheur, y'a toujours un abruti pour te sortir de l'eau* (Dunod, 2018).

Jean Cottraux

Psychiatre honoraire des Hôpitaux, ancien chargé de cours à l'Université Lyon 1, membre fondateur de l'Académie de Thérapie Cognitive de Philadelphie, il a notamment publié *La Répétition des scénarios de vie. À chacun sa créativité. Einstein, Mozart, Picasso... et nous*, ou encore *Tous narcissiques* (Odile Jacob, 2001, 2010, 2017).

Boris Cyrulnik

Neuropsychiatre et directeur d'enseignement à l'Université de Toulon, il a publié de très nombreux ouvrages parmi lesquels *Un merveilleux malheur*, *Ivres paradis*, *bonheurs héroïques*, *Les Ames blessées* (Odile Jacob, 1999, 2014, 2016).

Antonio Damasio

Professeur de neurosciences, de neurologie, de psychologie, de philosophie, directeur du Brain and Creativity Institute, à l'Université de Californie du Sud à Los Angeles, il a notamment publié *L'Erreur de Descartes* et *L'Ordre étrange des choses* (Odile Jacob, 1995 et 2017).

Sebastian Dieguez

Neuropsychologue et chercheur au Laboratory for Cognitive and Neurological Sciences, Département de Médecine de l'Université de Fribourg, en Suisse, il a publié *Maux d'artistes : ce que cachent les œuvres* (Belin, 2010), et *Total bullshit ! Aux sources de la post-vérité* (Puf, 2018).

Jean-François Dortier

Fondateur et directeur du magazine *Sciences Humaines*.

Ewa Drozda-Senkowska

Professeure de psychologie sociale à l'Université Paris Descartes, elle a notamment dirigé *Les Pièges du raisonnement. Comment nous nous trompons en croyant avoir raison* (Retz, 1997) et *Menaces sociales et environnementales : repenser la société des risques* (avec V. Bonnot et S. Caillaud, PUR, 2017).

Pascal Engel

Philosophe et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, est notamment l'auteur de *La Norme du vrai*,

Philosophie et psychologie (Gallimard, 1989 et 1996), *La Dispute* (Minuit, 1997) et *Les Lois de l'esprit. Julien Benda ou la raison* (Ithaque, 2012).

Howard Gardner

Professeur en cognition et sciences de l'éducation à la Harvard Graduate School of Education. Psychologue du développement, il a créé la théorie des intelligences multiples. Très influent dans le milieu de l'éducation il a reçu le Grawemeyer award en 1990. Il est notamment l'auteur de *Les cinq formes d'intelligence pour affronter l'avenir* (Odile Jacob, 2009) et *L'intelligence et l'école : la pensée de l'enfant et les visées de l'enseignement* (Retz, 2012).

Nicolas Gauvrit

Psychologue et mathématicien, il enseigne les mathématiques à l'ESPE Lille-Nord-de-France et est membre institutionnel du laboratoire universitaire Cognitions Humaine et Artificielle (CHArt). Il a notamment publié *Les Surdoués ordinaires* (Puf, 2014).

Alison Gopnik

Professeure de psychologie et de philosophie à l'Université de Californie, Berkeley, elle a publié *Le Bébé philosophe* (Le Pommier, 2012), *Comment pensent les bébés ?* (avec A. Meltzoff et P. Kuhl), et *Anti-manuel d'éducation. L'enfance révélée par les sciences* (Le Pommier, 2012, 2016, 2017).

Ryan Holiday

Ancien directeur marketing pour l'entreprise American Apparel, ce chroniqueur du *New York Observer* a déjà publié, à 28 ans, trois *best-sellers* sur la stratégie du marketing ou encore, inspiré par le stoïcisme, sur le développement personnel : *Growth Hacker Marketing* (Portfolio Penguin, 2014), *The Obstacle Is The Way* (Profile Books, 2014), et *Croyez-moi, je vous mens : confessions d'un manipulateur des médias* (Globe, 2015), dans lequel il explique avec quelle facilité il crée le buzz pour ses clients.

Aaron James

Professeur de philosophie à l'Université de Californie du Sud, Irvine, il a notamment publié *Assholes : a Theory* (Doubleday, 2012) et *Assholes : a Theory of Donald Trump* (Doubleday/ Penguin Random House, 2016).

François Jost

Professeur émérite à la Sorbonne nouvelle-Paris 3 et fondateur et directeur honoraire du Centre d'études sur les images et les sons médiatique. Il a publié plus de vingt-cinq livres, dont : *L'Empire du loft*

(La Dispute éditeurs, 2002), *Le Culte du banal* (CNRS éditions, 2007), ou bien encore *La Méchanceté à l'ère numérique* (CNRS éditions, 2018).

Daniel Kahneman

Professeur émérite de psychologie à l'Université de Princeton, il a reçu le Prix Nobel d'économie en 2002 pour ses travaux sur le jugement et la prise de décision, réalisés en grande majorité avec son collègue Amos Tversky, et qui est notamment l'auteur de *Système 1 / Système 2. Les deux vitesses de la pensée* (Flammarion, 2012).

Pierre Lemarquais

Neurologue et essayiste. Il a publié *Sérénade pour un cerveau musicien*, *L'Empathie esthétique, entre Mozart et Michel-Ange*, et *Portrait du cerveau en artiste* (Odile Jacob, 2009, 2015, 2014).

Jean-François Marmion

Psychologue et rédacteur en chef de la revue *Le Cercle Psy*.

Patrick Moreau

Professeur de littérature au collège Ahuntsic de Montréal, rédacteur en chef de la revue *Argument*, et a publié *Pourquoi nos enfants sortent-ils de l'école ignorants ?* (Boréal, 2008) et *Ces mots qui pensent à notre place. Petits échantillons de cette novlangue qui nous aliène* (Liber, 2017).

Edgar Morin

Sociologue et philosophe, il est l'auteur de très nombreux ouvrages dont, parmi les plus récents, *Pour une crisologie* (L'Herne, 2016), *Ecologiser l'Homme* (Lemieux Editeur, 2016), *Connaissance, ignorance, mystère* (Fayard, 2017).

Tobie Nathan

Est professeur émérite de psychologie à l'Université Paris VIII Vincennes -Saint-Denis, chef de file de l'ethnopsychiatrie, écrivain et diplomate, il a publié de nombreux ouvrages dont *Ethno-roman* (Grasset, 2012), *La Folie des autres* (Dunod, 2013), *Les Ames errantes* (L'Iconoclaste, 2017).

Delphine Oudiette

Chercheuse à l'Institut du Cerveau et de la Moelle épinière dans l'équipe « Motivation, cerveau et comportement », elle s'intéresse au rôle du sommeil et des rêves dans les grandes fonctions cognitives comme la mémoire et la créativité. Elle a publié *Comment dormons-nous ?* (avec I. Arnulf, Le Pommier, 2008).

Emmanuelle Piquet

Est l'une des représentantes de la thérapie brève et stratégique issue

de l'École de Palo Alto. Elle est la première à avoir modélisé une façon d'intervenir pour contrer le harcèlement scolaire en lui appliquant les prémisses de cette École et créée les centres Chagrin Scolaire et À 180 ° (France, Suisse, Belgique).

Pierre de Senarclens

Professeur honoraire de relations internationales à l'Université de Lausanne, est l'auteur de plusieurs ouvrages portant sur l'histoire des idées, sur l'histoire et la sociologie des relations internationales contemporaines, comme notamment *Mondialisation, souveraineté et théorie des relations internationales* (Armand Colin, 1998), *L'Humanitaire en catastrophe* (Presses de Sciences Po, 1999), *Critique de la mondialisation* (Presses de Sciences Po, 2003), ou bien encore *Nations et nationalismes* (Sciences humaines, 2018).

Yves-Alexandre Thalmann

Docteur en sciences naturelles, il est professeur de psychologie au Collège Saint-Michel à Fribourg en Suisse, et formateur. Il est l'auteur, entre autres, de *Pensée positive 2.0* (La Source Vive, 2015), *Apprenez à conduire votre cerveau* (Jouvence, 2016), *On a toujours une seconde chance d'être heureux* (Odile Jacob, 2018), ou *Pourquoi les gens intelligents prennent-ils aussi des décisions stupides ?* (Mardaga, 2018).

Certains textes de cet ouvrage sont tirés
des magazines *Le Cercle psy* et *Sciences Humaines*.

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.